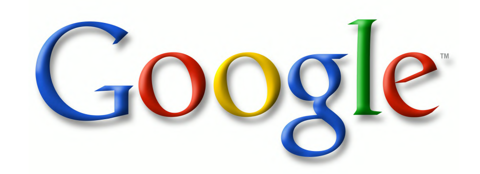


ITINÉRAIRE

ET SOUVENIRS

D'ANGLETERRE ET D'ÉCOSSE.

ITINÉRAIRE

ET SOUVENIRS

D'ANGLETERRE ET D'ÉCOSSE.

1814-1826.

How rich, how poor, how abject, how august,
How complicate, how wonderful 's Great-Britain!



TOME QUATRIÈME.



PARIS.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ,

RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

1834.



ITINÉRAIRE

ET SOUVENIRS

D'ANGLETERRE ET D'ÉCOSSE.

LE VILLAGE DE RUTHERGLEN.
SOUVENIRS DE MARIE STUART. — LE CHATEAU DE BOTHWELL.
SOUVENIRS HISTORIQUES. — HAMILTON. — DALSERF.
LA VALLÉE DE LA MOUSE. — LANARK.
NEW-LANARK. — L'INSTITUTION D'OWEN.
LA CASCADE DE CORRA.
LE RELAIS DE DOUGLAS-MILL-INN.

Crawford, le 2 août 1826.

Je quitte sans regret l'Hôtel de Hutton à Glasgow, de toutes les auberges la plus sale et la plus mal servie; et je me dirige vers l'est, en suivant la rive droite de la Clyde. A peu de distance, de l'autre côté de la rivière, le village de Rutherglen est bâti sur le penchant d'une colline. C'est de là que Marie Stuart assista à la bataille de Langside. Il y allait de sa couronne, de tomber peut-être au pouvoir d'ennemis redoutables. Qu'eût-ce été si elle avait soupçonné

quelle haine implacable l'attendait hors de la frontière de ses états, quand il ne lui resterait d'autre ressource que d'en franchir la limite? Mais elle comptait sur le dévouement de ses soldats, et sur la fortune qui commençait à lui sourire. Cédant à l'ardeur de ses espérances et à son impatience naturelle, malgré l'avis de ses généraux elle fit sonner la charge [1]. Le choc des deux armées fut valeureux et terrible. La sienne ne résista pas long-tems. Elle-même, entraînée par les fuyards qu'il fut impossible de rallier, ne s'arrêta qu'à soixante milles du champ de bataille, dans le district de Galloway, où l'abbaye de Dundrenan lui offrit un asile.

Nous mettons pied à terre devant une grille de fer. Les armoiries dont elle est surmontée annoncent un domaine seigneurial. Elle s'ouvre sur une avenue sinueuse, tracée parmi des gazons soigneusement entretenus. Nous entrons sans rencontrer personne à qui nous puissions en demander la permission. Le château nous apparaît enfin. Il est moderne et d'une architecture peu ornée. Une vieille femme agenouillée arrache avec son couteau, l'herbe qui croît en-

[1] 15 mai 1568.

tre les pavés de la cour. « Où sommes-nous, la mère?—Parlez bas, s'il vous plaît. C'est ici la terre de Bothwell. Lord Douglas, notre honorable seigneur, n'est pas encore éveillé. Il faut respecter le sommeil de l'ami des pauvres. Son grand âge ne lui permet pas d'être matinal. Vous pouvez vous promener. Il ne faut point vous attendre à visiter les appartemens; il est de trop bonne heure. Approchez sans bruit : vous verrez par les fenêtres ceux du rez-de-chaussée. Voilà le salon, puis les autres salles de réception. » A l'aspect de leur ameublement propre et simple, on eût pu dire les qualités du propriétaire de ce manoir. Dans un angle de la salle à manger, sur une table ronde en acajou, trois couverts étaient mis. Personne d'ailleurs ne paraissait. On n'entendait aucun mouvement ni au dedans ni au dehors. « Retirons-nous; » a repris la vieille à voix basse; et marchant à reculons et sur la pointe du pied, elle nous a attirés sur ses pas. Ces égards, ces précautions, ce respect, marquent précisément en Angleterre, la distance qui sépare le propriétaire et le tenancier, la noblesse et la roture, le maître et ses domestiques, l'aristocratie et les classes populaires.

Suivons maintenant notre guide féminin. Il ne nous fatiguera point de détails historiques. Tout son savoir se borne à apprécier la charité dont il partage les aumônes. De tems en tems il tourne les yeux en arrière, comme pour chercher celui qui allége le poids de ses dernières années; et quand nous lui adressons quelques questions, il répond d'un air distrait : « Je n'en sais rien ; » et regarde de nouveau avec un tendre intérêt, s'il n'apercevra pas son bienfaiteur. Çà et là des chênes, des ormes, des hêtres séculaires déploient leurs branches chargées de feuillage, et portent une ombre épaisse autour de leur tronc couvert de mousse. Des massifs de fleurs épars de côté et d'autre interrompent la verdure de la pelouse, et bordent par intervalles les divers sentiers. On arrive ainsi à de hautes murailles d'un grès rougeâtre. La place des fossés qui en défendaient les approches, est indiquée par de légères ondulations du terrain. Ces murailles sont irrégulièrement percées de fenêtres terminées en ogive ou en ellipse. L'enceinte qu'elles renferment a deux cent trente-quatre pieds de long sur quatre-vingt-dix-neuf de large. A chaque angle il y avait une tour. On monte au sommet de la seule

qui soit demeurée entière, par le même escalier qui y conduisait autrefois; mais la toiture, les plates-formes, les plafonds, les voûtes, tout a croulé. Telles sont les ruines du vieux château de Bothwell, moins imposantes par leur forme, que par les souvenirs qu'elles rappellent. On y voudrait du désordre, des découpures pittoresques, des débris amoncelés au pied des crénelures que le tems a faites, du lierre entrelacé avec les festons de ses sculptures, des arbustes nés dans les lézardes de ses parois, des touffes d'herbe entre les fragmens de la pierre du foyer déserte depuis si long-tems. Loin de là : vous marchez sur le gazon le plus moelleux, fauché de près, purgé de toute herbe parasite. Les joints de chaque assise, de chaque pierre, sont dégradés, nettoyés et comme brossés à plaisir. Nulle part vous ne découvrez aucune des marques de vétusté qui siéraient si bien à cet édifice dont l'origine est inconnue, et dont parlent si souvent les chroniques de la vieille Écosse. Combien de noms célèbres s'y rattachent en effet! Les Murray, les Douglas, les Hepburn, les Hamilton, les Stuart et d'autres illustres familles furent tour à tour possesseurs de ce domaine. Sa propriété se transmit par des vicissitudes

mémorables, des trahisons, des meurtres, des confiscations, des guerres intestines ou étrangères. Une alliance le rendit aux Douglas à qui il appartient aujourd'hui. Les terres qui en dépendent ont huit cents acres d'étendue. Il est arrosé par la Clyde dont le volume est tellement réduit par la sécheresse, qu'à peine, en ce moment, une eau rare et jaunâtre coule entre les rochers et les cailloux de son lit. Sur la rive opposée, on aperçoit les restes du couvent de Blantyre qui pointent entre les masses d'une sombre forêt, et semblent y avoir été placés à dessein comme un ornement artificiel. Dans ce beau lieu, tout concourt à donner du charme à la promenade, les faits historiques dont il fut le théâtre, de frais ombrages, le murmure des eaux, une végétation puissante, des troupeaux répandus dans les pâturages, des poulains bondissant près de leur mère, et, de loin à loin, des bancs en fer fondu, autant pour inviter au repos que pour attirer les regards sur les sites romantiques en face desquels ils se trouvent. Un long détour ramène insensiblement vers les basses-cours. Le jardin potager en est peu éloigné. Là, parmi des légumes variés, s'épanouissent des fleurs; et mûrissent des fruits de toute es-

pèce. Il est impossible de voir des espaliers plus riches et mieux conduits. Les serres échauffées à différens degrés sont remplies de plantes exotiques. Partout on trouve de l'ordre, de l'arrangement, du soin, tout ce qui récrée la vue et l'esprit; et l'on regrette de n'avoir pas eu l'occasion de connaître celui qui préside à cette administration rurale.

Le village de Bothwell et son église gothique ne nous retiendront pas. Au-delà un pont traverse la Clyde. Il est très-arqué et repose sur des voûtes qui n'ont aucune symétrie. La porte flanquée d'une tourelle qui en barrait le passage, n'existe plus. Après le meurtre de l'évêque Sharpe, les covenantaires y perdirent, contre Charles II, une bataille à peu près décisive [1]. Ils avaient pris position sur la rive gauche. L'éminence qu'ils occupaient, dominait le camp ennemi. Emportés par les prédications sanguinaires des prêtres qu'ils avaient pris pour chefs, ils commencèrent l'attaque. Des généraux expérimentés et une discipline exacte n'eurent pas de peine à les repousser. Aussitôt l'armée royale s'élança sur leur propre terrain et les dispersa.

[1] 22 juin 1679.

« Tue ! tue ! point de quartier ! » criaient les vainqueurs. Le duc de Monmouth qui commandait ceux-ci, parvint à faire entendre la voix de l'humanité. De huit mille combattans qu'étaient les Écossais, sept cents avaient péri dans la mêlée. Douze cents furent faits prisonniers, dont les trois quarts se soumirent, et obtinrent, sous serment, de rentrer dans leurs foyers. L'autre quart, persistant dans son obstination et ne voulant point de grâce, fut exilé aux Barbades et mourut dans la traversée. Ces faits, où le fanatisme religieux montre à la fois son aveuglement et ses fureurs, ont été consignés dans toutes les annales historiques ; et Walter Scott y a puisé l'épisode le plus intéressant d'un de ses meilleurs romans [1].

Au confluent de la Clyde et de l'Avon, on trouve Hamilton, petite ville peuplée de cinq à six mille ames. Un vaste domaine y touche, composé de quatorze cents acres de terre. Le château, bâti au milieu d'une plaine, est un long édifice de triste apparence, avec deux ailes en retour. Quoiqu'il soit en réparation, et que la présence d'étrangers pût être importune, le duc

[1] *Les Puritains d'Écosse.*

d'Hamilton qui y est dans ce moment, veut bien nous en accorder l'entrée. Les appartemens sont pour ainsi dire encombrés d'antiquités, de curiosités, d'objets d'art précieux, en bronze, en marbre, en porphyre, et de tableaux des plus grands maîtres. Raphaël, Paul Véronèse, Rubens, Teniers, Van-Dyck, brillent à l'envi dans ce musée d'un amateur éclairé. David et Gérard y représentent l'école française. On y rencontre à chaque pas l'image de personnages célèbres : ici Catherine II en pied, vêtue de l'uniforme de ses gardes à cheval, et plus loin en buste seulement, d'une ressemblance étonnante ; là, Philippe II habillé de noir à l'espagnole, en manteau court, avec des chausses et un pourpoint tailladés : une Renommée est près de lui, hideuse et ignoble comme la réputation qu'il a laissée. Puis vient notre Napoléon, tantôt en pied, se disposant à donner une de ces audiences où il surprenait autant par la sagacité de ses questions et la promptitude de ses aperçus, que par la variété de son instruction et sa vaste mémoire ; tantôt à cheval, courant au danger des batailles qu'il ne craignit jamais, et à la victoire dont l'infidélité nous devint si fatale. Le voici encore reproduit avec une vérité frappante, dans une

médaille de bronze dont le module a quatre pouces de longueur. Entre ces divers chefs-d'œuvre la palme est à Rubens. Il a peint Daniel nu dans la fosse aux lions. Ni la fosse qui est d'une dimension exiguë, ni les lions qu'une puissance surnaturelle dépouille de leur férocité, ni la voûte à travers laquelle pénètre un rayon de lumière, ne constituent la beauté de cet ouvrage, bien que la palette du coloriste flamand y ait répandu ses tons riches et harmonieux. L'attention se porte tout entière sur la contenance du prophète. Il est assis, les mains croisées sur les genoux. Tandis que les muscles de son corps semblent frémir et se contracter, ses traits conservent une sérénité angélique; ils expriment la résignation et la confiance. Il y a dans l'ensemble de ces contrastes qui se marient sans effort, quelque chose de poétique, de divin, qui s'adresse à toutes les facultés de l'ame. Par ordre du propriétaire de ce manoir curieux, un domestique parlant français, nous attendait à notre sortie pour nous guider dans le parc, où une chute de la Clyde et quelques sites ornés de fabriques méritent d'être vus; mais la longueur des distances ne nous a pas permis d'étendre jusque-là notre exploration.

Après avoir franchi l'Avon, la route conduit à Dalserf, village cité pour la fertilité de ses vergers. Puis elle passe le Nethan, et s'enfonce dans la vallée de la Clyde. Ici les bords de la rivière commencent à devenir plus escarpés et plus sauvages. Arrêtées dans leur cours, ses eaux bouillonnent, écument, et leur bruit retentit au loin. Les inégalités du sol et la variété de la culture embellissent le paysage. Nous laissons à gauche la Mouse, les débris de constructions romaines qui l'avoisinent, et les âpres rochers de Cartland où l'on rapporte que Wallace s'abrita un moment contre la fureur de ses ennemis. Bientôt apparaît la petite ville de Lanark, chef-lieu du comté de ce nom. Ses habitans dont le nombre n'excède pas deux mille cinq cents, sont tous employés dans des filatures de coton. New-Lanark en est peu éloigné. On y descend par une pente assez roide. Ce village, ou ce bourg n'a pas quarante ans d'existence. Ses maisons tirées au cordeau sont construites en briques, à plusieurs étages, couvertes d'ardoises, et d'une architecture uniforme et simple. Elles n'ont d'autre ornement que la fraîcheur de leurs peintures extérieures, le brillant du marteau de chaque porte, et la netteté des vitres à

travers lesquelles on aperçoit des pots de fleurs et de petits rideaux blancs. Toutes les rues aboutissent au fond d'un ravin. Là s'élève une immense filature de coton, dont le mécanisme est mû par la Clyde qui tombe de quarante pieds de haut sur une roue de trente pieds de diamètre. M. Robert Owen, l'un des propriétaires de cet établissement, y a appliqué le système philantropique, à l'aide duquel il pense pouvoir améliorer le sort des classes ouvrières et pauvres, en les éloignant, par l'éducation et le travail, des vices qu'enfante l'oisiveté. Tous les membres de l'association industrielle qu'il y a fondée, tendent vers ce but. Les heures de chacun sont comptées et profitent à la masse. Rien de ce qui sert à l'exploitation de la manufacture, ne se fait au dehors. Ainsi elle réunit dans son sein des charpentiers, des menuisiers, des forgerons, des artisans de tous les métiers. Le fil qui en sort, était dans l'origine presque exclusivement consommé par la Russie : il s'exporte maintenant dans plusieurs autres parties du monde. Non-seulement les profits servent à payer la matière première et la main-d'œuvre ; mais encore on les emploie à approvisionner de tous les objets nécessaires à la subsistance, à l'habillement et

même à quelques commodités usuelles de la vie, des boutiques où ils sont vendus au prix coûtant. La seule de ces boutiques qui débite des liqueurs spiritueuses n'est nullement fréquentée.

En parcourant les divers ateliers, on est frappé du silence qui y règne. Ni ouvriers, ni apprentis n'ont l'air de se connaître. Ils se rencontrent ou sont assis les uns près des autres comme des Chartreux, sans s'adresser aucune parole. Votre présence ne les détourne pas de leur ouvrage. Graves, sérieux, réfléchis, ils paraissent incapables de la moindre distraction. Entre eux ils se témoignent une déférence réciproque qui exclut tout débat, toute querelle. Exempts d'envie et d'ambition, ils ont l'air heureux, mais d'un bonheur tranquille, monotone, triste. Les interrogez-vous sur leurs travaux, sur leur bien-être domestique? ils répondent avec urbanité, mais en peu de mots et d'une voix mélancolique ; et leur physionomie ne s'anime point en vous parlant. Aucune contrainte ne les gêne sans doute : on dirait cependant qu'ils ne sont pas libres. Du moins n'ont-ils à se plaindre d'aucune inégalité dans leurs conditions respectives, si ce n'est de celle que produisent l'économie, la frugalité, une sage prévoyance de l'avenir : celle-ci échap-

pera toujours à la règle des niveleurs les plus absolus. Malgré cette organisation sociale, et la cohabitation sous le même toit, dans des logemens que chacun proportionne à la mesure de ses profits, les ménages vivent isolés. Des liens d'amitié les unissent rarement. Un mariage n'est une fête que pour les prétendus et leurs parens. Les peines comme les plaisirs ne s'étendent pas hors de la famille qui les éprouve. S'il reste quelques loisirs, on les emploie à des lectures en commun, instructives ou pieuses, et à suivre des leçons de sciences et d'arts. On compte à New-Lanark quatre sectes différentes, des presbytériens, des anabaptistes, des méthodistes et des indépendans. Ni le rigorisme de la première qui est la plus nombreuse, ni le dogme anti-social de la seconde, ni l'enthousiasme de la troisième, ni l'insubordination ecclésiastique de la dernière, n'excitent de rivalité ou de prosélytisme. La tolérance, amie des hommes, plane sur tous ces cultes différens; et chaque troupeau se rassemble le dimanche auprès de son pasteur, pour prier à sa manière, rendre hommage à Dieu et entendre sa parole.

Au sein de cette population laborieuse, les enfans ne sont point abandonnés à eux-mêmes.

Un vaste bâtiment partagé en diverses écoles est consacré à leur éducation. La lecture, l'écriture, les élémens du calcul les occupent dès l'âge de deux ou trois ans. Ils arrivent par degrés à l'étude de la géographie, de l'histoire, de la botanique. Enfin on leur apprend aussi le dessin, la musique et la danse. Aucune autre méthode n'est suivie que celle de l'enseignement mutuel. Un des instituteurs nous avait accueillis; et comme nous nous excusions du dérangement que pouvait lui causer notre visite : « C'est mon devoir, a-t-il répondu, de recevoir les étrangers ; et je n'y ai aucune peine. Ma mission est de leur expliquer tous les moyens dont nous faisons usage pour atteindre le but que M. Owen s'est proposé. Il désire donner à cette institution la plus grande publicité, afin d'encourager à en fonder de semblables. Son zèle et son expérience se déploient maintenant en Amérique, où déjà la pauvreté se trouve en présence de la richesse. Tel est l'ordre de cette maison, telle est l'influence des principes inculqués aux habitans de ce village, que la subordination et la paix n'y ont pas été troublées un seul instant, bien que de graves désordres aient éclaté dans les fabriques environnantes. Hâtons-nous. L'heure du dîner approche.

Les classes vont fermer; et je veux que vous voyiez nos élèves à l'étude. »

La première salle qu'il nous a montrée, est celle de l'histoire. Des tableaux de vingt pieds de long sur douze de haut y sont exposés. A chaque siècle indiqué en marge, correspond une ligne de compartimens égaux qui représentent les principaux faits contemporains, suivant l'ordre chronologique des peuples et des rois. Ces peintures ne sont guère que des ébauches. On conçoit néanmoins quelle impression elles doivent laisser dans l'esprit des enfans. Au lieu de lire l'action ils la voient : c'est à ne la jamais oublier. On nous assurait que cette exhibition les frappait vivement, et que rien n'était plus propre à développer leur intelligence. Ce procédé a été évidemment emprunté au savant *Atlas* de Le Sage; et il parle aux yeux, comme ce dernier à l'esprit. Nous avons assisté à la leçon de lecture, puis à celle de géographie. Les différentes parties du monde sont tracées à l'huile sur des cartons et dans de grandes proportions. Aucun nom n'est écrit. Muni d'une baguette, l'écolier qu'on interroge désigne en les nommant les capitales, les villes remarquables, les principaux caps, les ports les plus commerçans, les

archipels et leurs îles les plus considérables, la source, le cours et l'embouchure des fleuves. Hésite-t-il, ou vient-il à se tromper? aussitôt plusieurs voix le reprennent, si lui-même ne les devance pas. Il en a été de même pour la botanique, qui nous a paru les amuser beaucoup. A la seule inspection de la racine, du feuillage, de la fleur d'une plante, ils la reconnaissent et l'analysent avec une rapidité et une exactitude remarquables.

Ces diverses scènes nous intéressaient vivement. Notre guide a voulu nous donner le spectacle d'une leçon de danse. Le maître nous attendait dans un vaste salon planchéié en sapin, et au fond duquel une tribune est réservée pour l'orchestre. Il nous a présenté son fils, destiné à lui succéder dans son emploi, et qui joue du violon à merveille. Puis sont arrivés deux jeunes gens, l'un aveugle, l'autre boiteux : le premier joue de l'alto et le second de la basse. Comme les autres professeurs de ce lycée, ces virtuoses sont nés à New-Lanark et ont été élevés dans la maison. Leurs infirmités ne permettaient pas qu'ils se livrassent à des travaux pénibles et moins frivoles.

Pendant que les instrumens s'accordaient, les

enfans ont accouru en foule. Aucun ne paraissait avoir plus de six ou sept ans, et la plupart étaient moins âgés. Entrés en folâtrant, ils s'arrêtaient aussitôt, et s'avançaient la tête droite et haute, sans effronterie ni timidité. Leur démarche était aisée, dégagée, dépourvue d'affectation. Au son de la ritournelle, trente couples se sont assortis et placés sur deux files par rang de taille. Quel échange alors de sourires, de signes de bienveillance, d'intelligence, d'amitié! Une franche gaîté brillait dans tous ces regards vifs, mobiles, curieux. On remarquait déjà dans les garçons plus de hardiesse ou moins d'embarras, tandis que leurs petites partenaires baissaient déjà les yeux avec timidité, et cédaient à quelque pressentiment de la pudeur. Nul n'avait songé à sa toilette, et n'y prenait seulement garde. Tous avaient les pieds nus. Leurs cheveux frisaient naturellement, ou tombaient en boucles blondes ou brunes sur leur front ingénu, sur leurs épaules à peine modelées. D'un côté se suivaient des pantalons plus ou moins amples, des gilets ouverts ou boutonnés, avec ou sans manches, et fatigués par un long usage; là, des jupons la plupart fort courts, attachés avec des bretelles sous lesquelles passaient les

pointes d'un fichu encore inutile. Ce mélange de dessins, de rayures, de couleurs, d'ajustemens bizarres et pauvres, qui ne manquaient pas d'harmonie, donnait aux acteurs de ce joli ballet un charme inexprimable. Aux premières mesures d'un *reel*, la danse a commencé. Lente d'abord, elle est bientôt devenue plus animée. Les groupes se formaient et se séparaient en cadence, pour se rejoindre sans aucune confusion. Quelques danseurs ou danseuses entraînés par cet agréable exercice, s'y abandonnaient avec emportement, avec une sorte de volupté. D'autres d'un tempérament calme et d'une humeur moins expansive, mettaient dans leurs mouvemens plus de réserve et de retenue. Tous ensemble faisaient valoir leurs grâces enfantines et se livraient à la joie de leur âge. Ils aimeront cette maison témoin de leurs premiers travaux et de leurs jeux innocens.

Childhood, happiest stage of life!
Free from care, and free from strife;
Free from Memory's ruthless reign,
Fraught with scenes of former pain;
Free from Fancy's cruel skill,
Fabricating future ill:
Time, when all that meets the view,
All can charm for all is new,

How thy long-lost hours I mourn,
Never, never to return[1]!

A la fin de la figure les rangs se sont rompus. Chacun s'est retiré aussitôt, en faisant, avant de sortir, une révérence profonde dont la gravité était singulièrement divertissante. « Que ces enfans paraissent heureux! me suis-je écrié. — Nous ne négligeons rien pour qu'ils le soient, m'a dit notre guide. Vous le voyez : toutes leurs leçons ne sont, pour ainsi dire, que des amusemens. Loin d'y assister avec dégoût, ils les désirent et en attendent l'heure avec impatience. Pendant leurs récréations, ils jouissent d'une entière liberté. Personne n'est là pour leur imposer aucune contrainte, arrêter l'essor de leur naturel, encourager les timides, ou retenir ceux qui sont plus hardis. Nous voulons que leur propre expérience leur apprenne ce qu'ils doivent fuir ou rechercher, éviter ou tenter. Aucune punition ne leur est infligée.

[1] Scott.

Enfance! âge le plus heureux de la vie! libre de soucis et de haine; libre de l'inexorable empire de la mémoire que surcharge le souvenir des peines passées; libre des suggestions cruelles de l'imagination qui crée des maux à venir. O tems heureux! où tout est charmant parce que tout est nouveau : combien je regrette tes heures si longuement perdues, pour ne revenir jamais! jamais!

Quand nous avons à nous plaindre d'eux, c'est par des représentations, par de simples avertissemens que nous les ramenons à leur devoir. Ils s'accoutument ainsi à n'écouter que la voix de la raison. Leurs jours de congé ne se passent point en distractions frivoles. D'eux-mêmes ils savent profiter de tous les instans. Le dimanche, après l'office divin, si le tems est beau, le plus souvent ils vont herboriser sur les coteaux du voisinage, et reviennent le soir, un bouquet de fleurs sauvages à la main, demander qu'on éclaircisse leurs doutes sur le nom et sur les caractères des plantes qu'ils ont cueillies. »

Une jeune fille au regard mélancolique s'est rencontrée sur notre passage. « Remarquez-la, a repris celui qui nous conduisait, elle est d'un village éloigné. La misère de ses parens l'a contrainte de se réfugier dans cet établissement. Douée d'une intelligence précoce, l'éducation lui avait inspiré le goût des sciences et des arts. Elle les cultivait avec succès et les aimait passionnément. L'âge du travail est arrivé. Elle est entrée dans les ateliers, non seulement sans répugnance, mais encore avec ardeur. Nos meilleurs écoliers deviennent toujours nos meilleurs ouvriers. La vie occupée que l'on mène ici, a

pour ceux qui y sont nés un attrait qui ne s'efface jamais. Il est rare qu'aucun nous quitte. Nous en comptons deux cependant qu'une juste ambition enleva de cette sphère trop étroite : et loin de nous en plaindre, nous en tirons vanité. L'un est maintenant le chef d'une des premières maisons du cap de Bonne-Espérance. L'autre habite Londres et tient un rang distingué parmi les meilleurs fabricans d'instrumens de chronométrie. New-Lanark n'existait pas. Il a été fondé en 1785 par M. David Dale de Glasgow, et sa population est aujourd'hui de deux mille huit cents ames. Nous n'y connaissons pas d'hommes vicieux. S'il en survenait un, son isolement le bannirait aussitôt. Toutefois il y a lieu de craindre qu'en se multipliant davantage, les membres de cette espèce de congrégation ne conservent pas toute leur pureté. La vertu a quelquefois besoin d'être aidée par le respect humain, dont l'influence diminue en raison des moyens que l'on a d'y échapper. »

En quittant cette institution philantropique, on éprouve de la sympathie pour celui qui y a consacré en quelque sorte sa vie et sa fortune. Cependant il n'en existe aucune autre du même genre, soit en Angleterre, soit en Écosse. Ses

résultats sont dignes d'admiration sans doute; mais les empires et leurs gouvernemens ont des exigences auxquelles ne satisfont pas ces espèces de sociétés-modèles, qui ne sont guère que des dépôts libres de mendicité, des communautés presque monacales. Ce n'est pas là que se formeraient des soldats et des marins. La patrie ne s'étendrait pas hors du village habité par chacune de ses tribus; et l'on y trouverait difficilement le zèle national, le dévouement, l'esprit public, qui ont élevé la Grande-Bretagne à un si haut degré de puissance et de prospérité. Quand le manque d'ouvrage plongea dans la misère les classes inférieures du Royaume-Uni, M. Owen pensa que le moment était venu de généraliser l'application de son système. Une assemblée fut convoquée pour l'entendre. Il créait des hameaux agricoles et industriels, donnait à chacun d'eux un territoire de douze cents acres, et bâtissait des édifices carrés propres à loger chacun douze cents individus, hommes, femmes et enfans, à qui il imposait, sous une surveillance quelconque, l'obligation de se consacrer à des travaux utiles. C'était en un mot, à l'agriculture près qui tendait à accroître les produits, des établissemens semblables à celui de

New-Lanark. Leur nombre eût été de mille. On aurait fait les premiers déboursés à l'aide d'un emprunt, ou d'un prélèvement sur la taxe des pauvres dont l'adoption de ce plan devait diminuer la quotité. Des questions nombreuses furent soumises à M. Owen. Malgré la sagacité des explications qu'il donna, et l'exemple dont il se prévalait, l'enquête qu'il avait provoquée ne servit qu'à manifester sa philantropie. On se sépara sans rien décider : l'impôt de la charité publique s'est maintenu depuis, augmenté même, et avec lui, le nombre des mendians, des oisifs et des voleurs.

Après New-Lanark, le rivage de la Clyde conduit à la grille du parc de Bonniton. Une jolie concierge a reçu de sa vieille mère l'ordre de nous guider. Quelque chagrin secret la tourmentait. Elle boudait et nous répondait à peine. Ni les consolations que je lui adressais, ni mes éloges de sa beauté, ni les cajoleries que je hasardais, n'ont pu la dérider, pas même (et c'est la première fois que je l'observe) le salaire généreux du service qu'elle nous avait rendu. Elle n'a été moins laconique et de moins mauvaise humeur, qu'en parlant de sa châtelaine, lady Ross, veuve très-riche et très-bonne, qui a pris

soin de son enfance et doit la marier. Ceci m'a paru aller à son cœur; mais ce n'était qu'un rayon de joie; et son front s'est obscurci de nouveau. Cependant nous gravissions une côte escarpée. Des monts se dressaient de toutes parts, tantôt nus et déchirés, tantôt plantés de sapins, de chênes, d'aunes, de coudriers. Quelquefois la vue s'étendait à travers de sombres futaies. Le bruit de la Clyde retentissait dans le ravin creusé à notre droite. Tout-à-coup un gouffre de quatre-vingts pieds de profondeur s'ouvre devant nous, hérissé de rochers qui s'élèvent en amphithéâtre. La rivière s'y précipite avec un fracas épouvantable. Arrêtée à trois reprises différentes, elle se divise en mille courans chargés d'écume; et des nuages roulent à sa surface jusqu'à ce que, libre de tout obstacle, elle reprenne sa transparence et son paisible cours. Un kiosque est bâti vis-à-vis. Des siéges vous y attendent. A quelque place que vous vous asseyiez, des glaces réfléchissent cette cascade magnifique, qui semble jaillir tout autour de vous, et menacer de vous engloutir dans le déluge de ses flots. On la nomme Corra-Linn, d'un vieux château dont les restes la couronnent, et sont comme ébranlés par le poids de ses

eaux, lorsque les pluies, les orages ou la fonte des neiges en augmentent le volume.

Ramenés sur nos pas, nous avons retrouvé notre voiture, et continué de suivre la vallée de la Clyde. Puis tournant à droite dans celle du Douglas, nous sommes arrivés à Douglas-Mill-Inn, non plus par un chemin étroit, raboteux et coupé de montées et de descentes, comme jadis, quand les chefs de la contrée comptaient, pour défendre leurs villages et leurs châteaux, sur la difficulté des sentiers qui y menaient, et que l'art de tourner les hauteurs pour en adoucir l'escarpement n'était pas encore en pratique. Au contraire, la route est douce. Un sable fin la couvre. Le voyageur peut jeter les yeux de côté et d'autre, sans craindre que rien le retienne. Malheureusement il ne parcourt qu'une campagne stérile, au sein de montagnes arides, et il atteint la mauvaise hôtellerie de Crawford, presque sans avoir rencontré une seule habitation humaine.



L'ÉVAN.

BEATTOCK'S-BRIDGE. — L'ANNAN.

LOCKERBY. — LE GOLFE DE SOLWAY. — LA COURSE AU SAUMON.

GRETNA-GREEN. — LES MARIAGES ÉCOSSAIS.

CARLISLE. — SA CATHÉDRALE.

LES BORDERERS.

LA CITADELLE DE CARLISLE. — SOUVENIRS DE MARIE STUART.

Carlisle, le 3 août 1826.

Ce n'est partout que plaintes sur l'ardeur de la saison qui brûle les moissons et les jardins, et flétrit toutes les beautés de la campagne. Les vieillards ne se rappellent pas avoir vu une pareille et si longue sécheresse. Elle nuit aussi aux plaisirs de notre voyage. Les sources sont taries : les ruisseaux, les rivières manquent d'eau. Voici l'Évan qui ne coule plus. Il descend des coteaux arides dont nous traversons la chaîne ; et comme eux, on le croirait déshérité par la nature. Sa vallée pierreuse est dépourvue d'ombrage. A peine une herbe rare et jaunie en couvre-t-elle les rives les plus basses. Au sein de ce désert est une maison propre et élégante : c'est l'au-

berge de Beattock's-Bridge. Tout invite à y descendre. L'intérieur l'emporte encore sur l'apparence extérieure. Il y a du luxe et de la recherche dans son ameublement. L'acajou, le cuivre, le marbre, les tapis, des lits moelleux, des glaces, rien n'y a été épargné. Les hôtes sont empressés, prévenans, attentifs, polis, point curieux, chose assez rare dans la Grande-Bretagne, où ce vice n'est pas moins répandu dans les basses classes que dans la haute société; et ce qui ne saurait sans ingratitude être passé sous silence, chez eux il n'en coûte pas plus cher pour être beaucoup mieux traité qu'ailleurs.

Au sortir de cet excellent gîte, on côtoie l'Annan, à droite d'abord jusqu'à Johnston-Mill, puis à gauche. Le pays ne montre encore aucune fécondité; mais par intervalles, des prairies moins altérées nourrissent quelques troupeaux. On arrive à Lockerby à travers des dunes de sable qui s'abaissent par degrés, et des champs dont la culture s'est emparée. Plus loin le fleuve suit son cours, et va se jeter dans le golfe de Solway. Près de son embouchure est une petite ville qui porte aussi le nom d'Annan. Des vaisseaux d'un assez fort tonnage y remon-

tent. Elle fait un commerce assez étendu de vin, de blé, de sel et de saumon, poisson qui abonde dans ces parages. Non seulement on le pêche avec des filets, mais les riverains lui font une espèce de chasse, le poursuivent à cheval quand la mer se retire, et le percent de javelines que la plupart manient avec beaucoup d'adresse.

Vers Ecclefechan, dont les foires et les marchés sont très-fréquentés, le sol s'aplanit et commence à perdre de sa stérilité. On franchit le Kirtle sur un pont. De rians paysages embellissent la vallée de ce ruisseau. Des champs, des prés, des bois se succèdent. Quelques jolies chaumières sont éparses de côté et d'autre. On arrive ainsi à Gretna-Green. Ses maisons, cachées au sein d'un verger, sont comme vouées au mystère. Dans le nombre, une seule plus apparente et à plusieurs étages donne sur la pelouse du hameau. Un petit jardin l'accompagne, et des sapins groupés auprès d'elle répandent sur ses alentours une sorte d'obscurité. A ne voir que son enseigne, on la prendrait pour une auberge. Les voyageurs y trouvent en effet un asile commode et bien approvisionné. Sa principale destination est de servir de refuge aux

amans malheureux, et de se changer à leur gré en un temple de l'Hymen, où finissent les romans anglais dont les héros ne peuvent fléchir l'autorité paternelle. Un pêcheur, un menuisier et un maréchal-ferrant en exercent le sacerdoce. Ils n'exigent de la vierge qui vient invoquer leur ministère, que de dépouiller, avant de se présenter devant leur autel profane, la pudeur qui ne devrait déposer son voile que dans la couche nuptiale. Il faut que la fiancée arrive la première. Loin qu'elle ait à se défendre, mollement si l'on veut, contre une douce violence, sa bonne volonté doit se manifester par la liberté dont elle jouit et l'empressement qu'elle témoigne. C'est elle qui demande et veut qu'on la marie, au mépris de l'excommunication, et de la réprobation publique à laquelle elle s'expose. La loi et les usages n'ont pas donné d'autre garantie à la morale. Ils n'ont pas su imposer d'autre frein aux passions de la jeunesse, et à la cupidité qui en prend quelquefois le masque.

La cérémonie se fait dans une grande salle à gauche en entrant. Placé derrière une table en forme de bureau, le ministre officieux, sans avoir d'ailleurs aucun caractère sacerdotal, reçoit la promesse des époux qui suffit, aux termes des

lois écossaises, pour que le mariage soit valable. Quelquefois on réclame de lui quelque instruction pastorale, pour que la religion ne soit pas entièrement omise dans ce mariage furtif, et il ne la refuse pas : mais Dieu sait quel texte il choisit, et quelle paraphrase y peut joindre un simple ouvrier. Selon l'ardeur des prétendus, leur condition et leur fortune, le prix de la cérémonie entière varie de cinquante guinées à un verre de whisky. De ce sanctuaire, une porte à deux battans conduit dans une chambre à coucher dont l'assortiment mobilier est tout conjugal. Rien n'y manque de ce qui peut servir à la vie commune qui va commencer, si déjà elle n'a été anticipée. L'inconvenance, je dirais presque l'indécence de ces préparatifs a quelque chose qui répugne et qui choque. Là se consomment les alliances « acheminées par la beauté et les » désirs amoureux, » celles, comme dit notre Montaigne, qui « faillent plustost et se trou» blent : » car, selon lui, il faut à une semblable affaire, « des fondements plus solides et plus » constants et y marcher d'aguet. La bouillante » alaigresse n'y vault rien. Ceulx qui pensent » faire honneur au mariage pour y ioindre l'a» mour, font, ce me semble, de mesme que

» ceulx, qui, pour faire faveur à la vertu, tien-
» nent que la noblesse n'est aultre chose que
» vertu. Ce sont choses qui ont quelque cousi-
» nage; mais il y a beaucoup de diversité [1]. »

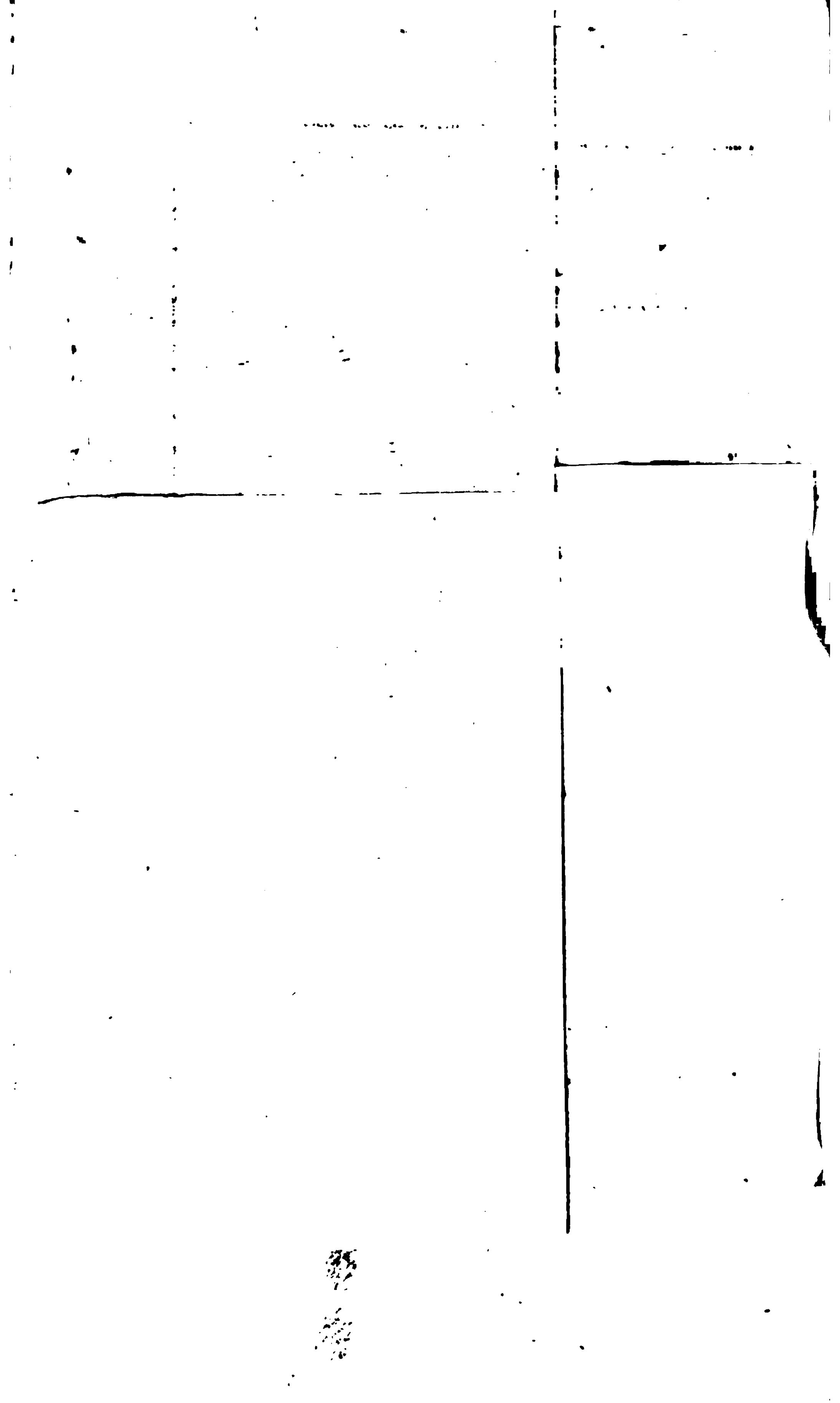
Quelquefois les amans fugitifs sont suivis de près par ceux qui ont intérêt à empêcher leur union. Des émissaires partent aussitôt dans toutes les directions pour éviter qu'on les surprenne. N'a-t-on plus le tems de conclure le contrat civil et d'y ajouter quelques mots de liturgie, les fiancés sont invités à se coucher ensemble, afin que les trouvant ainsi, nul ne puisse ou ne veuille les séparer. Ce serait une chronique divertissante que celle de cette maison, à laquelle bien d'autres noms conviendraient que celui d'auberge. Tout y respire la fête, le banquet et la joie. La cuisine ne refroidit jamais. La table est toujours mise, et la couverture toujours faite. Étant constamment de noce, de celle qui finit comme de celle qui va commencer, les domestiques ne quittent pas leurs habits des dimanches, ni les filles de chambre leurs plus beaux ajustemens et leurs parures. Dès qu'une

[1] *Essais de Montaigne*, liv. III, chap. 5, *Sur les vers de Virgile.*

voiture paraît, tous s'élancent pour accueillir les arrivans, et prennent sur-le-champ, par l'habitude qu'ils en ont, l'air gai, triste, ingénu ou malin, selon que les novices qu'on va initier aux mystères du ménage, témoignent eux-mêmes plus ou moins d'inquiétude, d'empressement ou de timidité. « Faites-vous beaucoup de mariages, mademoiselle? demandais-je à une suivante fort éveillée de l'Hymen écossais, et qui me montrait complaisamment le temple qu'elle desservait. — Ils sont si nombreux que nous ne les comptons pas, a-t-elle répondu en souriant d'un air fin. Nous en avons eu deux la semaine dernière, jeunes, tendres, ardens. Chez les dames, il y avait un peu de crainte d'abord. Quelques pleurs coulaient doucement. Elles ont repris courage; et le lendemain il n'y paraissait plus. Les hommes étaient charmans. — Cela doit vous divertir. — Oh! nous sommes un peu blasées; mais ce sont quelquefois de singulières aventures. — Ne pourrais-je pas voir le maréchal-ferrant? on dit qu'il a le plus de vogue. — C'est vrai; mais il est toujours ivre à cette heure du jour; et vous le trouveriez probablement endormi. — Il a fait bien des heureux! — Et bien des malheureux aussi, je vous assure. A

peu d'exceptions près, toutes ces amours-là ressemblent à des fleurs coupées : il n'y en a guère qui ne sortent flétries de notre maison. » Puis elle a disparu comme une sylphide fort jolie en vérité, fort avenante, et vêtue elle-même ainsi qu'une épousée, au bouquet près, et je sais bien pourquoi. Quelques gravures analogues à l'hospitalité du logis ornent le vestibule; et un énorme bois de cerf couronne en dedans l'imposte de la porte d'entrée.

Pour se rendre à Carlisle, il fallait autrefois remonter à l'orient jusqu'à Longtown, petite ville agréablement située sur l'Esk, et revenir ensuite au couchant : c'était un détour assez considérable. Maintenant une route nouvelle, après avoir franchi l'Esk au-dessous du ruisseau de Line, y va directement. Nous l'avons parcourue, sans rencontrer aucune trace du mur qu'Adrien avait fait construire pour marquer la limite des conquêtes romaines. Un grand concours de voitures, de cavaliers, de piétons annonce les approches de la capitale du Cumberland. On y entre par un pont de fer, léger, pittoresque, jeté sur l'Eden. Le voisinage de Glasgow et d'Édimbourg, la proximité de la mer, une exposition agréable, et des affaires de commerce intérieur



et extérieur, attirent dans cette ville des voyageurs sans nombre. Elle est bâtie sur un terrain élevé, au confluent de trois rivières, l'Eden, le Petteril et le Caldew. Sa population est d'environ quinze mille ames. D'anciennes murailles de fortifications l'environnent. Elle a des manufactures de toiles blanches et peintes, de nankins, de chapeaux, de couteaux, de cuir, de fouets, d'hameçons. Ses relations très-étendues subissent dans ce moment les effets de la stagnation générale du commerce. La cathédrale mérite d'être visitée à cause du mélange de formes saxonnes et gothiques qu'offre son architecture. Elle occupe le centre d'un vaste cimetière dont le désordre est repoussant. Les pierres sépulcrales sont brisées, dispersées ou entassées contre le mur de clôture. Entre elles on en remarque qui n'ont pas vingt ans de date. Dans les fosses communes tout ouvertes, on aperçoit sous une légère couche de terre, le cercueil qui vient de prendre rang dans ce dernier asile des pauvres. Si le respect des morts ne commande pas d'autres soins, comment la salubrité publique permet-elle une telle négligence aux magistrats de l'édilité? Je m'en étonnais. Le clerc qui me conduisait, n'épargnait pas non plus

ses plaintes et ses reproches. Au reste ce genre d'abandon se retrouve fréquemment. Il ne paraît pas que la dépouille mortelle de l'humanité inspire ici beaucoup de vénération, bien que les enterremens se fassent avec décence. Hors les citoyens qui ont honoré leur vie par des services éclatans, hors les hommes de génie qui ont reculé les bornes de la science ou augmenté la prospérité nationale, le reste est rendu littéralement à la poudre, comme disent dans les derniers adieux de la religion, les prêtres de l'église réformée. Serait-ce une conséquence des principes positifs qui dominent tous les esprits? Où l'on ne compte les hommes que pour ce qu'ils rapportent ou ce qu'ils coûtent, un mort doit être plus tôt oublié, qu'un oisif ou un pensionnaire de la taxe des pauvres. Des cloisons partagent l'intérieur de la grande nef. Une portion est consacrée au service de la paroisse; l'autre est occupée par l'évêque et son clergé, qui viennent matin et soir y célébrer l'office divin. La république a laissé sur cet édifice des traces de ses dévastations.

Au tems des guerres de l'Écosse et de l'Angleterre, Carlisle était un poste important. Placé à l'extrême frontière, il protégeait l'Angleterre

contre l'invasion des farouches *Borderers*, de ces habitans du plat pays écossais, qui étaient comme l'avant-garde des Highlandais. Le moindre prétexte leur suffisait pour entrer en campagne. Un chef donnait-il l'alarme? Ils s'armaient aussitôt et volaient au combat. S'ils se croyaient assez forts pour repousser l'ennemi, ils le combattaient seuls, s'emparaient de ses troupeaux et de ses terres qu'ils possédaient ensuite avec jalousie et défendaient vaillamment. Avertis de leurs succès, les bardes les célébraient par leurs chants, et les montagnes retentissaient du bruit de leurs exploits. Quelquefois la victoire trompait leurs armes et leur courage. Alors refoulés vers la mère-patrie, ils ne l'épargnaient pas non plus. A tout prix, il fallait que leur passion pour le brigandage fût assouvie, car il y avait dans l'ardeur guerrière qui les animait, plus de férocité que de grandeur d'ame. Pour les contenir ou leur imposer, une citadelle avait été bâtie. Ce fut le premier asile de Marie Stuart, lorsque vaincue par ses sujets, elle se réfugia à l'étranger. Vainement ses partisans les plus zélés la suppliaient de ne se point abandonner aux fausses démonstrations et au caractère haineux d'Élisabeth. Telle était sa

confiance dans la générosité de celle qu'elle se plaisait à nommer sa sœur, qu'elle n'hésita pas à se mettre sous sa protection. Débarquée à Workington, accueillie avec respect, escortée avec les égards dus à son rang, tout se réunissait pour justifier la résolution qu'elle avait prise. Son premier soin fut de solliciter une entrevue avec la reine. Dans sa lettre, elle retraçait les malheurs qui l'avaient accablée; elle implorait un appui sans lequel elle désespérait de remonter sur le trône dont elle venait de tomber. Élisabeth ne serait pas allée la chercher; mais puisque le hasard la lui livrait, elle n'était pas femme à s'en dessaisir. Elle mêla quelque pitié à la réponse digne et sévère qu'elle lui fit. « Avant de vous admettre en ma présence, disait-elle, je dois exiger que vous soyez disculpée du meurtre de votre époux. » Marie accepte aussitôt. Toutefois cette condition n'était qu'un vain prétexte. Un conseil-d'état avait décidé que, si elle rentrait dans son royaume, la souveraine déchue y perpétuerait des troubles dangereux; que sa fuite sur le continent pourrait susciter des embarras politiques; que sa présentation à la cour d'Angleterre réchaufferait l'ardeur des papistes. De hauts personnages lui furent envoyés, en ap-

parence pour lui faire honneur, mais en effet afin de mieux surveiller ses démarches et de la garder.

Ainsi commença la captivité de Marie Stuart. L'appartement qu'elle occupait, est à un troisième étage. L'escalier qui y mène, remplit l'intérieur d'une tour spacieuse. Une porte s'ouvrait sur la terrasse qui domine la ville, et où il était permis à la royale prisonnière de se promener et de respirer l'air extérieur. Il n'y a aucune trace de son passage dans cette triste demeure. Les murs sont restés muets. L'ameublement n'existe plus. Rien n'indique la place qu'elle affectionnait, celle où elle dut réfléchir si douloureusement à l'horreur de sa destinée qui, des trois couronnes qui ceignirent son front, ne lui laissait à recevoir que celle du martyre. D'odieuses réalités ne tarderont pas à dissiper l'espérance qui l'avait accompagnée sur une terre qu'elle croyait hospitalière. Tout deviendra bientôt grave, humiliant et funèbre, dans sa vie auparavant frivole, joyeuse, et entourée d'hommages. Les amours et les plaisirs s'envoleront, en même tems que les attributs du pouvoir lui auront échappé. Livrée à des espions, à des traîtres; embarrassée dans les intrigues de la

politique ; soit qu'elle veuille attaquer ou qu'elle cherche à se défendre, elle verra tour à tour ses projets révélés, confondus, déjoués. Le peu d'amis fidèles qu'elle conserve, tombera sous la hache des bourreaux, jusqu'à ce qu'elle-même ensanglante un échafaud. La chambre où elle couchait est habitée par des soldats. Aux songes pénibles qui la visitaient ont succédé des rêves de gloire. Le bruit des armes y retentit. On n'y reconnaît guère les soins familiers aux Anglais. Du linge, des buffleteries sèchent en désordre, suspendus aux fenêtres et le long des murs. Chaque lit a deux couchettes superposées l'une à l'autre, au moyen de quatre colonnes placées aux angles de celle de dessous, de sorte que deux hommes ne tiennent pas plus de place qu'un seul. En sortant nous avons trouvé dans les cours des pelotons en rang. Leurs officiers les exerçaient à des attitudes dont la simultanéité augmentait le ridicule. Ici, les bras étaient levés, tendus en avant, portés à différentes hauteurs et se repliaient vivement sur eux-mêmes. Là, les jambes se lançaient alternativement dans différentes directions, s'écartaient ou se rejetaient en arrière. Ailleurs on ne faisait que des révérences, et l'on prenait des postures plus ou

moins contraintes. Ces exercices de lutteurs, d'athlètes et de danseurs, fort plaisans en vérité, ont probablement pour objet de seconder l'élasticité musculaire, et de donner aux mouvemens du corps de la sûreté et de la promptitude. La marche, le maniement des armes, les évolutions, l'escrime, semblent, malgré la faveur dont jouissent les leçons de gymnastique introduites depuis peu dans l'éducation, suffire au développement physique du militaire. On ne saurait, selon moi, unir trop intimement un soldat à son fusil, à sa baïonnette, à sa giberne. Il ne doit jamais s'en séparer : c'est comme une portion de lui-même. Leur vue électrise son ame, le familiarise avec le danger de sa profession. Il ne faut pas qu'il connaisse d'autre refuge que l'usage qu'il en sait faire, et qu'il puisse compter sur son adresse au lieu de sa valeur.

ROUTE DE CARLISLE A PENRITH.

PENRITH ET LE TOMBEAU DU GÉANT.

LE CHATEAU DE LOWTHER.

SON PARC. — LE LAC D'ULL'S-WATER ET SES RIVAGES.

PATTERDALE. — UN QUAKER ET SA FAMILLE.

LA MONTAGNE DE KIRKSTONE. — LE LAC DE BROADER-WATER.

AMBLESIDE. — L'AUBERGE DE LA SALUTATION.

LE LAC WINDERMERE ET SES BORDS PITTORESQUES.

ARRIVÉE A KENDAL.

Kendal, le 4 août 1826.

De Carlisle à Penrith, le sol est montueux et fertile. L'abondance des pluies automnales dont le Cumberland est communément inondé, ruine souvent le laboureur sans le décourager. Sa persévérance se signale par la variété des semences qu'il confie à la terre, et qui couvre le pays de plusieurs nuances de verdure et de moissons. Les villages sont assez bien bâtis. Quelques toits de chaume apparaissent encore; mais ils n'abritent plus la hideuse misère highlandaise. De ces masures sortent des habitans convenablement vêtus; et des enfans propres, jouent sur le seuil



de la porte fraîchement peinte. Penrith est au midi de Carlisle, dans la vallée où l'Émont et le Lowther viennent se confondre. La population de cette ville ancienne s'élève à cinq mille ames. La chapellerie et la toile sont les principales branches de son industrie, et y entretiennent un commerce assez étendu. On aime à parcourir ses rues. Les fenêtres sont garnies de caisses vertes ou blanches dans lesquelles croissent le jasmin, le réséda, la giroflée et ses bouquets de pourpre. Des clématites odorantes, des capucines entourent de guirlandes de verdure et de fleurs, ces petits jardins domestiques, et donnent aux maisons un air de parure, de fête et de réjouissance. Nul n'y épargne ses peines. Aucune condition n'est étrangère à ce goût d'horticulture. J'aurais voulu avoir assez de tems, pour juger si des distractions si douces et si innocentes influaient sur le caractère des habitans, et si ce soin du logis resserrait les liens de la famille. L'auberge la plus achalandée est bonne. Pendant qu'on y prépare les tranches de bœuf grillées, le thé, le beurre, les rôties, et l'assortiment ordinaire du déjeuner anglais, chacun nous presse d'aller visiter le Tombeau du Géant, et des guides offrent de nous y con-

duire. Ce monument bizarre est dans le cimetière de la paroisse. Il se compose de deux piliers et de quatre blocs de pierre qui renferment un espace vide. Les piliers sont en face l'un de l'autre et distans de quinze pieds. Ils ont près de deux toises de haut, et à leur base cinq pieds de diamètre. Un socle brut, rond et enfoncé dans la terre les porte. Grossièrement arrondis dans leur partie inférieure, ils sont équarris au milieu, et tendent à se terminer en pointe. Cette dernière moitié taillée au ciseau représente un treillage lozangé, sur lequel une croix latine unie se détache en relief. Les pierres placées deux à deux, de chaque côté et bout à bout, sont de champ, et forment une saillie demi-circulaire. Quelques dessins linéaires indéfinissables sont à peine perceptibles sur les parois de deux d'entre elles : les autres n'ont gardé aucune trace de sculpture. On y a voulu voir l'image d'un sanglier couché dans une bauge. Il serait difficile d'expliquer cette singulière allégorie. Est-ce, comme on le dit, et comme l'amour du merveilleux et la crédulité se plaisent à l'accréditer, le monument funèbre d'un géant? Sa stature aurait de quoi surprendre. Serait-ce un héros dont on aurait cru que six pieds de terre ne pussent

contenir la dépouille mortelle? J'adopterais cette fiction poétique. N'est-ce plutôt que la sépulture de deux époux, de deux amis, de deux frères, qui aient fait vœu de n'être pas séparés par la mort? Je ne me refuserais certes pas à le croire. Les savans se sont exercés sur ce bizarre mausolée, empreint de quelques souvenirs druidiques, malgré la croix qui lui prête une origine chrétienne. Rien de positif n'est résulté encore de leurs recherches et de leur érudition. On doit s'étonner que leur curiosité se soit jusqu'à présent arrêtée à la surface muette du sol, tandis qu'il est si facile d'y pénétrer.

Au sortir de Penrith, on propose ordinairement aux voyageurs de se détourner de la route directe, pour voir le vaste domaine de Lowther. Sous une voûte épaisse terminée en ogive, le concierge en grande livrée vous accueille à l'entrée de la cour d'honneur. Il vous invite à vous inscrire sur son album : c'est la seule formalité requise pour être admis dans le manoir seigneurial dont la porte est confiée à sa garde. Le château est en face. On le prendrait pour une antique citadelle, à cause des nombreuses tourelles crénelées qui forment avant-corps sur sa façade. Mais cette apparence formidable n'a rien de mena-

çant. La guerre des barons ne se renouvellera plus. Il ne s'agit ni de siéges, ni de combats, ni de résistance. La féodalité s'est métamorphosée en ordre légal, et règne sous le nom d'aristocratie. Tous ces simulacres de défense ne sont ici que l'accessoire obligé du genre gothique, dont l'architecte a déployé les ornemens dans cet édifice qui ne date que de dix-neuf ans, et n'est même pas encore achevé. On dirait une étude du genre, quelquefois un peu lourde peut-être, mais en général traitée avec un goût exquis. La seule chose qui lui manque, est ce vernis des siècles sans lequel toute illusion s'évanouit : les arts ont aussi leurs anachronismes. Plusieurs valets en habits d'apparat, culottes courtes de panne noire, bas blancs, souliers cirés, jouaient aux boules sur le gazon qu'ils foulaient, et que leurs jeux ont gâté. L'un d'eux s'est détaché pour ouvrir le vestibule. A peine en avez-vous franchi le seuil, qu'un mélange de surprise, d'admiration et de respect s'empare de vous. Des colonnes sveltes supportent les voûtes, et leurs rameaux suivent les angles de rencontre des courbes élancées qu'elles décrivent. Sur leur tige se pressent en faisceau, des moulures déliées qui les accompagnent dans toutes leurs

ondulations. Vis-à-vis de la porte est un escalier, au pied duquel les statues de deux anciens rois d'Angleterre occupent des niches d'une coupe heureuse et bien proportionnée. Sa hardiesse surpasse, s'il est possible, son élégance. A partir du premier palier, il se divise en deux rampes lancées diagonalement dans l'espace, et qu'on croirait se soutenir d'elles-mêmes, tant les supports sur lesquels elles reposent semblent fragiles. Une coupole et de hautes fenêtres vitrées en verres de couleur, éclairent cet ensemble qui joint la grâce à la majesté. Des pots de fleurs garnissent toutes les saillies, tous les appuis; et ce n'est qu'à travers le feuillage et teint de mille nuances suaves, que le jour descend jusque sur le pavé de marbre où vous osez à peine marcher. De longs corridors s'enfoncent à droite et à gauche. Ils communiquent avec les appartemens du rez-de-chaussée qui ne servent que pour la représentation. Ce sont des salons, une bibliothèque, un billard, un boudoir, meublés de fauteuils, de chaises, de tables, de consoles, d'armoires, où les formes et les sculptures du moyen âge ont été épuisées. Le vieux laque enrichi de vermeil y est comme prodigué. Dans des vases précieux trempent des bouquets qui

embaument l'air. Des tableaux rares attirent l'attention à chaque pas. C'est ici que se trouve la fameuse *Fête de Village* de David Teniers. Quelle ravissante composition! Que d'abandon et de naturel dans cette multitude de figures! D'autres vêtemens, d'autres tons de chair, d'autres attitudes ne leur conviendraient pas. Comme toutes ces physionomies de paysans flamands s'épanouissent! Que de grosses caresses surprises, accordées franchement, reçues avec bouderie, ou repoussées de façon à les exciter ou les déplacer! Ailleurs avec quelle naïveté se reproduisent les divers effets de la pesante ivresse de la bière! Ne croyez-vous pas entendre les sons barbares du ménétrier, les éclats de rire des danseurs, le bruit des baisers, et les cris de joie? C'est un poème burlesque semé des épisodes les plus bouffons et les mieux appropriés au sujet.

Voulez-vous savoir les opinions politiques du maître du logis? vous les reconnaîtrez aux hommes d'état dont il affectionne l'image. Voici un beau buste de lord Chatham. La peinture, la gravure et le marbre répètent de tous côtés les traits de William Pitt : c'est la divinité de ce temple, à ce qu'il paraît. Près de ces hommes célèbres, a pris rang la face impérieuse et froide

de Wellington. Laissons ces héros du torysme. Une autre série d'idées va nous distraire de ces faux amis de la liberté. On vient de nous introduire dans la salle à manger. Quel luxe de porcelaines et d'argenterie! Un service de table complet en vermeil, estimé un demi-million de francs, charge les rayons de deux buffets d'acajou à serrures dorées. Parmi les grands plats figure une copie admirable du bouclier d'Achille. Les autres pièces principales ne déparent pas ce chef-d'œuvre d'orfèvrerie. La matière disparaît en quelque sorte sous la main de l'ouvrier. L'art du ciseleur y est porté au plus haut degré; et le contraste des teintes mates et de cellesqui sont brunies, ajoute à la perfection du travail et à la magie du bas-relief.

Une belle galerie sert de passage pour aller du salon d'apparat, dans une serre chaude qui donne sur un parterre rempli de fleurs et entretenu avec le soin le plus minutieux. Le jardinier en chef nous attendait à l'entrée du riant domaine soumis à son gouvernement. Il s'est emparé de nous, et nous a montré avec détail la collection de ses plantes exotiques. Demandes, réponses, explications, rien ne l'importune. En causant ainsi, l'on arrive sur une terrasse om-

bragée de vieux sapins, de hêtres, de tilleuls et d'ormes à larges feuilles. Les plates-bandes émaillées de nuances vives ou pâles, la verdure veloutée des pelouses, les arbres gigantesques jetés çà et là, des bosquets, des plaines cultivées, des coteaux, et dans le lointain les montagnes azurées du Cumberland, tout se réunit pour offrir des sites enchanteurs, des paysages enrichis de la plus abondante végétation.

Ce manoir gothique tout neuf, peuplé d'une nombreuse domesticité; ces jardins délicieux qui occupent sans cesse quinze ouvriers; ce parc si bien dessiné, dont un essaim de jeunes filles peigne, ratisse, balaie continuellement les sentiers, les allées et les avenues; cette terre de plusieurs milles d'étendue parsemée de corps de fermes où tous les genres de culture sont mis en pratique, appartiennent à lord Lonsdale. Ce n'est là qu'une de ses propriétés foncières. Son opulence est excessive. Il a deux fils et trois filles, dont nous avons vu les portraits dans son cabinet. Les années n'ont pas changé ses goûts, ni affaibli ses facultés. Il jouit d'une heureuse vieillesse. Cette campagne lui plaît. C'est lui qui en a tracé les plans. Il y passe trois mois de l'année. L'un de ses plus grands amusemens est qu'on vienne

la visiter. Il veut des témoins du bonheur qu'il y trouve et de la magnificence qu'il y déploie. Dans un petit salon où nous sommes entrés, il y avait une chaise auprès d'une table, et sur la table une gazette ouverte : quelqu'un venait de sortir : « Mylord était sûrement là tout à l'heure, nous a dit gravement la femme de charge. Il se sera retiré pour ne point vous gêner. » Elle-même est fort avancée en âge. Quoique d'une mode surannée, son ajustement ne manque pas de recherche, et de prétention à tout ce qui commande les égards, la considération, le respect. Ses manières sont compassées et polies. Elle accompagne ses moindres paroles, d'une déférence où la dignité n'est jamais omise. Toute sa personne est un emblême animé de l'ordre, de l'arrangement, de la propreté, du soin qui distinguent les diverses attributions de son département qu'elle paraît administrer avec beaucoup d'importance.

Au lieu de revenir sur ses pas pour aller rejoindre la grande route, il est permis de s'y rendre à travers le domaine de Lowther. Les chemins d'exploitation qui le parcourent, sont dans le meilleur état. Aucune ornière ne les creuse. Des barrières séparent les champs, les prés, les bois,

et renferment les bestiaux dans les pâturages qui leur sont affectés. Elles sont si nombreuses qu'il faut s'arrêter à chaque instant. On gagne enfin la voie publique. Le hameau de Pooley est peu éloigné. Il touche à la frontière du Westmoreland. On y passe l'Émont sur un pont. Ici commence l'Ull's-Water, petit lac de neuf milles de long et d'un quart de mille à un mille de large. Le voyageur le côtoie, tantôt sur le bord du rivage, tantôt gravissant ou descendant les coteaux qui lui servent de digue, sans jamais perdre de vue la surface limpide que sillonnent les batelets des promeneurs, les uns voguant à la voile, les autres entraînés par des rameurs vigoureux, et tous ornés de flammes, de banderolles, de pavillons d'un rouge éblouissant. Des maisons de plaisance se succèdent sans interruption. Au-delà du parc de Gowbarrow, les monts s'élèvent et se multiplient. Leur cime est dépouillée. Des pics aigus les couronnent. Les sites sont âpres et sauvages. Mille échos se renvoient les sons qui les frappent : on dit qu'ils répètent sept ou huit fois de suite, les éclats du tonnerre et les coups de canon. La musique des instrumens à vent y produit des effets ravissans d'harmonie. Au sein de ce désert, gît l'hum-

ble village de Patterdale. Il a une assez bonne hôtellerie, rendez-vous très-fréquenté des affiliés à la secte des lackistes, de ces admirateurs enthousiastes du pittoresque, dont les mots *beautiful and pleasing scenery*, « beaux et agréables aspects, » composent à eux seuls le vocabulaire contemplatif et extatique; de ces gens qui se pâment d'ivresse et entrent en délire, à la vue d'un paysage, au murmure d'un ruisseau et sous l'ombrage d'une forêt. Trois ou quatre de leurs caravanes sont parties ce matin pour faire une excursion dans les environs: elles reviendront à la chute du jour.

J'attendais dans la cour que l'on attelât notre chaise de poste. Un quaker était à mes côtés. Je l'avais reconnu à son habit droit, de couleur tendre, et hermétiquement fermé sans boutons; à son chapeau à larges bords abattus; à la bénignité de son regard; à son sourire de bienveillance; à la mansuétude de sa physionomie. Il m'a adressé la parole; et, d'une voix mielleuse jusqu'à la monotonie, il m'a fait la description de la montagne escarpée que nous franchirions en quittant ce relais. C'était un contraste piquant, que celui de ses expressions ambitieuses, soutenues d'épithètes sonores et grandioses,

avec son accent paisible et uniforme, avec l'immobilité de ses traits et de sa contenance. A se passionner si froidement, il ne m'émouvait guère. Quatre jeunes filles sont survenues, marchant à petits pas. Il ne m'aurait pas dit qu'il était leur père, que je l'aurais deviné. Elles étaient coiffées d'une espèce de petite cornette en paille, dont la passe fort étroite, à l'aide d'un ruban pâle noué sous le menton, se collait sur leurs joues fraîches, rebondies et nuées de rose et de blanc. A peine un léger bandeau de leur blonde chevelure, marquait-il le contour de leur front où se peignait la candeur la plus ingénue. Un fichu de mousseline unie à ourlets plats montait jusqu'à leurs oreilles; et une robe grise à manches longues et serrées, ne découvrait que la pointe de leurs souliers de peau noire.

Est-ce qu'il n'y a vraiment aucune hypocrisie dans cette modestie affectée? Cet accoutrement pudibond n'admet-il aucune coquetterie? Ce doit être un sujet curieux d'observations, que de voir la volupté aux prises avec tant de pruderie et de quiétude. Quelque persuasifs que soient les dogmes du quakérisme, ont-ils en effet le pouvoir de dompter l'humanité à ce point, qu'elle réprime toute émotion, l'animosité, la

colère, l'intolérance, le fanatisme et la persécution? La fraternité, l'amitié qui les ont prescrits ou qu'ils commandent, l'emportent-elles réellement sur les exigences du moi humain? Je le pensais dans ma jeunesse, sur la foi des prôneurs de la religion pensylvanienne et des miracles qu'on nous en racontait. La vieillesse m'a rendu tant soit peu incrédule à cet égard, comme à beaucoup d'autres. J'ai tant vu de coteries où l'on se traitait de frères et d'amis, où l'on ne parlait que de dévouement réciproque, et j'en vois tant encore du même genre, en proie aux plus violentes fureurs, se disputer, s'égorger pour des mots; prêcher, encourager le bien, et en faire si peu; que je me permets de douter de toutes ces simagrées sentimentales. L'exemple de Jésus-Christ y a échoué : quel autre oserait se flatter de réussir? Quoi qu'il en soit, je n'en fus pas moins traité affectueusement par mon interlocuteur. Il me tutoyait, et je ne savais comment lui répondre dans sa langue, qui, se prêtant peu à l'usage de la seconde personne du singulier, augmentait l'originalité du dialogue que j'avais à soutenir. Je trouvais étrange de causer si familièrement avec un homme que je ne connaissais pas, et surtout que cette in-

civilité fût un principe religieux. Quelle futilité·
Sa voiture en forme de corbeille découverte a été amenée, simple comme lui, traînée par un *pony* pacifique comme lui. Sa douce famille a pris place dans l'intérieur. Muni d'un fouet dont sans doute il ne fait pas usage, il est monté sur le siége; et cette couvée de colombes sous l'aile du ramier, s'est éloignée lentement, et presque sans faire de bruit.

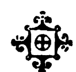
Nous-mêmes n'avons pas tardé à partir. La maîtresse de poste avait exigé que nous prissions quatre chevaux, à cause de la montée de Kirkstone dont mon quaker m'avait déjà signalé la rapidité : elle est rude en effet, et tracée dans le ravin d'un torrent, desséché comme ceux que nous avons rencontrés pendant tout notre voyage. Au-delà de Broader-Water, petit lac semblable à un étang de médiocre étendue, l'escarpement devient tel que nous finissons par mettre pied à terre. L'Apennin n'a point de passage plus difficile. Des rochers suspendus aux sommités les plus élevées menacent de crouler. D'autres sont tombés sur le bord de la route, ou bien, renversant les murs de pierre sèche qui tiennent lieu de garde-fous, ils ont roulé dans le précipice prochain. De la crête de cette mon-

tagne, on arrive par plusieurs détours à Ambleside. Les maisons de ce bourg sont éparses sur les hauteurs, dans les vallons. Chacune sert de point de vue à celle qui l'avoisine. L'auberge de *la Salutation* est bâtie à l'embranchement de deux chemins, sur le penchant d'un coteau. Il y règne une sorte de luxe. Les visiteurs des lacs y abondent; et cette affluence la tient constamment approvisionnée de ce qui peut en rendre le séjour commode et agréable. Il y avait un piano dans le parloir. La fille de la maison en jouait. Elle a cessé en nous voyant: et comme nous lui en exprimions nos regrets: « Isabelle, lui a dit sa mère avec bonté, chantez en vous accompagnant, l'air que vous savez le mieux. » Sans embarras et sans prétention, la jeune virtuose de village s'est assise; et d'une voix juste, expressive et touchante, elle nous a fait entendre de jolies paroles, sur un air qui n'était ni saccadé ni étrange quoique national. Puis elle s'est levée, point vaine de ce petit succès et comme accoutumée à en avoir. Si la journée eût été plus avancée nous nous serions arrêtés chez elle, et ne l'aurions pas à si bon marché tenue quitte de sa complaisance.

En sortant de la gorge étroite d'Ambleside,

nous avons atteint le rivage du lac Windermere qui a douze milles de longueur sur un mille de large. De hautes montagnes l'environnent de toutes parts. A travers les intervalles qui les séparent, le soleil couchant darde ses rayons couleur de feu, qui, rasant obliquement la surface des eaux, la parsèment de brillantes étincelles. J'ai cru un moment revoir les Alpes et la Suisse, dans cette image réduite mais fidèle. Les Anglais exclusifs (et ils sont nombreux), ceux qui veulent trouver au sein de leur patrie toutes les richesses naturelles comme ils y trouvent toutes celles de l'industrie, viennent ici s'affermir dans leur partialité. Le Cumberland et le Westmoreland suffisent à leur curiosité des beautés pittoresques. Après avoir visité ces comtés, gravi la cime de leurs monts, traversé leurs vallons, navigué sur leurs petites mers méditerranées, entendu gronder leurs modestes cascades, ils se persuadent avoir épuisé tous les degrés de l'étonnement, de l'admiration et du vertige. On le croirait du moins, tant ils exagèrent les sensations qu'ils ont éprouvées. Nous venons de passer devant une hôtellerie située au bord de l'eau. Le salon du rez-de-chaussée est ouvert. Quelques voyageurs respirent la brise de cette

soirée voluptueuse. Nonchalamment assis, ils savourent le spectacle qu'il ne nous sera pas donné de contempler long-tems, car nous marchons avec la rapidité de l'éclair. Par degrés, les teintes laqueuses du couchant se dégradent et s'effacent. Près de Stardy nous nous éloignons du lac, pour nous diriger le long de la Ken, vers Kendal, où nous descendons à nuit close, dans l'auberge de King's-Arms.



[illegible]

[illegible] — [illegible] — GARSTANG.

[illegible]

[illegible] — MANCHESTER.

[illegible]

Manchester, le 5 août 1826.

[illegible], sa position ex- [illegible] de ses habitans [illegible], Appleby est le [illegible]. Ni la centralité de [illegible] sept mille cinq [illegible] ses manufactures va- [illegible] pu lui procurer [illegible]que des cuirs, des [illegible] de laine dont le [illegible] Flamands. Sa ri- [illegible] à divers usages. [illegible] le marbre extrait de ses [illegible] maisons soient vieilles [illegible], l'aspect n'en est point

désagréable : les soins donnés à son entretien rachètent ces défauts inséparables d'une ville ancienne. L'aisance qui y règne, ne se manifeste point par une vaine ostentation ; mais on trouve jusque dans les moindres conditions, des indices de cette *médiocrité dorée* qui est le principe comme le résultat de l'ordre, de l'économie, et de tant d'autres vertus privées dont se compose en grande partie le bonheur domestique. Tout cela n'empêche pas que sa meilleure auberge ne soit détestable, et indigne même des rouliers français, qui pourtant sont peu délicats. Des montagnes pelées l'environnent. Les vallées qui les séparent, sont citées pour leur fertilité. Néanmoins on ne recueille guère que de l'avoine dans celle où la ville de Kendal est située ; et les bas-fonds ne sont que des tourbières d'où les habitans tirent leur unique chauffage.

Nous ne nous saurions pas en Angleterre, que la promptitude du service des postes, la rapidité de notre course, l'adresse des postillons, la beauté des chevaux, suffiraient pour nous l'apprendre. A chaque relais nous changeons de voiture comme d'attelage, et notre bagage doit passer de l'une à l'autre, déplacement

qui ne dure pas cinq minutes. On vous aura parlé du soin des palefreniers, à remettre aux mêmes places, les plus petits objets dont un voyageur s'entoure, et qu'il aime à avoir sous sa main; l'itinéraire, les cartes, et, s'il a quelque compagne, un gant oublié entre les coussins, un mouchoir, une ombrelle, un sac, des flacons de sels, un schall, un chapeau, que sais-je? Toutes les chaises de poste se ressemblent identiquement; et j'avais ouï dire que souvent on se figurait n'avoir pas quitté celle qui vous avait amené. Ne croyez rien de tout cela. Qu'il soit possible d'être volé, je ne le dirai pas : il ne faut jamais accuser sans des preuves plus claires que le jour, surtout de ce côté de la Manche et quand on y est étranger, parce qu'il en coûte fort cher, lors même que le fait serait positif, si d'ailleurs il n'est pas déclaré tel par le verdict du jury. Pour des précautions, ne vous y attendez nullement. Tout est jeté, entassé pêle-mêle dans les poches, sous le siége, chiffonné, foulé, pressé, sali, cassé quelquefois. Ce n'est qu'en retirant chaque chose dont vous avez besoin, que vous découvrez celle que vous cherchiez; et quand elle tombe sous votre main, l'occasion de vous en servir est déjà passée. Surveillez

donc bien cet emménagement : je vous le recommande. Il nous est arrivé de n'avoir trouvé, à quatorze milles de l'endroit d'où nous venions de partir, ni ombrelle, ni voile, ni schall. A la vérité, la première diligence qui nous suivait les apporta ; et ils nous furent fidèlement remis à quelques vingt lieues de distance, mais dans un tel état, qu'il eût mieux valu les avoir perdus.

En relayant à Burton, jolie petite ville peu éloignée de l'embouchure de la Ken qui se jette dans la baie de Morecambe, nous avons à peine le tems de remarquer que ses maisons sont solides, propres et alignées. Elle touche à la frontière du Lancashire. L'entrée de ce comté est encore montueuse et peu fertile ; mais les inégalités du sol qui se prolongent dans toute sa partie septentrionale, s'abaissent par degrés à mesure qu'on avance au midi, et les terres deviennent moins infécondes. Quelques bois auxquels on donne le nom de forêts, sont répandus sur le penchant des coteaux. Lancaster, la capitale, s'élève en amphithéâtre sur la Loyne, rivière qui descend des hauteurs du Westmoreland. Édouard III la munit d'une forteresse dont on fait maintenant une prison. Elle compte dix mille ames de population. On la dirait de mar-

bre parce qu'elle est bâtie en pierres blanches veinées de jaune. En parcourant ses rues étroites, un seul édifice m'a frappé par la simplicité et l'élégance de sa décoration. On lit sur le frontispice les mots : *École nationale*. La douane est citée également comme un monument remarquable d'architecture. C'est aujourd'hui jour de marché. Des denrées rurales de toute espèce encombrent la place publique. On a peine à percer la foule qui s'empresse autour des étalages de légumes, et surtout des corbeilles de prunes, de poires et de pommes vertes qui ne sauraient certes nous tenter. Tels sont les fruits acerbes et malsains que le climat offre aux dernières classes du peuple, et dont elles se montrent assez friandes. Les riches ont les leurs, superbes et mûrs, dans des serres chaudes ou tempérées, et sous les châssis fixes ou mobiles dont ils abritent leurs espaliers. Le pont qui traverse la rivière est d'une forme gracieuse. La meilleure hôtellerie n'est pas bonne, car il ne faut pas croire qu'il n'y en ait pas de mauvaise en Angleterre, même à des prix assez élevés. Nous ne sommes qu'à trois milles de la mer. A la marée haute, les vaisseaux de deux à trois cents tonneaux remontent jusqu'ici. Indépen-

damment de cette communication maritime, un canal auquel la ville donne son nom, l'unit à Preston, à Liverpool, à Bristol, à l'Humber, à la Tamise, et ouvre des débouchés nombreux et faciles à ses manufactures de toile à voile, d'étoffes de laine, de chandelles et d'autres objets d'une consommation journalière, ainsi qu'aux pierres de ses carrières et au charbon de ses mines. Sur les quais, une multitude de barques partent ou arrivent, prennent ou versent leur chargement. La plus grande activité y règne; et il ne paraît pas que les circonstances actuelles l'aient aucunement ralentie.

Dès Burton nous entrions dans la zône industrielle de la Grande-Bretagne. La route passe à chaque instant d'un côté à l'autre du canal de Lancaster, sur des ponts simples et légers. Il faut maintenant nous attendre à ne rencontrer que des ouvriers, des ateliers, tous les accessoires d'une fabrication à laquelle rien n'a échappé, et du commerce le plus étendu dont le spectacle ait été offert au monde. Le village de Garstang fait seul exception. Sa position sur le bord occidental de la Wyre, la plaine fertile et les prairies qui l'environnent, y ont encouragé la culture. On y élève des troupeaux renommés

pour la pureté de leur race et la beauté de leurs formes. Puis vient Preston traversé par la Ribble sur laquelle on a construit deux ponts en pierre. Cette belle ville de troisième ordre, peuplée de vingt-deux mille ames, est citée pour ses mousselines, ses toiles de coton, et les étoffes rayées dont elle approvisionne la côte de Guinée. Les royalistes écossais commandés par Marmaduke Langdale, perdirent près d'elle une bataille qui a gardé son nom, contre Cromwell et la petite armée avec laquelle il n'avait pas craint de les attaquer [1]. Son repos a été troublé récemment par des émeutes. Elle n'a pas évité la commotion générale occasionée par la stagnation des affaires. La diminution forcée des salaires a exalté toutes les têtes, fomenté des haines entre la classe ouvrière et celles qui la paient. Des coalitions se sont établies. Elles ont brisé les navettes de ceux qui refusaient d'y entrer.

Chorley, le relais suivant, joint à de vastes blanchisseries, des produits analogues à ceux de Preston, et expédie en même tems une grande quantité de charbon de terre, d'alun, de plomb, et de pierre, extraits de son voisinage. Ces deux

[1] 1648.

villes ont fait d'immenses progrès depuis peu d'années. Mais leur accroissement ne peut se comparer à celui de Bolton, dont les maisons en briques et couvertes d'ardoise, et les manufactures de cotonnades, surmontées de leurs cheminées semblables à des colonnes et à des pyramides, s'aperçoivent de tous côtés et de fort loin. A mesure qu'on approche, leur nombre paraît se multiplier. Deux rues d'un mille de long se croisent au centre de la ville, et forment, au point de leur intersection, une place où se tient le marché. Aucun ornement ne décore les files de façades à perte de vue et à sept ou huit étages qui les bordent. Les maisons suffisent à peine au logement des habitans. En voici dont les fondemens viennent d'être posés, d'autres élevées à moitié, d'autres encore qui n'attendent que leur toiture : la construction en est interrompue. Une population qui dépasse cinquante mille ames, est née ici comme par enchantement, et réagit maintenant sur elle-même. « Que votre ville est belle ! » disais-je à la maîtresse de l'écurie où nous changions de chevaux. C'était une jeune femme assez jolie, proprement vêtue et fort mélancolique. « Elle est bien triste, m'a-t-elle répondu en soupirant :

tout ce qui l'enrichissait a disparu. Où régnaient la joie et l'abondance, il n'y a plus que douleur et misère. Le travail de la semaine est réduit à trois jours. Ce n'est pas demi-ration pour chaque ménage : encore tous ne la reçoivent-ils pas. Que voulez-vous que devienne un père de famille qui jusque-là n'avait pas tendu la main à la paroisse ? c'est un horrible sacrifice. » Hélas! je le pensais comme elle, et m'efforçais vainement de la consoler. A la vue d'un soldat qui passait, elle a frémi, et l'a suivi de ses yeux que tout-à-l'heure je trouvais si doux, et qui n'exprimaient plus que la vengeance. « Au lieu de pain, c'est la mort qu'ils nous apportent, a-t-elle repris ; mais qui peut dire où le désespoir poussera nos maris ? Déjà ils l'ont montré. Nous avons succombé ! Dieu et le courage ne nous abandonneront pas. »

Quelques larmes glissaient le long de ses joues pâles et flétries. Le postillon monte à cheval, et nous partons. J'étais désenchanté. Partout je n'apercevais que des regards graves et farouches. Des hommes rassemblés, les bras croisés bien que l'heure du repos n'eût pas sonné, s'interrogeaient sur l'avenir dont ils étaient menacés, et ne se répondaient que par une contenance irri-

tée. Viennent l'hiver, ses longues nuits et leurs mauvais conseils, est-il possible de prévoir ce qui arrivera, si la Providence n'y pourvoit? Car le secours dans un pareil danger n'est guère au pouvoir des hommes.

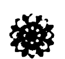
Il reste onze milles à parcourir jusqu'à Manchester. Ce n'est qu'une avenue garnie de maisons d'habitation fort simples, de chaumières ornées, d'ateliers immenses fermés comme presque tous ceux de Bolton. La foule des passans va, vient, se croise, demandant de l'ouvrage avec ardeur, il faut en convenir, et n'en obtenant point. Toutefois ce reste de mouvement et de vie, cette activité inquiète et improductive, disent encore quel spectacle ce devait être, quand le bruit des fuseaux et des navettes retentissait de tous côtés, que des chariots remplis de marchandises couvraient la grande route, que des bateaux également chargés descendaient ou remontaient le canal qu'elle côtoie, et que des nuages de fumée élancés de toutes les usines, se promenaient au gré du vent sur ce peuple laborieux et riche, en signe de travail et de prospérité. A cette époque vous n'auriez pas rencontré un seul ouvrier, si ce n'est aux heures des repas où il se rendait gaiement, certain

de n'éprouver que du bonheur au sein de sa famille. La foule augmente par degrés : voici Manchester, la métropole de l'industrie anglaise, de ses miracles les plus surprenans. Qui ne la reconnaîtrait à la multitude de ses magasins et de ses boutiques, à la cohue affairée qui se presse sur les trottoirs, au concours des voitures de tout genre dont la chaussée est obstruée? On nous conduit à Bridgewater-Arms, auberge excellente, située à l'angle de Mosley et de Market-Street, sur un square orné d'une pelouse, au centre de laquelle est un bassin d'eau croupie et verdâtre dont les émanations nuisent certainement à la salubrité du quartier.

Informé qu'il y avait spectacle, je m'y suis rendu. La haute société n'a probablement pas de goût pour cet amusement. Au premier rang, il n'y avait avec moi qu'un seul individu. Il était couché sur la banquette, les jambes posées sur l'appui-main, et les pieds en dehors de la balustrade. Cette attitude ne serait pas tolérée à Paris. Si par hasard quelque étourdi se la permettait ou toute autre moins incongrue, le parterre, qui ne laisse pas d'ailleurs d'être souvent fort importun par ses clameurs, ses exigences stupides et ses jugemens bruyans, en ferait prompte

justice : car il s'arroge communément la police de la civilité, et n'épargne à aucun genre de licence, les huées, les sifflets et une proscription despotique. Ici il n'en est pas de même. Je n'ai pas remarqué que personne fût choqué le moins du monde, de l'insigne grossièreté de mon vis-à-vis. Si les loges étaient vides, en revanche il ne restait aucune place au parterre ni au paradis. Dans aucun théâtre de nos boulevarts parisiens, les cris et les querelles n'approchent du tumulte qui remplissait les entr'actes. On représentait je ne sais quelle victoire des Grecs sur les Turcs. Les allusions à l'indépendance nationale, à la liberté des peuples n'y manquaient pas. Peu de spectateurs eussent pu dire si les nouveaux Hellènes connaissaient bien les noms célèbres qu'ils invoquaient, s'ils sauraient profiter de l'élan patriotique qui leur avait mis les armes à la main, s'ils ne seraient pas ingrats envers leurs héros modernes, comme leurs ancêtres l'avaient été pour ceux de la Grèce antique, et s'ils étaient réellement dignes de la liberté ou nés pour la servitude. Mais il s'agissait d'un combat naval. La haine, la bravoure, la fureur éclataient à l'envi. Le canon et la fusillade retentissaient. Les armes blanches brillaient dans la mêlée. On

voyait le sang couler. Enfin le Croissant baissait pavillon. Jamais je n'entendis une telle explosion de *huzza* et d'enthousiasme, ni de plus énergiques transports d'allégresse. On eût dit que ce triomphe appartenait à la foule passionnée qui pendant l'action n'avait cessé d'animer les combattans, comme dans leurs arènes, les Espagnols injurient ou louent avec une égale frénésie le taureau sauvage voué à la mort, selon qu'il oppose de l'inertie à ceux qui le harcèlent ou qu'il les poursuit et les attaque lui-même. Chaque populace a sans doute des mœurs qui lui sont propres : toutes sont les mêmes quand il s'agit de carnage et de férocité.



MANCHESTER.

SYMPTOMES SÉDITIEUX. — LE DIMANCHE.

QUELQUES DÉTAILS SUR MANCHESTER.

Manchester, le 6 *août* 1826.

Bien que ce soit aujourd'hui dimanche, la ville, contre l'usage anglais, a un mouvement extraordinaire pendant les premiers momens de la matinée. Les passans sont nombreux. Ils semblent inquiets, curieux, préoccupés. Des constables circulent dans les arrondissemens soumis à leur surveillance. On rencontre des soldats isolés, en grande tenue. Les officiers se pavanent sur les places publiques. Des enfans, des hommes, des femmes les suivent avec affectation, et épient toutes leurs démarches. L'heure de relever la garde vient de sonner. Au bruit d'une musique militaire, la troupe se rend à la place d'armes pour faire la parade et se distribuer dans les divers postes. Il faut voir de quel œil le peuple regarde cet appareil guerrier, dont ceux

qu'il protége conçoivent moins de sécurité, que les masses auxquelles on l'oppose n'en sont exaspérées. L'émotion des derniers troubles n'est pas calmée, à beaucoup près. Elle se lit sur toutes les physionomies. Au reste, les exigences dominicales reprennent peu à peu leur empire. Chacun regagne son logis. Les portes, les fenêtres se ferment. On se prépare pour l'office divin. Personne plus ne se montrera que pour aller à la paroisse, et rentrer dans la retraite commandée par la loi religieuse et par la loi civile.

Un étranger ne sait que devenir, au sein de cette dévotion extérieure qui ne lui laisse aucun moyen de se distraire. Je profite de la solitude où la ville est plongée, pour la parcourir et prendre une idée de son ensemble. Élevée sur l'emplacement d'un camp romain, elle a une lieue de large et une lieue et demie de long. Sa dimension la plus étendue est du nord-est au sud-ouest. L'Irwell qui se jette dans la Mersey au-dessous de Boysnape, la sépare d'un de ses plus grands faubourgs avec lequel elle communique par cinq ponts dont le plus septentrional est en fer. Deux petites rivières, l'Irk au nord, le Medlock au midi, y versent le tribut de leurs eaux. Les sinuosités qu'elles décrivent servent d'ornement,

en même tems qu'elles multiplient et favorisent les relations d'un quartier à un autre. Indépendamment de ces affluens naturels, plusieurs canaux arrivent de différens côtés, celui-ci de Kendal par Lancaster et Bolton, celui-là de Liverpool, un troisième de Rochdale, un quatrième de Stockport et d'Ashton. Ce n'est pas tout : de chaque point de la circonférence, partent des routes qui parcourent l'Angleterre dans toutes les directions. On en compte jusqu'à quinze qui, liées entre elles par des embranchemens divers, traversent les comtés les plus importans, la plupart de leurs chefs-lieux, et aboutissent aux ports de mer les plus considérables. Quelle idée ne se fait-on pas de la puissance industrielle et commerciale d'une ville de plus de cent mille ames, en voyant les nombreuses manufactures établies dans son enceinte ou dans ses environs; le coton, la laine, la soie, le fer, le cuir y entrer bruts, pour en sortir ouvragés de mille façons, et se répandre aussitôt dans le monde entier, après avoir laissé d'immenses profits au peuple d'artisans qui les a ainsi transformés! Encore une fois cette prospérité a ses bornes que la prudence doit respecter. Pour les avoir méconnues, combien d'existences fortu-

nées sont déjà détruites, combien de projets avortés, de déceptions consommées, d'espérances évanouies! La révolte a été apaisée par un déploiement, jusque-là à peu près inoui, de la force publique; mais ses causes subsistent. Elle est dans l'ame de tous ceux à qui l'ouvrage manque, et qui se voient menacés de perdre les moyens d'existence dont la source n'est pas encore entièrement tarie. Au reste tout est calme, en ce saint jour surtout. Les temples sont pleins. De la chaire évangélique descendent avec onction, les exhortations à la patience, à la sobriété, à toutes les vertus chrétiennes dont rien ne facilite la pratique comme l'aisance et le bien-être, et que la misère n'accueille malheureusement pas avec la même docilité. Que ces rues maintenant solitaires inspirent de tristesse! Quoique généralement bien percées et droites, elles ne sont pas toutes également spacieuses. Celles qui ont été nouvellement construites l'emportent de beaucoup sur les anciennes. Les plus beaux quartiers sont ceux de Piccadilly, de Portland, de Mosley et du Marché. Toutefois aucun monument remarquable n'appelle l'attention. L'utile domine partout l'agréable; et si la raison est satisfaite de cette préférence, la monotonie qui

en résulte n'en est pas moins importune. Je ne sais si l'habitude soustrait les habitans à l'ennui de cette journée, ni si leur piété compense l'oisiveté à laquelle ils se soumettent. L'aspect de cette solitude et de ce désœuvrement est intolérable au voyageur qui, après s'être fatigué sur les trottoirs d'ailleurs fort doux au marcher, n'a rien à faire que de retourner à son auberge, voir des figures non moins ennuyées que la sienne, s'impatienter de la contenance de tous ceux qu'il rencontre, et faire des vœux pour que des heures si fastidieuses s'écoulent enfin, et que sa curiosité trouve de nouveau à s'exercer. On prétend qu'à la nuit, des maisons de plaisir s'ouvrent aux amateurs, qu'elles sont très-fréquentées par des hommes de tous les âges et de tous les rangs, et qu'ils s'y dédommagent amplement du décorum que leur a imposé la solennité du dimanche.



INDUSTRIE ET COMMERCE DE MANCHESTER.

UN HOSPICE DES PAUVRES. — LA PRISON. — LA CATHÉDRALE.

LE COLLÉGE. — L'ÉCOLE DES SOURDS ET MUETS

LE THÉATRE.

Manchester, le 7 août 1826

Le négociant auquel je suis adressé se nomme Petitjean. Il est d'origine française comme son nom l'indique. Sa famille s'exila lors de la révocation de l'édit de Nantes. Né en Suisse, il est venu s'établir à Manchester. A dix heures du matin ses bureaux n'étaient pas ouverts : nous avons fait la même remarque à Glasgow. « Il n'y a rien à faire, m'a dit le fils de la maison, qui nous recevait. La plupart des ouvriers sont oisifs comme nous. De même que nos comptoirs, les ateliers sont déserts. Au moins avons-nous de quoi vivre ; tandis que les malheureux dont le revenu consiste dans leur salaire, n'ont rien à manger, et la charité publique ne peut suffire à tous leurs besoins. » Pendant qu'il me répétait ce que

je n'ai cessé de recueillir depuis mon entrée dans la Grande-Bretagne, son père est survenu. Il a déploré la position désastreuse du commerce de Manchester naguère si florissant. Elle lui cause, s'il est possible, encore plus d'effroi que de douleur. Il citait une maison puissante qui, selon lui, perdra cette année plus de cinquante mille livres sterling, pour avoir conservé ses ouvriers afin d'éviter l'incendie de ses ateliers, et quoiqu'elle ne les occupe que de huit heures à quatre. La liste des banqueroutes augmente de jour en jour. Pour lui, il se félicite d'avoir eu la prudence d'enrayer de bonne heure. Mais sa sécurité personnelle ne le console pas des calamités qui pèsent déjà sur sa ville adoptive, et du danger plus grand dont elle lui paraît menacée. Comment des commerçans si avisés, et les habiles hommes d'état qui sont à la tête du gouvernement, n'ont-ils ni prévu ni détourné cette catastrophe? Il l'ignore lui-même et en gémit.

Ce serait un document instructif que l'histoire commerciale et industrielle du Royaume-Uni, pendant les dix années qui viennent de s'écouler. Il analyserait les richesses accumulées par le monopole dont la guerre protégeait le

développement, l'émulation que ces profits excitèrent, le secours que les arts et les sciences prêtèrent aux divers genres de fabrication, et l'espèce de frénésie qui s'empara des capitalistes et des spéculateurs. Il n'y avait pas d'entreprise si absurde ou si exagérée qui ne trouvât des prôneurs et des actionnaires, c'est-à-dire des charlatans et des dupes. Le torrent a remonté vers sa source, et déborde encore. Ce n'est plus la fertilité qu'il répand sur ses bords, c'est la dévastation. Dans le principe, on pensa que cette crise serait passagère, et que le génie national lui résisterait. Le mal s'accrut de cette confiance. Manchester se ressentit la première de ce reflux de la production dont elle avait grossi les courans. Ses ouvriers, voyant les travaux se restreindre ou cesser entièrement, conçurent des inquiétudes. De là leurs assemblées tumultueuses où les plus faux calculs trouvèrent des organes et des échos. Quelles absurdités ne sont-ils pas disposés à accueillir en tout tems, et bien plus quand ils souffrent! On leur disait que leurs patrons avaient assez gagné et ne pouvaient pas espérer de ne jamais perdre. En conséquence, loin d'accepter la diminution forcée du prix de leur journée, ils voulurent en

élever le taux, ou entrer en partage des bénéfices imaginaires dont ils se regardaient comme le principal instrument. Ils plaçaient leur travail au-dessus des capitaux qui sans eux, disaient-ils, n'auraient aucune valeur : et c'était précisément l'absence des capitaux qui les laissait sans ouvrage. Lors même que leurs prétentions eussent été plausibles, il était impossible de les admettre. La sédition remplaça bientôt des représentations qui en avaient presque le caractère. On s'en prit d'abord à ceux qui se soumettaient à la difficulté des circonstances, soit que plus instruits ils sussent l'apprécier, soit que, naturellement plus paisibles, ils conservassent l'habitude de docilité qu'ils avaient contractée. Ce moyen n'ayant pas réussi, la faction des luddistes vint renforcer les mécontens, et se livra avec eux aux excès qui l'avaient déjà rendue si redoutable. Les métiers furent brisés, éparpillés. Quelques manufactures dévastées devinrent la proie des flammes. L'agriculture n'était pas plus florissante : elle avait aussi des instrumens aratoires plus expéditifs, et qui exigeaient moins de bras. Les semoirs, les butoirs, les éradicateurs, les machines à faner et à battre subirent la même destruction. Ainsi

l'exaspération s'envenimait par ses propres fureurs, et le crime n'était plus qu'une juste représaille de ce que la tourbe effrénée jugeait être un combat à mort entre l'opulence et la misère. Le nombre des coalitions augmenta. On se cotisait en faveur des plus pauvres afin de les retenir dans les rangs de la révolte. Pour comble de malheur, la politique mêla ses passions aux autres causes de la fermentation qui agitait les esprits. Alors les idées de réforme commençaient à se répandre. Aucune mesure violente n'ayant procuré de l'ouvrage ni accru le salaire, les turbulens crurent qu'une représentation plus égale de la nation et la suppressiou des sinécures les soulageraient dans leur détresse. Les chefs de ce que l'on nommait le radicalisme leur avaient suggéré cette idée ; et elle empruntait une nouvelle force de ce que Manchester et d'autres villes considérables n'élisaient aucun membre du Parlement.

Cependant ni les manufacturiers ni les commerçans n'étaient restés spectateurs indifférens de ces désordres. Ils s'assemblaient pour en rechercher les causes réelles et y porter remède. Ceux dont les métiers battaient encore, faisaient les plus grands efforts pour les en-

tretenir, et ne les arrêtaient qu'à la dernière extrémité. Les plus embarrassés de l'engorgement général, insistaient pour qu'on les aidât, par des avances ou du crédit, à continuer leurs travaux, c'est-à-dire à empirer leur condition. D'autres proposaient d'interdire certaines machines, expédient qui leur eût ôté tout moyen de concurrence, si la mesure n'était pas unanimement adoptée dans tous les pays manufacturiers. Il y en avait qui parlaient d'imposer les revenus fonciers et mobiliers, et d'employer le montant de ces taxes en primes d'exportation, afin de frapper d'un coup mortel l'industrie étrangère, par l'avilissement des prix, sauf à les relever ensuite. Quelques-uns demandaient que les ministres ouvrissent de nouveaux débouchés au commerce; comme si lui-même n'était pas plus ingénieux à s'en procurer, et qu'il n'eût pas abusé de tous ceux que le monde lui avait offerts.

De son côté le gouvernement ne se dissimulait pas la gravité des conjonctures, et ne négligeait aucun moyen pour l'atténuer. La paix publique troublée, les propriétés violées, l'ébranlement donné à la constitution par la proposition de modifier une de ses bases, n'avaient

pas si peu de gravité qu'il ne dût intervenir avec l'autorité de la raison, et, s'il le fallait, avec la force dont la loi lui confiait l'usage. On donna à la police plus de latitude dans l'exercice de sa surveillance. Des peines plus sévères furent prononcées contre les réunions séditieuses et le bris des métiers. A Leicester, un luddiste fut pendu. Le Parlement interdit toute assemblée en plein air, à moins d'un mille du lieu de ses séances. Il prorogea les mesures d'exception touchant les émeutes et la liberté individuelle. Sur tous les points menacés, des soldats se présentaient aussitôt. Où la voix des magistrats était méconnue (et cela arrivait fréquemment), la fusillade dispersait les mutins. En même tems la justice suivait son cours. Les coupables dont on pouvait se saisir étaient cités devant elle. Absous par leurs partisans, on les promenait en triomphe : condamnés, ils subissaient leur sentence, sans que ces exemples fissent aucun effet, amenassent à quelque résipiscence : et pendant les débats, les juges ne cessaient d'être exposés aux huées, aux sifflets, aux injures de la foule des assistans.

On n'usa pas seulement de rigueur. Les dames furent invitées à ne se vêtir que d'étoffes

nationales. Les classes opulentes de la société firent de fortes commandes de soieries. Des souscriptions s'ouvrirent partout en faveur des ouvriers. Pendant que les princes abandonnaient une portion de leurs listes civiles, les chambres adoptaient quelques économies et supprimaient certaines sinécures. Des enquêtes eurent lieu, non seulement à Londres, mais encore dans les comtés, sur les sources du mal, les remèdes les plus efficaces qu'on pouvait y apporter, le nombre des pauvres et des vagabonds, sur tout ce que l'oisiveté enfantait de malheurs, de vices et de crimes, et sur les mesures propres à les détourner. Un bill défendit de s'exercer au maniement des armes, et autorisa la saisie de celles qui auraient servi à ces exercices. Le système de communautés agricoles et industrielles de Robert Owen, devint le sujet d'un examen approfondi dans les chambres législatives: elles le repoussèrent comme anti-religieux, anti-social, et préjudiciable aux pauvres eux-mêmes, en ce qu'il diminuait la taxe qui les aidait à subsister, puisqu'en dernière analyse, c'était sur ses produits que se prélevaient les déboursés des établissemens projetés. L'opposition n'avait pas manqué non plus cette occasion de repro-

cher au ministère la situation critique du pays. Brougham lui-même n'y épargna pas son éloquence. Il proposa de déclarer que la détresse actuelle ne provenait que de la mauvaise direction des affaires publiques, et de la fausse position du royaume vis-à-vis des puissances étrangères. Cette opinion ne prévalut pas. On la regarda avec raison, comme une de ces attaques banales qui n'ont d'autre but que d'embarrasser l'administration, et de multiplier les chances de s'en faire confier les rênes. Enfin la polémique des journaux s'emparait de toutes les motions faites au Parlement, dans les tavernes, sur les places publiques, pour les attaquer ou les soutenir, toujours avec passion, souvent avec ignorance, quelquefois avec talent, comme on voit, dans toutes les commotions politiques, des publicistes plus ou moins expérimentés, des espèces de ministres en chambre ou en galetas, éclore tout-à-coup, se produire en lumière avec une effronterie aussi pitoyable que dédaigneuse, et s'arroger le droit d'imposer les utopies qu'ils ont rêvées. Ce fut alors que s'agita, entre autres questions subversives de l'ordre social, celle de savoir si les représentés ne doivent pas agir par eux-mêmes, quand les représentans mécon-

naissent les prescriptions de l'opinion publique. Qu'est-ce donc que l'opinion publique? Est-elle, dans son essence, assez facile à établir, pour justifier le bouleversement de la société? Les plus sages en revenaient au conseil de favoriser les émigrations, pour débarrasser le pays du surcroît de population qui l'accablait.

Que pouvaient ces demi-mesures, ces aberrations, ces secours plus ou moins abondans, ces avis plus ou moins intéressés, la force des armes et la sévérité des lois, contre le besoin et le manque d'ouvrage? Rien, sans doute. La bonne contenance du gouvernement a seule ramené quelques espérances. Elle a aidé à gagner du tems, panacée universelle, et la seule efficace en toutes choses. La production s'est arrêtée. Les consommateurs lui ont donné quelque écoulement. Par momens le travail a repris de l'activité. Les journaliers de tous genres ont cherché et trouvé d'autres occupations, ou bien ils se sont inscrits sur le registre des aumônes de la paroisse. Des idées plus saines ont germé dans les esprits. La diminution du nombre des ateliers a fourni à ceux qui ont résisté, les moyens de se maintenir. Enfin la tempête semble apaisée, si le calme qui règne en apparence n'en

est pas un nouveau présage. Tel est l'état actuel des choses. On le croirait du moins à voir la vie et le mouvement qui animent encore Manchester. La foule en remplit les abords et les rues. Des étalages d'étoffes et d'autres produits décorent les étages inférieurs des maisons. Chacune d'elles a deux ou trois enseignes différentes qui se disputent, pour ainsi parler, la pratique des passans. Les boutiques abondent en marchandises, en toiles de coton surtout, également jolies de tissu, de dessin et de couleurs. Si les chalands n'y affluent pas, du moins ne sont-elles plus désertes. Le mal est-il guéri? je ne saurais le dire : ou bien n'est-ce qu'une convalescence, et la rechute ne sera-t-elle pas plus funeste, mortelle peut-être? L'avenir est enveloppé de tant de nuages, que les habiles comme les timides craignent d'y pénétrer. C'est une lutte terrible que celle qui s'engage entre la misère du peuple et le gouvernement, entre les pauvres et les riches, entre les producteurs et les consommateurs!

Manchester a, comme les principales villes britanniques, son assortiment d'institutions charitables. Toutes n'honorènt pas également ceux qui y président ou les surveillent. J'en ai visité

une où la pauvreté conserve avec ses haillons, l'aspect dégoûtant des privations qui l'assiégent. Des hommes, des femmes, des enfans sont comme entassés dans des dortoirs séparés et de différentes dimensions. Au moment où je m'y trouvais, la plupart étaient assis ou couchés sur leurs grabats sales et en désordre, au sein d'une atmosphère infecte. Aucun ne s'occupait de quoi que ce fût. L'ennui, une stupide indifférence, se peignaient sur toutes ces figures hébétées par la paresse. Un médecin et deux chirurgiens sont attachés à l'infirmerie de cette maison, qui n'est pas mieux tenue que ne le sont ses cuisines. On y compte un grand nombre de malades, que l'idée d'une mort prochaine console peut-être de la triste vie qu'ils mènent, même en état de santé. Nous avions pour cicérone, une jeune servante. Son salaire ne se compose que de son entretien, sa nourriture et un schelling par semaine. Je m'étonnais qu'elle ne cherchât pas un autre emploi. « Le monde a trop de dangers, a-t-elle répondu. J'ai déjà connu la pauvreté. Elle a besoin de soins, de consolation, d'égards, et qu'on la défende contre ses propres suggestions. Je me suis vouée à son service par religion et par humanité; et je m'en trouve heureuse. » Ces

paroles, elle les disait avec un accent de reproche qui leur ôtait ce qu'elles auraient eu de touchant. Si son bonheur était vrai, elle le voilait sous une apparence de dépit qui le démentait. Loin de nous émouvoir par sa résignation, elle nous en semblait irritée elle-même. Quelque secret est sans doute caché dans son cœur. Elle n'engage point à le pénétrer? Comment se fait-il que dans une ville si honorablement agrandie et enrichie par le travail, il se rencontre, sous le titre de refuge des pauvres, un si hideux repaire de l'oisiveté? Les détenus sont mieux traités. Une nouvelle prison a été construite dans le système d'Howard, sur la rive droite de l'Irwell. Elle passe pour unir à la sûreté de sa clôture, les avantages d'une garde facile, et la plus parfaite salubrité. On n'y pénètre qu'avec la permission d'un magistrat éminent. Il ne l'accorde guère, ce qui est assez simple, qu'à des recommandations que nous n'avons pas le tems de nous procurer.

La cathédrale est un vaste édifice gothique dont la décoration extérieure n'a rien de remarquable. Au dedans, elle est divisée en deux parties, l'une réservée pour le service du haut clergé, et l'autre pour les offices de la paroisse. Le collége en est peu éloigné. Il a des relations et

des analogies d'enseignement avec les universités d'Oxford et de Cambridge. On y élève gratuitement quatre-vingts enfans d'ouvriers indigens. La lecture, l'écriture, le calcul et quelques élémens de géométrie leur sont enseignés. Puis, dès qu'ils sont d'âge à être reçus dans un atelier, on les y met en apprentissage. Un costume ignoble les distingue des autres écoliers. Il se compose d'un corset auquel pend une espèce de soutanelle dont la malpropreté est repoussante. Cette distinction nuit à l'égalité qui constitue, à mon sens, l'un des principaux avantages de l'éducation publique. La bibliothèque, qui est en même tems celle de la ville, ne manque pas de livres ; on prétend même que, dans le nombre, il s'en trouve de précieux : mais les rayons, les tables, les siéges, tout est poudreux et vermoulu. Ce lieu d'études n'est nullement fréquenté. Les esprits sont tournés ici vers d'autres sciences. Le comptoir et l'atelier absorbent toutes les facultés intellectuelles. Aucune vocation, aucune pensée ne s'en écartent. C'est à qui en découvrira les secrets, et y en introduira de nouveaux. Il n'y a point de manufacture qui n'ait les siens : et ils sont impénétrables. Nous comptions être admis dans les forges de

MM. Boulton et Watt qui sont situées à quelques milles. On nous en avait vanté les fourneaux, les machines et les jardins. Aucune protection n'a pu nous en ouvrir les portes. Nulle part la jalousie de métier n'est poussée si loin.

M. William Vaughan, directeur de l'École des Sourds et Muets, a su se soustraire à ce genre d'égoïsme. Il est heureux qu'on lui fasse visite, et qu'on assiste aux succès de sa méthode. C'est un homme d'environ trente-cinq ans, d'une physionomie affectueuse, franche et spirituelle. Malgré l'habitude qu'il a dû prendre de gesticuler, ses allures sont calmes, mesurées. Dans son enseignement, il ne se borne point à la langue des signes. Ses élèves parlent. A l'aide du toucher et de la vue, il leur apprend le mécanisme de la prononciation, et les fonctions des divers organes qui la produisent. Quelques élèves jouaient dans la salle d'étude où il nous a conduits. En frappant du pied sur le plancher, il a attiré leurs regards vers nous. Plusieurs se sont approchés aussitôt d'un air empressé et curieux. Il les a interrogés, affectant de s'énoncer avec lenteur et très-distinctement. Quelle attention alors! comme tous les yeux étaient fixés sur lui! Après un moment de réflexion, celui auquel il s'était

adressé a répondu brièvement. Chacune de ses syllabes était en quelque sorte isolée. Aucune ne résonnait plus qu'une autre. Le mot, la phrase se formaient sur le même ton, seulement avec une inflexion tant soit peu gutturale. Cet accent a quelque chose de sauvage qui répugne : on aurait dit des sons articulés par un automate. J'ai fait à ces enfans des questions qu'ils ont répétées, comprises et résolues. L'un d'eux ne reçoit de leçons que depuis six mois; mais son intelligence est telle que, dans ce court intervalle, il a déjà appris à lire, à écrire et à parler. Il est d'une sensibilité exquise et d'une grande piété. Naturellement méditatif, un goût inné le porte de préférence vers la métaphysique. Par suite de notre entretien avec lui, il a été amené à des distinctions entre les êtres animés et ceux qui ne le sont pas, puis entre le raisonnement et l'instinct, que je regrette vivement de n'avoir pas conservées. Elles étaient plus fines que subtiles, et montraient autant d'esprit que de sagacité. En revanche, debout contre une table, seul, le sourcil froncé, un autre de ces êtres infortunés nous regardait d'un air farouche. « Voilà le Caïn de ma famille, a dit M. Vaughan avec regret. Son caractère est intraitable. Il hait

et il est haï. Je ne connais aucun défaut qu'on ne puisse lui reprocher. Il a le germe du vice, du crime peut-être. Aucun sentiment de bienveillance n'arrive à son cœur. L'ingratitude y domine. Il a fatigué les bonnes inclinations de ses camarades. Entre eux c'est à qui le fuira. Mes exhortations, mes encouragemens, mes prières ne l'emportent pas sur l'expérience qu'ils ont faite. Je vais le frapper. Loin de s'en étonner, il n'en cherchera pas seulement le motif. Cette action lui paraîtra simple et naturelle; et la seule impression qui lui en restera, sera de ne pas oser se venger. Je lui dirai ensuite que mon but a été de donner un exemple d'injustice et de colère. Je lui en témoignerai du regret; et vous verrez quelle sera sa surprise. » En effet, tout s'est passé comme il nous l'avait annoncé. Témoins de cette scène à laquelle ils ne s'attendaient pas, les autres élèves s'interrogeaient avec une anxiété sans égale, inquiets de l'issue de cette feinte sévérité que rien n'avait attirée. Il y en eut même qui vinrent près de celui qui en était l'objet, cherchant à le rassurer, à le consoler; mais il les repoussa avec humeur : et quand son instituteur lui prit les mains, lui fit presque des excuses, et lui expliqua que son

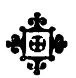
intention avait été d'enseigner comment il fallait réparer le mal que l'on avait fait, ou plutôt éviter d'en faire, il se dégagea brutalement de cette douce étreinte et s'éloigna. Cette école n'est point un établissement public. Une souscription individuelle l'a fondée, et pourvoit à ses dépenses. Trente-trois élèves y sont admis gratuitement. Le reste paie une pension dont le taux n'est pas très-élevé. Le nombre des donateurs monte à soixante-seize; et leurs dons ont produit près de quinze cents livres sterling [1]. Celui des souscripteurs est de deux cent quarante-huit; et leur contribution totale et annuelle de huit cent soixante-deux livres sterling quatre schellings [2]. C'est parmi ces hommes charitables que sont choisis les gouverneurs de l'école. Quarante-sept remplissent cette honorable fonction. Dans les délibérations, leurs suffrages sont en rapport avec la quotité de leur aumône.

J'ai revu le spectacle auquel j'avais déjà assisté. L'enthousiasme était, s'il se peut, encore plus bruyant. Cette joie tient de la fureur, et ses cris ont quelque chose de féroce. La vue du sang

[1] 37,500 francs.

[2] 21,550 francs.

ne manque jamais son effet. Ce sont des transports, des trépignemens, des battemens de mains assourdissans. Ils se prolongent après que la toile est tombée ; et jusque dans la rue une sourde rumeur de contentement se fait encore entendre.



DÉPART DE MANCHESTER.

IRLAM. — WARRINGTON. — PRESCOT. — SA CAMPAGNE.

LES MOISSONNEURS IRLANDAIS. — LIVERPOOL.

SON ASPECT. — SES QUAIS.

SES DOCKS. — LES VAISSEAUX QUI LES REMPLISSENT. — LA MERSEY.

FERRY. — LE THÉATRE DE LIVERPOOL.

Liverpool, le 8 août 1826.

Laissons Manchester, ses ateliers à moitié fermés, ses boutiques pleines de marchandises invendues, la plupart de ses ouvriers sans travail, et les soldats qui se mêlent à sa population irritée, tout armés, prêts à rétablir l'empire de la loi, s'il venait à être méconnu. Quelle disparate entre cette espèce d'occupation militaire, et l'existence accoutumée de cette cité si indépendante, si féconde en richesses de tout genre! La paix y régnait : elle a été troublée par la misère et par la faim, ennemis redoutables qu'entretient l'oisiveté, que le désespoir irrite et qui ne craignent pas la mort. Rien n'a été négligé pour les apaiser ou les contraindre. Une trêve s'est

ensuivie. Sera-t-elle de longue durée? La charité qui a plus fait que la force, n'est pas inépuisable. Quand le riche s'accoutumerait à donner, le pauvre se plie difficilement à recevoir sans compter. De lui-même, il s'établit juge de la proportion des aumônes avec l'opulence ou seulement le bien-être de celui qui les dispense. De là à une brutale exigence il n'y a pas loin. Alors les droits de la propriété sont violés; et la subversion de la société commence.

Après avoir franchi le pont de Black-Friars, l'un de ceux qui traversent l'Irwell, nous entrons dans le faubourg occidental de la ville, non moins beau ni moins bien bâti que celui qu'on parcourt en venant de Bolton. Une rue spacieuse, Chapel-Street, coupe sa partie méridionale. Elle tire son nom d'une chapelle vouée à la Trinité et qui en occupe le centre. Puis viennent les rivages de la Croix-Blanche, de la Parade et du Croissant, parsemés d'usines nouvelles dont la construction est récente, mais où des machines ne seront montées que lorsque la crise actuelle aura cessé. Peu à peu les maisons deviennent plus rares. Enfin la route descend dans la vallée de l'Irwell qu'elle côtoie jusqu'à Irlam, village qui n'a d'autre importance

qu'une culture assez soignée. Le relais suivant est à Warrington, sur la rive droite de la Mersey. Au tems des dissentions civiles d'Angleterre, il fut le théâtre de nombreux combats. Le double voisinage de Manchester et de Liverpool a beaucoup contribué à son accroissement. Il a des raffineries de sucre, des verreries, des fonderies. On y fait de la toile à voiles, des épingles, une grande quantité de drèche. Des champs de pommes de terre couvrent ses campagnes, et la pêche du saumon y est abondante. Tous ces produits s'exportent à l'aide des barques de soixante-dix à quatre-vingts tonneaux auxquelles la marée permet d'y remonter.

Maintenant les travaux industriels vont changer de nature et d'objet. La laine, le fer, le charbon empruntent le secours de tous les bras. Aussi la population est-elle paisible. Plusieurs détachemens de troupes sont cantonnés dans les environs. Au premier signal ils se rassembleraient promptement sur les points menacés de révolte, à Manchester et à Bolton surtout, qui seuls inspirent de sérieuses inquiétudes. Prescot, jolie petite ville que nous venons de traverser, loge quatre cents hommes avec lesquels elle paraît vivre en bonne intelligence. Les officiers

espèrent que ces apprêts d'une répression énergique, si elle devenait nécessaire, suffiront pour calmer entièrement les esprits ; et ils ne cachent pas la répugnance que leur cause la mission dont ils sont chargés.

Le pays est plat à plusieurs lieues à la ronde. On se croirait en Flandre. Ce sont les mêmes plaines fertiles et à perte de vue. La culture en est variée. Çà et là des bouquets d'arbres au-dessus desquels pointe la flèche d'un clocher, marquent l'emplacement d'un hameau, d'un village, d'un bourg. A chaque instant des diligences pleines de voyageurs passent rapidement : j'en viens de compter jusqu'à vingt qui se suivaient à de courts intervalles ! Les piétons se pressent sur le sentier uni qui leur est réservé, haut de deux pieds et flanqué de deux talus de gazon. La plupart tendent la main et demandent l'aumône hardiment. Ce sont des Irlandais. On les reconnaît à leur tête haute chargée de cheveux roux et crépus, à leur regard dédaigneux, à leur air suffisant, à leur allure facile et dégagée, à je ne sais quelle vivacité mêlée d'assurance qui semble dire : « Je n'ignore rien ; je suis propre à tout ; éprouvez-moi. » Si j'en crois leur renommée, peut-être à l'essai se trouverait-

il bien des mécomptes, et la réalité ne répondrait-elle ni aux apparences, ni aux paroles. Ils appartiennent à ces bandes de moissonneurs qui viennent chaque année se louer à vil prix, accaparer l'ouvrage, et par leur concurrence réduire à la mendicité les ouvriers anglais. Regardez-les. Qu'ont-ils gagné, et de quoi vivent-ils? Maigres, hâves, vieux avant l'âge, ils ne végètent en quelque sorte que par l'effort d'un courage moral inexplicable. Ne portent-ils pas toutes les livrées de la misère? Vêtus d'un habit râpé, déchiré, flétri par les inclémences de l'air; d'un gilet usé et sans boutons; d'une culotte à peine attachée à la ceinture et aux genoux: chaussés de souliers desséchés et élimés par le chaume, de mauvais bas que laissent tomber des jarretières de ficelles; coiffés enfin d'un chapeau déformé, troué, devenu fauve de noir qu'il était; ils marchent aussi insoucians de leurs haillons et de leurs nudités, qu'insensibles à la fatigue qui les accable. Le modique salaire que ces misérables ont reçu pendant la campagne pénible qu'ils viennent de faire, ils l'emportent en argent, et mendient plutôt que d'y toucher. Le port le plus prochain les verra s'embarquer pour retourner dans leur ingrate patrie, où les

attendent une famille nombreuse et les plus dures privations. Du moins s'y rendent-ils d'eux-mêmes et en liberté ; et le gouvernement n'aura point de rigueurs à déployer ni de frais à faire pour les éconduire, comme il arrive quand on les rencontre errans, sans ouvrage et sans pain, et s'imposant, non à la taxe des pauvres qui leur serait refusée parce qu'ils sont étrangers, mais à la charité des passans.

Cependant la foule augmente. Quel concours d'allans et de venans! A cette fréquentation si animée, qui ne reconnaîtrait les abords d'une ville populeuse et commerçante? En effet nous approchons de Liverpool. Trois grandes routes, un canal qui se ramifie avec tous ceux de l'Angleterre, et un beau fleuve ne suffisent plus à l'activité de ses relations commerciales. On parle d'un chemin à rainures qui l'unira avec Manchester, et sur lequel sera établi un double service à vapeur de diligences publiques et de roulage. Nous y entrons par la rue de Prescot. Elle est droite et garnie de trottoirs. A son embranchement avec celle de Pembroke, s'élève une statue équestre de Georges III. Les maisons sont hautes, dépourvues d'ornement. Quelques détours faciles nous conduisent par Ranelagh-

Street, sur une place irrégulière où est situé l'Hôtel de Waterloo. C'est là que nous allons loger. D'abord çette auberge justifie la réputation qui l'a achalandée. Ses appartemens sont commodes, meublés avec quelque élégance, soigneusement appropriés ; et l'on y fait bonne chère. A peine installés et restaurés nous courons au port. La rue de Hanovre qui y mène est bordée, dans sa partie inférieure, de magasins à huit, dix, douze, treize rangs de fenêtres fermées de simples contrevents peints en noir. Au centre de chaque étage s'ouvrent de larges portes pour l'entrée et la sortie des marchandises. Des palans scellés au sommet du pignon, saillissent en avant du comble, munis de chaînes et de crocs, et abrités par un auvent pour en faciliter la manœuvre. Des ballots énormes montent et descendent. Les chariots qui les transportent, s'éloignent après les avoir déposés ou reçus, et font place à d'autres qui se succèdent sans interruption. Déjà l'on aperçoit les vaisseaux rassemblés dans l'enceinte du vieux dock. Au-delà commence le quai, vaste esplanade sablée comme un jardin, et partagée en plusieurs bassins qui communiquent entre eux par des ponts et par des écluses. Sur la droite se déploient le Dry-

dock dont on est occupé à approfondir le lit, le dock de Georges, celui du Prince et celui du Nord auquel on travaille en ce moment; à gauche ceux du Grenier à sel, du Roi, de la Reine, et celui de Brunswick qui n'est pas achevé. Tous débouchent dans la Mersey par une issue particulière; et à la basse-mer, des écluses de chasse balayent la vase qui s'y amasse journellement, sans toutefois pouvoir l'entraîner tout-à-fait. Un large pavé les environne et sert au chargement et au déchargement. Des grues, des hangars, des tentes sont épars de tous côtés. C'est un mouvement perpétuel de tonneaux, de caisses, de balles dont la forme et l'enveloppe varient selon la partie du monde qui les a envoyés. Ici sont des monceaux de cuirs; là, des tas de bois de teinture; ailleurs des madriers destinés pour l'ébénisterie, la menuiserie, la charpente ou les chantiers maritimes. Un édifice immense regorge de tabac en feuilles ou déjà manipulé qui se renouvelle presque incessamment. On se plaint: et pourtant que de travaux! quelle circulation rapide! Qu'était-ce donc auparavant? Y a-t-il une seule place vide dans ces hâvres fermés où toute avarie, tout dommage est impossible? Les vaisseaux y sont tellement serrés, qu'on ne conçoit

pas comment ils ont pu s'y ranger, et moins encore s'ils pourront se glisser à travers cette forêt de mâts, de vergues, de voiles, de cordages, émaillée de pavillons et de flammes de toutes les couleurs. Lisez les pancartes, les écriteaux que chacun a mis en évidence. Voici des Danois et des Suédois qui vont dans le Nord. Ces Hollandais à la poupe rebondie, partiront bientôt pour la Chine. Des Portugais se rendent au Brésil. Des Anglais et des Américains s'offrent pour toutes les mers, pour tous les parages. Le jour du départ est indiqué, quelquefois celui du retour. Il ne tient qu'à vous de vous embarquer : c'est une tentation continuelle. Jetez-vous un regard sur tous ces ponts qui se touchent : quelle diversité dans la physionomie, le costume et la langue des équipages ! Toutefois, une teinte générale, celle du hâle de la mer, a bruni toutes ces carnations plus ou moins cuivrées. La marine et le commerce de toutes les nations ont ici des représentans. Que de richesses accumulées sur ce seul point du globe ! Que de climats, que de cultures, que d'industries, mis à contribution pour approvisionner ce marché ! Là, tout auprès, au pied d'un mur légèrement incliné et construit en pierres de taille énormes, se balan-

cent les eaux de la Mersey, tantôt calmes, tantôt agitées, selon que le vent des tempêtes se tait ou qu'il est déchaîné. Tour à tour gonflé et déprimé par le flux et le reflux, on dirait ce beau fleuve animé d'un souffle puissant, d'une vie secrète, et qu'il ne s'éloigne un moment de ce rivage fortuné que pour y revenir toujours, et s'associer ainsi à cet échange intarissable de toutes les productions de l'univers. Il a plus d'une lieue de large. Vis-à-vis, à l'extrémité septentrionale du Cheshire, est le petit port de Ferry. A chaque heure de la journée, un bateau à vapeur y va et en revient. En même tems des navires partent ou arrivent à pleines voiles, laissant la trace de leur sillage qui s'efface par degrés; et une multitude de barques et de canots se croisent dans toutes les directions. Que ce spectacle est attrayant! que de pensées il éveille! que de sensations on éprouve! J'étais debout sur la jetée, espèce de promontoire de sable et de gravier en avant du port : combien d'heures se sont écoulées, sans que je m'en fusse aperçu, à contempler cette navigation qui ne s'interrompt jamais!

La nuit approchait. Je me suis rendu au théâtre. Il forme un des angles de Williamson-

Square. Sa façade n'a rien de remarquable. Au dedans, il ne manque pas d'étendue, et sa décoration est à la fois simple et élégante. Ses représentations paraissent être fort suivies. Les femmes y étalent beaucoup de luxe ; et les hommes qui se placent aux premiers rangs, donnent aussi des soins à leur toilette. J'ai oublié le titre des pièces que l'on jouait. Dans la première, une coquette cherchait à ramener son amant infidèle. Des lieux-communs de mauvais goût, accompagnés d'ignobles agaceries, ont obtenu de nombreux applaudissemens. La seconde était mêlée de chant. Une petite intrigue écossaise lui servait de canevas. Elle a excité un grand enthousiasme; mais le costume et les souvenirs calédoniens avaient plus de part à ce succès bruyant, que le jeu, la voix et le chant des acteurs. Il n'y avait là rien pour le cœur ni pour l'esprit d'un Français. A la sortie, de nouvelles scènes attendent les spectateurs. Les rues sont obstruées par les filles publiques ; et soit que l'ardeur du métier les emporte, soit que la faim les presse, il n'est pas rare que la violence se mêle à leurs importunes poursuites. Liverpool ne le cède sous ce rapport ni à Londres, ni à Manchester, où le débordement de cette po-

pulation féminine, tient vraiment d'une sorte de fureur. Serait-ce encore une nuance des mœurs de la Grande-Bretagne, où tous les genres de liberté dégénèrent si souvent en licence?

Liverpool, le 9 août 1826.

Quoique Henri VIII et Élisabeth eussent entrevu les avantages de la position de Liverpool, ce n'était encore au tems de Guillaume III qu'un hameau de pêcheurs dépendant de la paroisse de Walton. Dès le commencement du dix-huitième siècle, il prit quelque accroissement; et moins d'un siècle suffit ensuite pour en faire une des villes les plus florissantes du monde. Liverpool compte maintenant plus de cent quarante mille ames. Situé sur la rive orientale de la mer d'Irlande, au centre du

Royaume-Uni, toutes les mers y viennent aboutir. Sa navigation entre pour un douzième dans l'évaluation de celle de la Grande-Bretagne, et son commerce avec l'étranger absorbe le quart du commerce anglais et la moitié de celui de Londres. Il a des raffineries de sucre, des brasseries, des chantiers de construction, des moulins à blé, à couleurs, à bois de teinture. Les ateliers nécessaires au gréement des vaisseaux, à leur avitaillement, à leur chargement y abondent. La concurrence répand entre ces diverses industries une émulation qui les a extrêmement perfectionnées.

Une curiosité sans cesse renaissante attire les étrangers sur le port, qui, à la marée haute, redouble de mouvement et d'activité. Ce matin plusieurs vaisseaux sont sortis des docks. Un Américain de six cents tonneaux part pour New-York, et se dispose à les suivre. Il était dans le fond du dock du Prince. Ses voisins se sont séparés pour lui donner passage. Lentement il avance et se coule de rang en rang, muni de madriers arrondis qui préservent ses bordages. Les modulations aiguës du sifflet du contremaître, retentissent par momens à son bord. Aussitôt des manœuvres s'exécutent avec un

ensemble admirable. Aucune voix ne s'élève parmi ses matelots, ni parmi ceux qui lui sont étrangers, et qui travaillent de leur côté à l'éviter. L'obéissance passive répond seule à l'autorité absolue : et cet exemple impose silence aux spectateurs eux-mêmes. Encore quelques brasses de marche, puis il entre dans la dernière écluse, dont les deux paires de portes sont ouvertes. Maintenant rien ne le retient, ne l'embarrasse. De simples gaffes suffisent pour le mouvoir. Bientôt il a parcouru ce chenal artificiel. Le voici dans le bassin de sortie. Un quart de conversion le met dans la direction du goulet qui débouche dans le fleuve; et, halé sur les anneaux qui y sont scellés, il s'arrête dans cette embouchure que sa poupe dépasse, et dont il remplit presque la capacité. Ceux des passagers qui n'étaient pas arrivés surviennent. Leurs amis les avaient retenus jusqu'à ce dernier moment. Dans le nombre sont de jeunes demoiselles que le soin de leur éducation avait conduites en Europe. Le mur du quai est de niveau avec la dunette du navire. On s'aide réciproquement à franchir le court intervalle qui les sépare. Peu à peu les bancs, les plians sont occupés. Toutes ces toilettes de ville contrastent avec le cos-

tume grossier des marins qui, accoutumés aux courses lointaines, demeurent impassibles au milieu des entretiens affectueux, des séparations pénibles dont ils sont les témoins. On n'attend plus que le capitaine. Il se hâte. Sa taille est élevée, sa figure belle, sa physionomie probe et bienveillante. Accompagné de son armateur, il en reçoit de vive voix les dernières recommandations : mais l'heure presse; il donne le signal; rien ne s'oppose plus au départ. Un pied sur le pont, et tendant la main à celui qu'il va quitter : « Dans trois mois, lui dit-il, nous nous reverrons peut-être, et dans quatre sans manquer. — Je l'espère, j'y compte : bon voyage! heureux et prompt retour! » En même tems le vaisseau s'éloigne du rivage. Le vent du nord-ouest qui souffle depuis plusieurs jours l'aurait contrarié : deux bateaux à vapeur vont le remorquer jusqu'à ce qu'il puisse déployer ses voiles. Attelés pour ainsi dire à son avant, ils le tirent, comme on voit de rapides coursiers entraîner un char dans l'arène. Cependant groupés à l'arrière, les passagers regardent encore la terre. De la voix, du regard, de la main, on s'adresse des adieux qui parviennent à peine. Le mugissement des vaches, le cri des oiseaux de basse-cour,

le bêlement des moutons embarqués pour la traversée s'affaiblissent par degrés. Les plantes potagères, suspendues aux cordages, ne semblent bientôt plus que de légères guirlandes de verdure qu'on prendrait pour un ornement, et qui ne tardent pas à s'effacer. Puis vous n'apercevez qu'une pyramide grisâtre à la surface des flots. Peu à peu elle diminue de hauteur, de volume, et se dissipe comme un nuage entre le ciel et la mer. Du haut de la jetée, on en suit encore la trace après qu'elle s'est évanouie. Chacun s'éloigne enfin avec ses souvenirs, ses regrets, ses espérances, ses vœux, toutes les illusions des ames tendres, des vraies amitiés, et du volage amour qui pourra bien se consoler le premier. Je ne parle pas de ceux qui ont un intérêt dans la cargaison: d'autres pensées les agitent, qu'il est facile de deviner. En général, les voyages de mer suscitent malgré nous de sinistres pressentimens. Quels que soient le savoir du pilote et l'adresse de l'équipage, tant de dangers menacent la frêle machine, le fragile bois, comme dit Horace, abandonné à la violence des autans, à la fureur des vagues, aux écueils cachés sous les eaux, qu'on ne saurait se défendre d'une sorte de pitié pour ceux qu'il emporte. Il

n'y a point de semblable séparation qui ne paraisse devoir être éternelle; et l'immensité de l'océan, et ses terribles orages ne se prêtent que trop à cette douloureuse imagination. Avec quelle impatience les nouvelles de l'arrivée ne sont-elles pas attendues !

Amants, heureux amants! voulez-vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines [1].

Les édifices publics de Liverpool ont de la noblesse et de l'élégance. Ils sont empreints du goût moderne qui a présidé à leur construction. L'hôtel-de-ville, en face de Castle-Street, est d'ordre corinthien et surmonté d'un dôme. De vastes salles d'assemblée et de représentation en partagent l'intérieur. On cite avec éloge quelques portraits des princes de la famille royale, qui y ont été inaugurés. L'une de ses façades donne sur une place dont trois côtés sont occupés par les bâtimens de la Bourse, que l'architecte J. Foster a embellis de tout ce que le style grec admet d'ornemens et exige de pureté. L'espace qu'ils renferment est long de près de deux cents pieds, large de cent soixante-dix-huit, et

[1] *Fables de* La Fontaine, liv. ix, fab. 2.

pavé de grandes dalles blanches. Là se réunissent les négocians quand il fait beau. S'il pleut, ou dans la mauvaise saison, ils s'abritent sous le portique qui règne à l'entour. Au centre s'élève un monument de Westmacott en l'honneur de l'amiral Nelson. Le héros de la marine est nu à l'antique, et se détache sur un trophée d'armes qui se termine assez ridiculement en pointe. La mort le saisit au cœur, et la victoire le couronne. Ce groupe tant soit peu confus n'est pas plus riche d'invention que l'exécution n'en est heureuse. Il repose sur un piédestal carré, flanqué de quatre figures assises et enchaînées. Que signifie cette allusion ambitieuse? Quelles sont donc les nations qui portent aujourd'hui les fers de l'empire britannique? Depuis que ses chaînes d'or sont brisées, ou que du moins elles ont perdu de leur poids, je ne vois plus aucun peuple attaché à son char. Ils sont passés les jours d'une prodigalité si ruineuse, d'une corruption expiée si chèrement! Et la gloire du célèbre marin n'a-t-elle pas aussi été éclipsée?

Nelson was once Britannia's god of war,
And still should be so, but the tide is turn'd;
There's no more to be said of Trafalgar,
'Tis with our hero quietly inurn'd;

Because the army's grown more popular,
At which the naval people are concern'd;
Besides, the prince is all for the land-service,
Forgetting Duncan, Nelson, Howe and Jervis[1].

Toutefois, que ses mânes s'apaisent. Son rival n'a pas joui plus long-tems que lui de la faveur populaire. Et les Anglais oseront nous taxer d'inconstance et de légèreté! Au reste, parmi les images des vaincus qui ornent le triomphe de l'illustre amiral, rien ne caractérise une nation plutôt qu'une autre. L'étranger qui les regarde, fût-il norwégien, parganiote ou indien, ne pourrait s'y reconnaître. Ce n'est donc qu'une vaine allégorie, une paraphrase muette du trident fameux qui fut le sceptre du monde, une fanfaronnade oiseuse, qui convient d'ailleurs assez mal au peuple le plus libre, le plus raisonnable, le plus généreux, et le premier-né de la civilisation, comme il n'hésite pas à se proclamer lui-même.

Outre d'assez nombreuses maisons de correc-

[1] BYRON, *Don Juan*, ch. 1, st. 4.

Nelson était naguère le dieu Mars de la Grande-Bretagne : il devrait l'être encore; mais les tems sont changés. On ne parle plus de Trafalgar : ce nom dort en silence dans l'urne de notre héros. Aujourd'hui c'est l'armée de terre qui est devenue plus populaire : aussi nos matelots ont-ils l'air de bouder. D'ailleurs le prince n'aime que les soldats : il oublie Duncan, Nelson, Howe et Jervis.

tion et de détention, Liverpool a encore une vaste prison construite sur les dessins d'Howard. Le canal de Leeds passe tout auprès. Il est couvert de bateaux chargés de marchandises, de charbon et de toutes sortes de denrées. C'est par là que les immondices de la ville vont se répandre dans la campagne et la fertiliser. Cette voirie est fort étendue et semble même n'avoir aucune limite. Elle infecte le voisinage; des miasmes empestés s'en exhalent au loin. On s'étonne que la salubrité publique ne commande pas plus de précautions. Cette branche de l'édilité est assez négligée dans les comtés d'Angleterre. Jusqu'à présent l'exemple de la capitale a peu profité aux villes de province.

Liverpool compte beaucoup d'églises et de chapelles. Chaque secte en a une ou plusieurs. On dirait un muséum sacré, où toutes les formes des édifices religieux ont été comme épuisées. Ici s'élève un portail gothique accompagné de sa tour et de sa flèche percée à jour, ciselée, dentelée. Là se développent des façades doriques, ioniques, corinthiennes, décorées de portiques, de frontons, de colonnes, d'attiques, de frises, de bas-reliefs. Ailleurs règne une simplicité austère : tels sont les temples des métho-

distes et des quakers. L'église de Saint-Jean dont l'extérieur est également modeste, étonne par les dimensions du cimetière qui l'environne. On rapporte que vingt-sept mille morts y furent enterrés dans l'espace de vingt ans. Il est presque au centre de la ville, en face de l'Hôpital des Fous.

Entre les établissemens d'éducation et de charité, il en est un qu'on ne saurait trop recommander à la curiosité des voyageurs : c'est l'École des Aveugles. Mille souscripteurs contribuent à ses dépenses. Leur cotisation annuelle monte à plus de mille livres sterling. Elle a aussi reçu quelques legs ou donations; et il lui en est fait journellement. Les pauvres seuls y sont admis. Il y en est entré sept cent un, depuis le 17 janvier 1791, jour où elle fut ouverte, jusqu'au 31 décembre dernier. Je crois que le nombre des places est fixé à cent quarante. L'édifice consacré à cet asile est situé à l'angle de London-Road et de Duncan-Street : son extérieur est simple, et n'annonce en aucune manière sa destination; au centre est une cour triangulaire, assez spacieuse. On y fait des cordes, des ficelles et des cordons de différentes espèces, des fouets, des lignes, des paniers, des corbeilles, des stores,

des souliers, du filet, et une multitude de petits ouvrages de femme. Un maître préside à chaque atelier. Il guide toutes ces mains qui ont si longtems agi au hasard, corrige leurs fautes, veille à ce que la matière première ne manque pas et soit toujours à la portée de celui qui l'emploie. Bien que des émolumens salarient cet enseignement, c'est encore un acte d'humanité que de s'y dévouer. Quelle patience ne veulent pas ces apprentis de tous les âges, dont l'intelligence est quelquefois bornée, et qui, dans l'infirmité dont ils sont atteints, trouveraient une si bonne excuse de leur inaptitude, de leur paresse ou de leur oisiveté! Il faut avoir visité cette école où souvent des vieillards n'en sont qu'aux premiers élémens du métier qu'ils ont choisi, pour se faire une juste idée du touchant spectacle qu'elle offre. Ce n'est partout que douceur et complaisance d'une part, docilité et assiduité de l'autre. Puis quand l'ouvrier est instruit, de quel zèle n'est-il pas animé? Il travaille avec autant de promptitude et d'assurance que s'il pouvait voir ce qu'il fait. Tout à l'heure j'admirais un cordonnier qui cousait fort régulièrement et sans hésiter. Des tapis d'un dessin compliqué et de couleurs variées ne sont qu'un jeu pour ceux

qui les tissent. Il y en a surtout dont l'adresse est extrême à tresser la canne, le jonc, l'osier, à en assortir les nuances, à leur donner des contours réguliers et gracieux. Un vieux nègre faisait une corbeille charmante; et je le complimentai sur sa dextérité. C'était une espèce d'Hercule. Les rameaux les plus déliés et qui auraient dû se tordre ou se briser entre ses gros doigts noueux, s'entrelaçaient sans se fausser le moins du monde. Mes éloges l'ont déridé un moment, car il avait l'air bien malheureux. Il m'a conté son histoire, ou plutôt le triste roman de sa vie d'esclave. Vendu sur la côte de Guinée, transporté à la Jamaïque quand les Anglais n'étaient pas encore amis des noirs, employé à la culture, puis admis dans l'intérieur de l'habitation, il devint bon cuisinier, et on l'embarqua en cette qualité. Ses courses maritimes furent presque toutes des naufrages. Il pleurait en se les rappelant. Le dernier eut lieu dans les mers boréales; et le froid lui fit perdre la vue. « Maintenant, me disait-il avec l'accent de la résignation, voici l'époque la moins cruelle de ma vie déjà assez avancée. Après tant de dangers affrontés avec courage, et des efforts faits de bon cœur pour gagner son pain, n'est-ce pas bien pénible de

n'avoir d'autre ressource que la charité publique? Dieu seul me console de ce dernier sacrifice qui m'a coûté plus que tout le reste. » Sa tête dont la laine grisonnait, était haute. Il avait les yeux au ciel. Une pieuse confiance amollissait le son de sa voix mâle et rude. L'heure de la prière est venue. Il s'est levé sur-le-champ : et posant près de lui ses outils et son ouvrage, il a pris congé de nous. En même tems ses camarades d'infortune sortaient des autres ateliers. Aucun n'avait ni guide, ni bâton. Ils marchaient sans tâtonner. La plupart ne tenaient pas même la rampe pour descendre l'escalier; et tous ont traversé la cour sans s'écarter un moment de la ligne directe. Plus de la moitié a été frappée de cécité par suite de maladies inflammatoires et de la petite-vérole [1]. Les derniers sont hideusement défigurés. Une telle cause de leur infirmité ne vous semble-t-elle pas bien surprenante, dans un pays où aucun préjugé n'en repousse le préservatif? Ces aveugles ont une église particulière dans leur voisinage, entre les rues de Nelson et

[1] État du nombre des aveugles admis dans l'école depuis le 17 avril 1791 jusqu'au 31 décembre 1825, avec le détail des causes qui les ont privés de la vue totalement ou partiel-

de Sidney, et dont la façade est imitée de celle du temple de Jupiter Panhellénius à Égine. Des leçons de musique sont leur plus grand amusement. On prétend qu'ils excellent dans cet art, et que les concerts qu'ils donnent de tems en tems, sont très-suivis. Avant que vous sortiez,

lement, de façon toutefois à ne pouvoir faire aucun usage utile de leurs yeux.

	CÉCITÉ Complète.	CÉCITÉ Partielle.	TOTAUX.
Aveugles de naissance	38	16	54
Par suite de la petite-vérole	147	37	184
— d'inflammations	124	77	201
— de cataractes	23	56	79
— d'accidens extérieurs	33	18	51
— de défaut dans le nerf optique	45	28	73
— d'organisation imparfaite	2	7	9
— de l'influence de la mer	8	1	9
— d'affaiblissement progressif	4	»	4
— de fièvre	5	1	6
— de la rougeole	2	3	5
— de coqueluche	1	»	1
— de convulsions	1	2	3
Par diverses causes omises ou mal énoncées	10	12	22
	443	258	701

on vous invite à entrer dans la salle d'exposition de leurs travaux : c'est comme un bazar des produits de leur industrie. Personne ne s'abstiendrait d'y faire quelques emplettes. Le prix des moindres objets est d'une élévation exagérée. Il serait d'une bonne administration de le modérer, et de ne pas tant compter sur le respect humain ou la vanité des acheteurs. Mieux vaut croire à la générosité, que tendre des piéges à l'avarice ; mais les axiomes les plus rigoureux se modifient nécessairement selon les mœurs des nations et le caractère des individus : témoins les Chinois pour n'en pas nommer d'autres ; témoins aussi Turcaret, Basile et Figaro.

Le Jardin de Botanique est à l'orient de la ville, dans un quartier nouveau et à peine habité. Trois rues en circonscrivent l'enceinte, celles de l'Olivier, du Laurier et du Myrte : on a voulu indiquer ainsi le climat factice que l'art y a créé. Le peu de maisons bâties sur le chemin qui y conduit, sont ornées de grilles et de petits parterres, qui égayent la teinte sombre des murs faits de briques brunes ou noircies par la fumée du charbon. Le terrain, éloigné du centre des affaires, et par conséquent moins précieux, permet ces embellissemens dont partout le moindre

propriétaire ou locataire anglais se montre jaloux. Cet établissement date de vingt-quatre ans seulement. Il est tenu avec soin et méthode. Les serres sont belles, mais garnies de fleurs assez communes. On y a pratiqué un bassin où croissent différentes plantes aquatiques des deux Indes, et sous lequel passent des tuyaux de chaleur qui aident à en maintenir la température à un degré convenable. On doit s'attendre que ce jardin sera quelque jour le plus riche de l'Europe, à cause des facilités continuelles que l'on a de l'approvisionner d'arbres et d'arbustes du monde entier.

En voyage comme à Paris, le soir, mes goûts littéraires, mon éloignement pour les cercles, et le plaisir que j'éprouve à observer l'effet du jeu des passions sur les hommes assemblés, m'entraînent toujours au spectacle. On jouait *Virginius*, tragédie de Sheridan Knowles, en six actes. Les cinq premiers sont à peu près calqués sur l'histoire. Claudius réclame Virginie comme son esclave. Icilius à qui elle est promise en mariage et Numitorius dont elle est la nièce, embrassent sa défense. La partialité du décemvir Appius devant qui se plaide cette cause, trahit ses desseins criminels. Ce combat de la

fourberie et de la luxure contre la loyauté d'un soldat et l'innocence d'une fille jeune et belle, en l'absence de son père qui est à l'armée, émeut le peuple. Ici se passent quelques-unes de ces scènes tumultueuses que le petit nombre des révoltés rend si ridicules. Ils étaient six ou huit pitoyables figurans de la classe infime, armés de bâtons, et bien incapables, soit par leurs allures, soit par leurs guenilles, de rappeler rien de romain. Enfin Virginius arrive. Ce rôle est confié à l'acteur Vandenhoff, Anglais d'origine, quoique son nom soit hollandais. Désormais l'illusion est complète. Le voilà bien le père au désespoir, qui vient soustraire sa fille à la servitude et à la prostitution ! Toutes les tortures qu'il a souffertes depuis que le malheur qui le menace lui a été révélé, se retracent sur ses traits mobiles et expressifs. Il ressemble au Brutus de David : et souvent il en prend la contenance grave et concentrée. Sa voix cède avec une flexibilité incroyable aux divers sentimens qui l'animent. Si la colère le transporte, il tonne et saisit d'effroi. Parle-t-il à sa fille en la pressant contre son sein, ses tendres accens vont à votre ame, et vous le chérissez. Quand il n'y a plus d'espoir, que l'arrêt fatal est prononcé, que la fureur

l'égare, qu'il feint de se calmer pour qu'on le laisse s'assurer si en effet Virginie n'est point sa fille, résolu qu'il est de l'immoler pour lui conserver l'honneur, aucune nuance n'est omise. Ce trouble, ce désordre, cette soumission apparente à une terrible nécessité se succèdent, se lient par des transitions imperceptibles. L'art égale la nature ; et la pitié qu'on éprouve efface l'horreur du parricide. Ici commence le sixième acte. Il est de pure invention. Virginius a perdu la raison. Sa démence est terrible, menaçante. Il méconnaît ses proches, ses amis. Le seul souvenir qui ne soit pas resté dans sa mémoire, est celui de la mort de sa fille. Il la cherche avec une inquiète avidité. Il l'appelle; et ses cris sont déchirans. Apercevant Appius, il court vers lui, la lui demande d'abord avec violence, implore ensuite sa générosité, le supplie de la lui rendre, puis il l'étrangle à l'aide de son manteau. Icilius et Numitorius tentent vainement de l'apaiser, de le ramener de son égarement. Ils lui présentent l'urne qui renferme les cendres de Virginie. Pour lui, il la reçoit machinalement, la regarde avec une attention qui s'accroît par degrés, se souvient, tombe et meurt. Vous dirai-je ce qui a excité dans la salle une

sorte de délire? J'ai cru qu'elle croulerait sous les convulsions qu'ont données aux spectateurs les élans de l'insubordination populaire, la chute de la victime mourante aux pieds de son père, et les corps d'Appius et de Virginius morts, étendus sur le théâtre.

Qu'une spirituelle et gaie comédie eût été bien venue pour écarter de si fortes et si tristes émotions! Mais l'hilarité anglaise a besoin de lourdes et ignobles farces. Sous un titre insignifiant se sont déroulées plusieurs scènes de travestissemens burlesques. Un amant, pour approcher de sa maîtresse, se déguise tour à tour en perruquier gascon, en pandour, en vieille; et, par des ruses grossières et quelque peu indécentes, il réussit à l'obtenir d'une tante ridicule qui la lui refusait. On rit beaucoup des caricatures françaises dans l'empire britannique; et volontiers nous en rions aussi nous-mêmes. Mais par-dessus tout, nous les voulons vraies. Le perruquier par exemple qui a fait éclater tant de fous rires, n'était qu'un plat bouffon de je ne sais quel pays. Combien il eût été plus divertissant, s'il eût pris pour modèle ce coiffeur poudreux, ébouriffé, court-vêtu, leste, jovial, familier, conteur, nouvelliste et vivant de peu, qui s'est

perdu avec les marquis et les talons rouges, dans les ruines de notre révolution, et dont le souvenir amuse encore ceux qui l'ont connu! Miss Foote remplissait un rôle de soubrette. Son nom seul sur l'affiche attire la foule : c'est la favorite, comme ils disent. S'il ne fallait pour faire une grande actrice, que des yeux vifs, une figure chiffonnée, un sourire caressant, une taille onduleuse, de la gentillesse et des minauderies, peut-être aurait-elle des droits à ce titre si rare : mais elle est si constamment remuante, sémillante, prétentieuse, chatoyante, qu'on se lasse de tant de mines et d'agaceries, toutes gracieuses qu'elle les croit et que ses admirateurs les trouvent. Pour comble de malheur, elle avait à chanter et à danser dans la pièce. Comme on l'applaudissait à outrance, je n'ose dire qu'elle était bien mauvaise. La joie l'enivrait. On ne l'a pourtant pas demandée après la chute du rideau.

LA CATHÉDRALE DE LIVERPOOL. — UN BAPTÊME.
LE MARCHÉ ET SES ÉTALAGES.
L'INSTITUT ROYAL. — LA PROMENADE DE SAINT-JAMES. — LE SPECTACLE.
DEUX COMÉDIES.

Liverpool, le 10 *août* 1826.

La cathédrale de Liverpool est sous l'invocation de Saint-Pierre. Elle impose par son ensemble noble et simple. Pendant que je la visitais, on baptisait un enfant. Le ministre du saint évangile et son clerc n'apportaient à cette cérémonie, que la gravité inséparable de leurs fonctions. Ils ne parlaient point le latin barbare usité dans nos églises catholiques. Toutes sacramentelles qu'étaient leurs paroles, chacun en comprenait le sens. Ce n'étaient pas seulement des prières et une ablution emblématique, mais encore un contrat qui se formait en présence de Dieu et par l'autorité du sacerdoce. En y souscrivant, le parrain et la marraine se pénétraient des devoirs que leur prescrivait la paternité reli-

gieuse qui leur était conférée. Ils savaient qu'ils consentaient à une sorte d'adoption éventuelle. Celui qu'ils présentaient à l'église et qu'elle allait leur remettre, devait, s'il devenait orphelin, trouver en eux de nouveaux parens. C'est à leur piété, à leur générosité que l'innocente créature était confiée. Ils commençaient à l'aimer, puisqu'ils pouvaient finir par en être les seuls appuis. Aussi quelle douce joie le père témoignait! Il ne la cachait point. Elle éclatait dans les expressions de sa reconnaissance pour ceux qui lui promettaient de l'aider à protéger son fils. Qu'il est touchant le culte où la raison domine, et dont tous les rites tendent à propager l'amour de la famille, et à resserrer les liens de la société!

Une halle de cinq cent quarante-neuf pieds de long sur cent trente-cinq de large, a été construite depuis peu dans Great-Charlotte-Street[1]. Elle est abritée d'un toit; de grandes fenêtres l'éclairent et lui servent de ventilateurs. On y entre par des ouvertures spacieuses, auxquelles correspondent des passages qui la coupent à angles droits et sont bordés de boutiques. Chaque

[1] 1822.

nature d'approvisionnemens a son quartier séparé. Les bouchers se font remarquer par la propreté de leurs étaux, de leurs balances, et par la blancheur des toiles sur lesquelles leurs viandes sont exposées. Les tables en pente des poissonniers, couvertes de poissons dressés avec un art séduisant, ne cessent d'être inondées d'une eau fraîche et limpide. Les plantes potagères nettoyées, parées, assorties avec goût, s'élèvent en pyramides émaillées de teintes vertes plus ou moins foncées. Puis viennent les fruits, mélange savoureux de formes suaves et de vives couleurs. Quelle variété! quelle abondance! Tous les climats ont été mis à contribution : à côté des poires, des pêches, des prunes, des raisins, des figues, des melons mûris naturellement ou par artifice, voici des oranges, des citrons, des grenades, des régimes de palmier chargés de dattes, des ananas, des cocos, des noix d'acajou, des patates, des ignames, des bananes, des cannes à sucre, et tant d'autres dont les noms m'échappent. Maintenant nous arrivons aux bouquetières, à leurs baquets, à leurs corbeilles, à leurs vases remplis de fleurs. N'est-ce point un enchantement? Qui n'oublierait la température froide et humide de l'Angle-

terre, et les inclémentes émanations de la mer, en présence de ces productions des jardins et des vergers des deux mondes?

Les arts et les sciences ne sont point négligés dans cette ville née de l'industrie et du commerce. Plusieurs lieux de réunion offrent, à ceux qui les cultivent, des livres nombreux et l'occasion d'étendre le cercle de leurs lumières. L'Institut Royal de Liverpool est le plus complet de ces établissemens littéraires et scientifiques. Indépendamment d'une bibliothèque considérable, d'un salon de lecture, de cabinets, de laboratoires, et d'autres pièces consacrées à des assemblées de savans ou d'artistes, il a plusieurs salles d'exposition. Celle d'histoire naturelle intéresse médiocrement. Les échantillons du règne minéral m'ont semblé communs : quant à ceux du règne animal, leur préparation et leur conservation laissent beaucoup à désirer. La galerie de peinture n'est pas plus précieuse. Celle de sculpture ne renferme que les plâtres des marbres enlevés à Athènes par lord Elgin. Toutefois il en est une que l'on parcourt avec intérêt. C'est à la fois le garde-meuble et l'arsenal des peuples sauvages de toutes les mers. On y voit leurs armes meurtrières et les ustensiles

de leur ménage, leurs vêtemens, leurs chaussures, les marques de leur dignité, leurs bijoux, leurs amulettes, les gages de leurs jalouses amours, et les dépouilles hideuses arrachées aux vaincus par de farouches vainqueurs. Quelle histoire on ferait sur ces témoignages d'une barbarie plus ou moins profonde, où l'intelligence ne montre quelques facultés, quelque développement, que dans l'art de combattre, de vaincre, de torturer et de donner la mort! Sujet instructif de méditation pour les amateurs et les propagateurs du droit naturel!

Une promenade publique domine la ville et le port. On la nomme la montagne ou le parc de Saint-James. Sans trop nuire à ses abords, les carrières qui l'environnent la déparent. Elle est peu fréquentée. Les promeneurs lui préfèrent les bords rians et animés de la Mersey. Son plus grand agrément consiste dans le vaste panorama dont elle embrasse la perspective.

Aujourd'hui la comédie a seule occupé la scène. Diverses nuances du caractère féminin, moins bien traitées que choisies, en ont fait les frais. Deux femmes, l'une d'humeur douce et docile qui subjugue son mari, l'autre acariâtre qui veut s'assurer qu'elle a pris un maître, puis

une Agnès, plate et froide copie de celle de notre Arnolphe de l'*École des Femmes*, tels sont les principaux personnages des deux pièces qui ont été représentées, et dont les titres sont *Rule a wife and have a wife*[1] par Beaumont et Fletcher, et *Child of nature*[2] par je ne sais qui ; tout cela assaisonné de lourdes et graveleuses plaisanteries, surchargées par le jeu des acteurs, et que les joyeuses explosions des spectateurs rendaient encore plus insipides et plus dégoûtantes.

[1] *Avoir une Femme et la diriger.*

[2] *L'Enfant de la nature.*

❁

WARRINGTON.

NORTHWICH ET SES MINES DE SEL. — TARVIN.

CHESTER. — SA CATHÉDRALE.

UN ENTERREMENT. — SITUATION DE CHESTER. — SON INDUSTRIE.

SES REMPARTS. — SOUVENIRS DE CHARLES I[er].

DIVERS ÉTABLISSEMENS PUBLICS.

LA SALLE DES ASSISES. — UN PROCÈS CRIMINEL.

Chester, le 11 août 1826.

Les prix de l'Hôtel de Waterloo dépassent toute proportion raisonnable. Les moindres aises de la vie, les moindres services, y sont taxés à un prix immodéré. Il est le seul jusqu'à présent où l'on ait exigé, outre le loyer de l'appartement, celui du salon commun. Nous pourrions traverser au petit port de Ferry par le bateau à vapeur, suivre la route tracée sur une langue de terre que resserrent entre elles la rivière de Liverpool et la Dee, et arriver en peu d'heures à Chester. Mais des curiosités naturelles et industrielles justifieront le détour que nous allons prendre. Revenons donc sur nos pas jusqu'à Warrington.

Nous y passerons la Mersey sur un beau pont de pierre. L'autre rive appartient au Cheshire. A peu de distance, nous franchissons de même le canal du duc de Bridgewater, l'un des embranchemens les plus utiles de la navigation artificielle qui parcourt, dans tous les sens, cette région de la Grande-Bretagne. Continuant de nous diriger vers le midi, nous entrons dans un pays montueux et peu cultivé. Sa nudité augmente à mesure qu'on y pénètre davantage. De grandes mares en remplissent les bas-fonds. Le sol est comme bouleversé par les fouilles qu'on y a faites pour découvrir les sources salées et les abondantes mines de sel gemme qu'il recèle. Northwich, au confluent du Weaver et de la Dane, forme le centre de cette riche exploitation. Au dedans, au dehors, on ne voit que des puits, des fourneaux à évaporation, et des greniers à sel. La ville n'est presque peuplée que de mineurs et de marchands sauniers ; et ce commerce dont Liverpool est le principal débouché, lui donne des profits considérables. Aucun mystère n'enveloppe les procédés de son industrie : tout s'y fait, pour ainsi dire, à ciel ouvert. Voulez-vous voir l'intérieur d'une mine? entrez dans le premier panier qui partira. Une machine

à vapeur vous descendra insensiblement jusqu'à trois cent cinquante pieds de profondeur. « Là, nous disait un des surveillans de l'usine que nous visitions, se trouve une salle immense. Vous y arrivez par l'ouverture pratiquée au haut du dôme qui la couronne. Des galeries se prolongent à perte de vue dans différentes directions. Les piliers qui en soutiennent les voûtes ont quarante-cinq pieds de haut et dix-huit de diamètre. Un intervalle de quatre toises les sépare les uns des autres. Des flambeaux brûlent de tous côtés. Leur flamme se réfléchit sur ces murs de cristaux jaunes, roses et verts : on croirait un palais enchanté. » Nous nous sommes contentés de sa description. Cependant des paniers montaient à chaque instant, pleins du précieux minerai, tantôt propre, brillant, prêt à être mis en circulation, tantôt chargé de substances moins pures ou souillé d'un alliage terreux. Le premier s'emmagasinait aussitôt pour être embarqué sans aucune préparation. L'autre était soumis au raffinage. On le jette dans des bassins en fer fondu d'une surface fort étendue et hauts d'environ dix-huit pouces. Dès que l'eau qui a servi à le dissoudre en est saturée, les feux sont allumés. L'ébullition l'évapore ; et

quand la concentration commence à s'opérer, des ouvriers, avec des rateaux de fer, recueillent le sel éblouissant de blancheur, dans des espèces de hottes qu'ils laissent quelque tems égoutter et sécher le long des bords, sur des tasseaux disposés pour cet usage. La division du travail donne à ces diverses manipulations une célérité incroyable. Loin de se nuire entre elles, de s'embarrasser ou de s'arrêter réciproquement, elles se succèdent avec une précision sans égale. Toutefois quelques plaintes s'élèvent aussi dans ces ateliers. La vente du sel a diminué sensiblement. Il est possible que la stagnation générale des affaires y ait contribué; mais on l'attribue surtout à une augmentation qu'aurait subie l'impôt sur cette denrée de première nécessité : les Anglais savent pourtant bien que les taxes modérées sont les plus productives, quoi qu'en puissent dire les partisans d'une étroite fiscalité.

A l'ouest de Northwich, la campagne n'est pas moins stérile. Elle n'offre d'autre image que celle de dunes arides d'où la mer se serait retirée, et entre lesquelles séjourneraient des flaques d'eau stagnante. Puis se déploie une vaste plaine couverte de fougères, de bruyères et de landes sauvages. On ne rencontre presque au-

cune trace d'habitation humaine. Ce n'est qu'en approchant du petit village de Tarvin que les champs prennent un autre aspect. La forêt giboyeuse qui l'environnait jadis a été abattue : quelques lapins peuplent seuls les broussailles qui l'ont remplacée. Enfin la culture se montre de nouveau. Sur la gauche, les masses pittoresques des montagnes galloises se dessinent à l'horizon, et embellissent le paysage. Voici Chester. Cette ville est hideuse. Deux rues qui se croisent dans son centre, la coupent en quatre parties à peu près égales. Les premiers étages sont taillés dans le roc, et en retraite sous les étages supérieurs. Des couloirs, qui servent de passage abrité pour les piétons, dissimulent cet enfoncement. Celui du rez-de-chaussée est peu fréquenté. On lui préfère l'autre, moins obscur et moins boueux, et bordé de boutiques presque privées d'air et de lumière. Il est planchéié de madriers mal assemblés, entremêlés de degrés qui compensent les différences des niveaux, et fermé de balustrades en bois vermoulu. On y monte et on en descend par des gradins, rapides, glissans, de quinze à vingt marches en chêne ou en sapin. A voir ces échafaudages usés par le tems et le frottement, on dirait que toutes

les maisons sont étayées ou en reconstruction. Au-dessus s'avancent des pignons à deux ou trois rangs de fenêtres, terminés par un toit pointu. Enfin une teinte rougeâtre couvre toutes les façades, entre lesquelles celle de la cathédrale se distingue, s'il est possible, par son dessin barbare et son extérieur enfumé. Lourde et dépourvue d'ornemens, elle est encore écrasée et enlaidie par la tour massive qui la surmonte. Comme j'y entrais, un cercueil tendu de velours noir et enrichi de clous dorés y était présenté, porté par un seul homme enveloppé d'un manteau d'étamine. Le cercueil contenait deux jumeaux morts-nés. Des dames suivaient seules ce convoi. Le ministre est venu le recevoir à la porte du temple, et l'y a introduit en récitant des versets de psaumes funèbres qu'il a achevés dans la chaire. Prenant ensuite la parole, il a fait une courte allocution sur l'immortalité de l'ame et la résurrection. Puis on est allé dans le cimetière. Là quelques mots touchans ont encore été prononcés par le pasteur. Il a parlé du bonheur d'échapper aux peines de la vie sans les avoir connues, du désespoir d'une mère qui n'avait pas eu le tems d'aimer ses enfans, de ce jour de joie changé en de cuisans

regrets; et, après avoir exhorté celles qui l'écoutaient à retourner vers leur amie affligée pour la consoler, il s'est éloigné. Chacune alors a jeté, en répandant des larmes, un peu de terre dans la tombe : et le fossoyeur a consommé son ouvrage. Cette cérémonie à la fois religieuse et philosophique, n'a point été troublée par les importunités des mendians, ni par la cupidité des desservans de la paroisse.

Chester est baigné par la Dee. Un canal auquel il donne son nom, et plusieurs routes y aboutissent. Ni ses nombreux abords, ni la proximité de la mer n'ont pu lui conserver quelque concurrence avec Liverpool. A la vérité l'embouchure de sa rivière est si obstruée par des bancs de sable, qu'il a fallu y creuser un chenal qui même n'admet que des embarcations d'un médiocre tonnage. Son canal aussi est tellement étroit, que les bateaux destinés à y naviguer rappellent, par leur forme allongée, les pirogues des sauvages. La population de Chester ne dépasse pas vingt mille ames. Des gants, des pipes, des fromages, les cuirs de ses tanneries, du houblon, des bestiaux, et des toiles importées d'Irlande, sont les principales branches de son commerce. Une épaisse et haute muraille en-

toure la ville. A son sommet est tracé un chemin de ronde qui sert de promenade. Des arcs franchissent les rues qui en interrompent la continuité. Il y a des endroits où deux personnes ne peuvent passer de front. Cependant les habitans y vont en foule à certaines heures du jour, prendre l'air et jouir de la vue des hauteurs du Flintshire, des coteaux de Broxton et du rocher isolé que dominent les ruines de l'antique château de Beeston. Des tours s'élèvent de distance en distance. L'une d'elles regarde le nord, et l'inscription suivante y est incrustée :

KING CHARLES
STOOD ON THIS TOWER
7BER 24, 1645, AND SAW
HIS ARMY DEFEATED
ON NESTON MOOR [1].

Qui lirait sans pitié ce souvenir mélancolique d'une des dernières et inutiles tentatives que fit ce roi infortuné pour conserver sa couronne? Tout conspirait contre lui, son courage et sa faiblesse, l'aveugle dévouement de ses amis et la rage de ses ennemis, son éducation comme

[1] Le roi Charles vit du haut de cette tour son armée vaincue dans la plaine de Neston, le 24 septembre 1645.

sa naissance, et l'esprit du tems aussi, ce prétendu régénérateur du monde dont on ne citerait pas plus de crimes que de vertus, pas plus de progrès que de décadences. Il y a des époques où toute la prudence humaine est impuissante; et à plus forte raison le dédain des conseils qu'elle donne, y peut-il devenir fatal. De quelle douleur l'ame royale de Charles Ier, qui n'était certes pas exempte de grandeur, dut-elle être oppressée, en voyant s'évanouir une à une toutes les espérances dont il se berçait! Chester était le centre de ses opérations militaires, dans cette partie du royaume. Deux fois il avait secouru cette place avec succès. Un dernier revers l'empêcha de s'y maintenir. Retiré à Oxford, vaincu sur tous les points où il opposait encore quelque résistance, son malheur voulut qu'il se fiât aux Écossais. Ils le livrèrent à l'armée anglaise. Le reste de sa vie ne fut plus qu'une agonie politique et morale, contre laquelle il se débattit vainement, tour à tour abreuvé d'outrages et accablé d'injustices, et qui finit moins de quatre ans après sur le billot de White-Hall[1].

Dans le bas et à l'ouest de la ville, un pont de

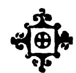
[1] 30 janvier 1649.

douze arches traverse la Dee : le port est au-dessous. Non loin de là s'élèvent plusieurs édifices entre lesquels on distingue la maison de travail et l'hôpital. Le plus remarquable est le château. Ses anciennes constructions datent du règne de Guillaume I[er]; et quelques-unes de leurs fondations remontent, dit-on, au tems d'Agricola. Le reste est récent et d'un assez bon genre d'architecture. Une caserne, des logemens d'officiers, un arsenal, un magasin à poudre, des bureaux administratifs, une salle d'assemblée pour le comté, d'autres lieux de réunions publiques, le siége des cours de justice et la prison en forment les principales dépendances. — L'arsenal est un vaste dépôt d'armes. Il peut contenir trente mille fusils. Quelques râteliers ont été dégarnis par les troupes chargées, disait le gardien, de mettre à la raison le peuple du comté de Lancaster. Ces armes rentreront aussitôt après. Des pistolets, des sabres, des bayonnettes, des gibernes, des buffleteries et d'autres objets d'équipement militaire, y sont également déposés et tenus dans l'ordre le plus parfait, et avec une incroyable recherche de propreté et de symétrie. Nul atôme de poussière, nulle vapeur humide ne ternit l'éclat du fer ou

de l'acier, le luisant des bois, ni le vernis des cuirs. — Un péristyle dorique orne la façade du Palais-de-Justice. On y monte par une rampe de quelques degrés. Trois portes donnent accès dans le lieu des séances, qui a la forme d'un amphithéâtre antique. La lumière y descend du haut d'une coupole. Les juges et les jurés sont placés au milieu du diamètre. La barre leur fait face. Des gradins en pierre reçoivent le public. La prison est, pour ainsi dire, attenante et renfermée dans la même enceinte. Elle a été bâtie sur les dessins d'Howard : c'est toujours le même plan semi-circulaire. Les chambres des détenus, adossées à la circonférence, s'ouvrent deux à deux, sur un préau, entre des murs qui convergent vers le centre. Là se trouve le logement du concierge ; et, de son balcon, il voit à la fois ce qui se passe dans tout l'intérieur. Un corridor souterrain vient déboucher à la barre même : ainsi le prisonnier n'ayant aucun moyen d'évasion, n'est non plus tenté d'aucune résistance. Trois accusés d'un vol nocturne étaient en jugement. Plusieurs témoins avaient déjà été entendus. C'était le tour d'un constable qui jouait, à ce qu'il m'a semblé, le rôle le plus important dans ce drame. Sa déposition inculpait

gravement les prévenus. Deux gardaient le silence. Le troisième seul a pris la parole; et rapprochant quelques circonstances, faisant ressortir quelques contradictions, s'énonçant avec rapidité, et affectant le maintien de l'innocence et l'assurance de la vérité, il a fini par embarrasser son adversaire, et le taxer de faux témoignage. Il fallait voir la satisfaction de plusieurs habitués qui ne sont là, ainsi que nous les voyons en France et surtout à Paris, que comme à une leçon d'enseignement mutuel. Des sentinelles armées d'un esponton font la police. L'une d'elles s'était assise sur le socle d'une colonne, et le sommeil l'avait gagnée. Un sous-officier qui faisait sa ronde l'a aperçue, et pour tout avertissement lui a appliqué le plus violent soufflet. Réveillée en sursaut, son premier mouvement eût été de se venger sans doute; mais à la vue de son supérieur qui lui a lancé un regard foudroyant, elle s'est levée timidement et a repris son service. J'ignorais que cette correction fût admise dans un pays où l'homme est si fier de sa dignité. Du reste elle n'a surpris personne, ni interrompu le cours de la justice. Deux des voleurs ont été condamnés. Les jurés ont absous celui qui s'était si bien défendu, et qui avait

réussi à inspirer de l'intérêt par sa facilité et sa présence d'esprit. Ce ne pouvait être qu'un intrépide fripon, ou la victime d'une accusation mensongère. Ses camarades sont destinés pour Botany-Bay.



EATON-HALL. — LE PAYS DE GALLES.
SOUVENIRS HISTORIQUES.—PORTRAIT D'UNE GALLOISE.
HOLYWELL.—SAINT-ASAPH.—LE PORT D'ABERGELEY.—LA BAIE DE CONWAY.
PONT SUSPENDU.—ABERCONWAY.—PENMANMAWR.
UN VOLEUR. — ARRIVÉE A BANGOR.

Bangor, le 12 août 1826.

Le maître de l'Hôtel Royal où nous sommes descendus, essaie de nous retenir deux jours de plus dans sa triste ville de Chester. Il affirme que nous ne pouvons nous dispenser de visiter Eaton-Hall. C'est une terre de plusieurs milliers d'acres. Elle appartient à lord Grosvenor. Nous ne serions point reçus aujourd'hui, à cause du nettoyage général, fixé au samedi de chaque semaine. Il en serait de même demain par respect pour la sainteté du dimanche, si dans ce moment mylord n'était pas absent; mais comme il l'est, on nous promet que rien ne s'opposera à ce que notre curiosité se satisfasse ce jour-là. Un voyageur doit s'instruire de ces divers usages, afin de ne hasarder ni courses ni démarches inu-

tiles. Pour moi, j'ai mieux présumé de l'hospitalité des serviteurs de sa seigneurie. On donne une demi-couronne à celui qui ouvre la porte. Les politesses de la femme de charge se paient une demi-guinée. Je ne sais si la domesticité française laisserait échapper l'occasion de faire ces petits profits : en Angleterre cela n'arrive jamais, Nous partons donc avec l'assurance ou, si l'on veut, l'indiscrétion qu'on nous reproche assez légèrement, et qui en vérité me manque souvent. A une lieue du point du départ, nous arrivons devant un pavillon charmant dont la grille est fermée. Une jeune concierge d'agréable mine vient aussitôt au devant de nous. Sans s'informer du dessein qui nous amène, elle fait à notre postillon un signe d'intelligence, et nous accueille avec les marques d'un respect non équivoque. Celui-ci, heureux, à ce qu'il semble, de cette rencontre, et de se montrer à de jolis yeux de sa connaissance dans le costume propre, leste et galant de son état, anime ses chevaux de la langue et du sifflement d'une cravache qu'il agite. Nous passons au galop. Trois milles s'écoulent rapidement à nos yeux dans une avenue moelleuse, ratissée, à travers des taillis, des plantations récentes, et des pelouses sur les-

quelles des chênes, des ormes, des sycomores épars, répandent leur ombre épaisse. Un autre pavillon non moins élégant se présente, orné de tourelles, et d'un portail en ogive. A la voix du postillon le gardien de cette seconde barrière accourt. Nous la franchissons; et tournant à gauche dans la cour d'honneur, nous mettons pied à terre devant un immense château gothique tout neuf, badigeonné d'une légère teinte de brique, et paré de toutes les décorations que comporte ce genre d'architecture. Un portique en abrite l'entrée. On y monte par quelques degrés d'une belle proportion. Sa voûte à angles symétriques repose sur des faisceaux de petites colonnes du sommet desquelles s'élancent des filets déliés qui suivent les courbes variées qu'elle décrit, et marquent les points de leurs intersections. Des moulures, des festons entourent les fenêtres qui sont vitrées en verres de couleur. Au milieu, la porte principale formée de plusieurs arcs en retraite l'un sur l'autre se termine en pointe. On se croirait sous le porche d'une église du moyen-âge, si le reste de l'édifice ne signalait une résidence aristocratique. Quoique nous ayons déjà sonné à plusieurs reprises, timidement d'abord, puis avec hardiesse, per-

sonne n'ouvre encore parce que c'est un jour interdit aux curieux. Enfin, à un nouvel appel, l'huissier se hâte. Des pourparlers s'établissent entre lui et nous : c'est presque une négociation. Il regrette que des ordres supérieurs combattent sa bonne volonté. Nous insistons. La ménagère survient, et nous n'avons plus affaire qu'à elle, à cause de la supériorité de son emploi, C'est une grande et belle femme, à la voix douce, au regard affectueux, à l'air prévenant. Elle sourit à quelques complimens que la maturité de sa pudeur ne repousse pas; et nous sommes introduits.

Le vestibule est petit. Sa forme irrégulière le rend fort disgracieux. Les vitraux coloriés à travers lesquels la lumière y pénètre, l'obscurcissent au lieu d'adoucir seulement le jour qui l'éclaire. Il est pavé de marbres différens. Quoique simple, son ameublement annonce l'opulence. De chaque côté, un escalier conduit aux étages supérieurs ; et de longs corridors servent de dégagement pour le rez-de-chaussée. La première porte à gauche est celle de la salle à manger, pièce vaste, aérée, décorée de quatre statues et de deux portraits. Les statues représentent le premier des Grosvenor, un de ses des-

cendans et leurs nobles épouses. L'un des portraits retrace l'image du titulaire actuel du nom et des richesses de cette antique famille qui remonte au règne de Guillaume-le-Conquérant; l'autre, celle de son honorable compagne. Comme objets d'art ces marbres et ces peintures ne sont pas sans mérite. Le style en est pur; et leurs accessoires ne seraient pas désavoués par un goût sévère. Il y a de la vie dans les figures, du naturel dans leur pose et dans leur ajustement. A la suite de la salle à manger, viennent un oratoire, une chambre à coucher, un salon, une chambre, une salle de parade et une bibliothèque magnifique. Les plus belles tentures, les meubles les plus précieux décorent cet appartement. On y a prodigué le satin, le maroquin, les étoffes brodées à l'aiguille, et le velours bordé de galons et de crépines en or. Les portes sont en acajou massif; les fauteuils, les chaises, les tables en racine de chêne, ciselés, sculptés, rehaussés de dorures; et toute la serrurerie en cuivre surdoré d'un travail admirable. Les fenêtres entières ne se composent que de cuivre également ouvragé, et de glaces d'une dimension surprenante. Je n'ose redire la somme énorme à laquelle revient, dit-on, ce château dont le luxe

immodéré, et pourtant solide, se reproduit dans les moindres détails, dans les moindres dépendances.

Mais la bibliothèque l'emporte, s'il est possible, sur le reste. Elle est hexagone et surmontée d'une coupole légèrement azurée. Des boiseries, des armoires brillantes d'ornemens et de filets d'or moulu, garnissent la moitié de son pourtour. Sur les rayons on n'aperçoit que des reliures riches ou élégantes. Le choix des ouvrages annonce un discernement exquis. Parmi les moralistes, je découvre une superbe édition des œuvres de Lavater traduites en anglais. Des divans, des siéges commodes dispersés de tous côtés, s'offrent à la lecture, à la méditation, à la causerie. Tout ce qui peut occuper ou distraire a été réuni dans ce beau lieu, propre à l'étude ou au doux loisir. Trois grandes croisées l'éclairent. Elles donnent sur un paysage ravissant. Le premier plan est coupé de sentiers tracés avec art, qui circulent au sein d'un parterre émaillé de fleurs. Chacun d'eux va se perdre dans le parc, ou gagner la Dee qui le traverse dans toute son étendue, coulant à pleins bords parmi de riantes prairies. Des massifs d'arbustes, des bosquets, des arbres isolés, des futaies se déta-

chent sur les gazons ou bien sont réfléchis par le cristal des eaux. Dans le lointain les montagnes bleues du Flintshire se dessinent à l'horizon. C'est un tableau immense, varié, délicieux; les prestiges de l'art s'y mêlent aux beautés de la nature : je ne me lassais pas de l'admirer. Mon attention en a été détournée par la préoccupation de la ménagère qui nous conduisait, et des deux valets de pied dont elle était suivie. Depuis plusieurs jours une hirondelle est entrée dans cette bibliothèque, et l'on ne peut l'en bannir. Le respect qu'inspire tout être doué de la vie, a empêché jusqu'à présent de chercher à la tuer. Ce serait d'ailleurs assez difficile. L'emplacement est si grand, le plafond si élevé, et la messagère du printems a tant d'agilité, qu'on ne saurait l'atteindre sans courir le risque de causer quelque dommage. Cependant on craint qu'elle ne tache quelque étoffe, quelque boiserie. C'est une perplexité incroyable. Elle va, vient, se perche sur une tringle, sur une corniche; puis, effarouchée, elle voltige vers un nouvel appui pour se reposer encore. Pauvre prisonnière! que d'efforts pour retrouver la liberté qu'on aurait tant de plaisir à lui rendre! Tout est ouvert. Une fois nous avons cru qu'elle

était partie. Un crochet imperceptible l'a ramenée dans l'intérieur; et la joie qui éclatait déjà s'est dissipée. Si mylord arrivait, que dirait-il? ne serait-il pas troublé dans la solitude qu'il aime? Il faut connaître les égards, la déférence, le respect d'un serviteur anglais envers ses maîtres, son dévouement mercenaire, pour se faire une juste idée de la perturbation qu'un accident pareil doit occasioner, dans toute la domesticité de la maison.

Revenus dans le vestibule, un livre nous a été offert avec prière de nous y inscrire. Lord Grosvenor désire savoir quels voyageurs ont visité Eaton-Hall. Leurs noms ne lui suffisent pas. L'on a ordre d'insister pour obtenir les détails les plus précis. Quoique sa noble demeure, tout empreinte de formes gothiques, ne date que de huit ans, cet album est déjà volumineux. Il ne renferme pas seulement de vaines désignations individuelles. La reconnaissance de l'hospitalité passagère qu'on a reçue, y est souvent exprimée soit en vers soit en prose, et l'on y trouve des pensées philosophiques ou sentimentales, inspirées par cette magnificence de bon goût, par les douceurs de la vie champêtre, et le spectacle de cette campagne pittoresque.

La principauté de Galles touche presque à la ville de Chester. Long-tems indépendante, elle n'est aujourd'hui, comme l'Écosse et l'Irlande, qu'une annexe du Royaume-Uni. Protégée par ses limites naturelles, défendue par l'énergie de ses chefs et la valeur de ses guerriers, elle avait résisté aux Saxons et aux Normands. Si quelques revers étaient venus la frapper, elle les avait rachetés par des tributs dont, bientôt après, ses armes l'avaient affranchie. La soumission à laquelle n'avaient pu la réduire les chances des combats, des invasions sans cesse repoussées et payées de terribles représailles, elle la dut à des rivalités entre ses princes. Pour échapper à la rébellion d'un de ses fils, Lewellyn qui régnait au commencement du treizième siècle, eut recours à Henri III, et acheta sa sécurité en se reconnaissant vassal de l'Angleterre [1]. Ce joug ne tarda pas à devenir insupportable. Quelques tentatives furent faites pour le secouer. Édouard Ier acheva de l'imposer [2]. La noblesse le reconnut pour souverain; et l'introduction de quelques lois anglaises modifia mo-

[1] 1237.
[2] 1277.

mentanément les habitudes nationales. Mais, calmée en apparence, l'ardeur belliqueuse du peuple n'était pas éteinte. Les hauts-faits des héros gallois vivaient dans des poésies qui entretenaient le feu sacré. Un jour, ces chants patriotiques, cette glorieuse mélodie de la victoire auraient pu allumer de nouveaux incendies. Les bardes qui les récitaient, rassemblés sous un vain prétexte, furent tous massacrés[1]. Dès lors, et comme si une basse flatterie eût pu expier cet acte de cruauté, l'héritier du trône d'Angleterre reçut le titre de prince de Galles, investiture sanglante, perdue désormais dans l'abîme des siècles écoulés. L'union des deux pays subit encore des altérations, selon que les impôts étaient plus ou moins onéreux. Henri VIII la consomma; et l'animosité des deux nations, alors fort affaiblie, se dissipa entièrement.

Le pays de Galles est hérissé de plusieurs chaînes de montagnes entrecoupées de ravins et de précipices. Ses rochers, ses grottes, ses cascades, tous les accidens d'une nature sauvage et romantique y créent des sites enchanteurs. Bien qu'en hiver des neiges séjournent sur ses

[1] 1284.

hauteurs et y entretiennent une température assez froide, celle des vallées est modérée. De nombreuses rivières l'arrosent. Il est partagé en douze comtés. Le commerce, l'industrie, l'agriculture y ont fait peu de progrès. Ses étoffes de laine sont cependant renommées, et il produit des céréales, du chanvre et du lin. La principale source de ses richesses est dans ses mines d'argent, de cuivre, de plomb, de fer et de houille. Anglaise maintenant et depuis long-tems, par ses lois et les formes de l'administration, sa population a néanmoins conservé l'idiome natal, et des nuances de son caractère originel qui est empreint d'une fierté innée. On la dit tant soit peu superstitieuse et imbue de préjugés. Elle a du goût pour la poésie et la musique. Les nations ne se confondent jamais entièrement au gré des combinaisons politiques. Il y a, dans l'amour de la patrie, des liens qu'il n'est pas au pouvoir des hommes de rompre ou même de relâcher. Libres avant le mariage, les Galloises se soumettent en esclaves au joug conjugal quand elles l'ont accepté. On assure qu'elles sont dociles, passionnées et fidèles. J'en connais une : et si ses compatriotes lui ressemblent, elles sont adorables. Ce n'est point une de ces beau-

tés régulières qui surprennent et que l'on admire avant que le cœur soit ému, mais un ensemble parfait de grâce et de bonté, qui inspire dès l'abord l'intérêt le plus tendre. On oublie ses traits heureusement assortis, pour ne se souvenir que de la candeur de son front, de la douceur de son regard, de son agréable sourire, et de l'expression caressante de sa physionomie. Parle-t-elle? il y a comme de l'amour dans les accens de sa voix. Des peines maternelles, une santé chancelante n'ont fait qu'ajouter aux allures calmes et languissantes de sa personne. Quels vœux ne forme-t-on pas pour qu'elle ne les doive plus qu'à l'aménité de son caractère, à cette exquise égalité qui prête un charme si séduisant à sa société! J'aurais juré qu'elle n'était pas susceptible de colère. Du moins réussit-elle à en réprimer les mouvemens; et si quelques accès d'impatience l'agitent, ils s'apaisent dans les larmes, comme sous les climats favorisés du ciel, les nuages orageux s'épanchent en de douces rosées. Sa vie est toute pour aimer, pour être aimée; et son esprit orné lui sert uniquement à faire ressortir les qualités de son cœur.

Après avoir dépassé la frontière orientale du comté de Flint, la route se partage. Une de ses

branches se rend directement à Denbigh. L'autre suit la rive gauche de la Dee et traverse Holywell, ville de troisième ordre qui compte neuf ou dix mille habitans la plupart catholiques, et presque tous ciseleurs en cuivre et en bronze. Holywell emprunte son nom d'une fontaine soi-disant miraculeuse, dont la légende la plus ridicule raconte les prodiges. A voir l'enthousiasme de ceux qui récitent cette légende et en vendent des exemplaires, à entendre les énergiques expressions de leur crédulité, on se croirait bien loin de l'Angleterre et reporté à des siècles d'une aveugle superstition. La mère d'Henri VII renferma cette source sous un dais gothique soutenu par de petites colonnes, enrichi de découpures, de guirlandes, de pendentifs, de toutes les sculptures du genre. On cite un pélerinage qu'y fit Charles II, et dont son règne reçut sans doute peu d'éclat. Des images votives sont suspendues à l'entour. Il ne tient qu'à vous de les prendre en témoignage des cures qui s'y sont opérées. L'eau s'y maintient constamment à la même hauteur. Elle est du bleu le plus pur et d'une extrême transparence. Il en coule plus de vingt tonneaux par minute. Des enfans nus jouent sur ses bords, et ne ces-

sent d'y plonger quoiqu'elle soit très-froide dans cette saison. A dix pas elle fait tourner un moulin : puis reparaissant sous la forme d'une rivière rapide, elle meut durant son court trajet jusqu'à la baie de Chester, les roues de plusieurs usines à bronze, à cuivre et à coton.

Ce n'est plus maintenant qu'une continuité de sites pittoresques. Des côteaux plus ou moins élevés, s'inclinent vers des vallons délicieux. Quelquefois les dunes dérobent la vue de la mer. Ailleurs des champs cultivés descendent sur ses bords. Des ruisseaux courent dans la campagne. Le premier bourg se nomme Saint-Asaph. Il est situé au confluent de l'Elwy et du Clwyd. L'évêché dont il est le siége, lui donne seul quelque importance. On entre ensuite dans le Denbighshire. Des paysages non moins gracieux conduisent au petit port d'Abergeley, fréquenté dans la saison des bains, pour la beauté de ses environs et sa plage unie et facile. Plus loin se déploie une contrée moins riante. Les montagnes grandissent et se hérissent de rochers : des torrens grondent dans les fondrières qui les séparent ; le bruit des vagues s'y mêle par momens. Frappé de stérilité, le sol n'offre presque plus ni verdure, ni culture, ni ombrage. On ne

rencontre aucune habitation. Le chemin solitaire, tantôt profond, tantôt escarpé, semble n'avoir d'autre issue qu'un bras de mer large de plus de cinq cents toises. Là est l'embouchure du Conway. Autrefois il fallait s'y embarquer pour passer dans le comté de Caernarvon. C'était la seule communication directe entre Chester et Holyhead, entre l'Angleterre septentrionale et l'Irlande. Les marées, le vent, les tempêtes l'interceptaient fréquemment, occasionaient du moins des retards. Il n'était pas rare non plus d'y essuyer des naufrages. La mobilité des bancs de sable et des envasemens contribuait aussi à rendre cette traversée périlleuse. Enfin, quoique la rapidité du courant entretînt le long du Caernarvon une passe à peu près sûre, elle ne l'était pas autant qu'il importait à la navigation intérieure de ce golfe. Une enquête ordonnée par le Parlement constata ces obstacles et chercha les moyens de les vaincre. Deux plans furent présentés par l'ingénieur Rennie. Le premier consistait à suspendre un pont entre les deux comtés : sa longueur et le peu de cohésion du terrain eussent rendu cette entreprise trop dispendieuse. D'après le second, des culées bâties sur une île solide et sur les rochers d'Abercon-

way, soutenaient un pont en fer d'une seule arche. On n'adopta ni l'un ni l'autre; mais une allocation de quarante mille livres sterling fut accordée pour des travaux quelconques dont l'urgence et la nécessité étaient reconnues. M. Telford, s'emparant du dernier projet, substitua un pont suspendu à celui qui eût été fixe, et obtint de l'exécuter.

Près de toucher au rivage du Flintshire, le chemin se détourne et débouche sur une levée de trois mille pieds de long. Un gravier fin la couvre. Ses talus sont revêtus de blocs de pierre dure, et bordés d'une forte barrière en bois. A droite est la mer; à gauche l'enceinte de la baie. Elle aboutit à une île où l'on arrive par une pente insensible. Là s'élèvent deux tours percées d'embrasures, et dont le sommet est garni de créneaux. Vis-à-vis, à trois cent cinquante pieds de distance, sur la côte du Caernarvon, deux tours pareilles leur correspondent. Ces quatre tours servent de points de suspension au pont de Conway. De loin, il ressemble à un filet que des pêcheurs auraient étendu pour le sécher; mais en approchant, on distingue bientôt les chaînes qui le portent. Liés entre eux par des charnières, les anneaux dont elles se composent,

suivraient au besoin les inflexions que la pesanteur leur imprimerait. Des tiges verticales y sont attachées par des écrous, et tiennent dans le bas, de la même manière, aux solives d'une chaussée factice qu'un intervalle de dix-huit pieds sépare du niveau de la haute mer. Le calcul a réduit l'emploi de la matière à sa plus simple expression. Une savante distribution des forces en déguise l'intensité. La résistance ne se présente que sous des formes souples et gracieuses. De chaque côté un trottoir est réservé pour les piétons. Les voitures passent au milieu. Quels que soient leur poids et leur vitesse, elles ne causent ni ébranlement, ni oscillation à cet ouvrage si flexible en apparence. En même tems de petites barques voguent au-dessous avec d'autant plus de sûreté et de facilité, que le resserrement des courans n'y entretient pas moins de quinze à vingt-quatre pieds d'eau, selon que la marée est basse ou haute. Ce voyage presque aérien au travers d'un golfe, entre la mer et des montagnes d'un aspect sévère, sur une route qu'on croirait si fragile, au bruit des vagues que les goëlands caressent de leur aile rapide, a quelque chose de romanesque et de hardi qui plaît à l'imagination. La terre-ferme est au pied du château

d'Aberconway dont les tourelles gothiques ont servi de modèle à celles du pont qui n'en sont en quelque sorte qu'un ouvrage avancé. Ce château fut construit sous le règne d'Édouard Ier. Des écussons à moitié effacés rappellent son ancienne et royale origine. Le lierre qui tapisse la plupart de ses ruines et les couronne par intervalles, se détache en une teinte sombre sur les masses de verdure des bois qui couvrent les coteaux prochains : nulle part des aventures amoureuses ou chevaleresques ne seraient mieux placées. Le bourg qui y touche et lui donne son nom, est bâti sur le penchant d'une colline. Jadis il eut quelque importance. Maintenant on y compte à peine douze cents ames; et quoique son port soit bien situé, il n'en tire que de médiocres avantages.

Jusqu'à Bangor, nous côtoierons la mer, tantôt gravissant des pentes escarpées, tantôt descendant jusqu'à la plage et décrivant toutes ses sinuosités. Près du promontoire de Penmanmawr, la route s'élève à une hauteur considérable, suspendue pour ainsi dire au flanc d'une montagne à pic dont la base est baignée par les flots, et la cime presque toujours enveloppée de nuages. Au danger des avalanches ter-

restres qui la menacent, elle joignait naguère de n'être garantie par aucun garde-fou du côté de la mer. Le Parlement y a fait construire un mur d'appui qui, sans dissimuler l'horreur de ce passage, inspire du moins une entière sécurité. La nuit nous y a surpris. Un seul voyageur marchait de conserve avec nous ; et bien qu'il fût à pied, nous le revoyions chaque fois que nous étions forcés de prendre le pas. L'isolement, l'heure avancée, l'obscurité ramenaient à notre mémoire le souvenir des contes ou des histoires de voleurs. Aucune place, aucun moment ne nous semblaient plus convenables pour une embuscade. Au village d'Aber, pendant que nos chevaux soufflaient, le postillon descend de son siége. Il accoste celui qui nous suivait si assidûment. Je les entends causer à voix basse. Leur entretien s'anime. Ils s'adressent un toast amical. Nous partons. Comme auparavant ils avaient feint de ne pas se connaître, une familiarité si prompte éveillait les soupçons. J'y pensais, lorsque je crus voir, à travers les glaces du devant de la voiture, une main qui cherchait à saisir quelque chose. N'était-ce point une illusion, née de la préoccupation que j'éprouvais? Je finissais par me le per-

suader à moi-même, quand par le vasistas du fond nous avons aperçu les pieds d'un homme qui devait être couché sur l'impériale. Vainement demandons-nous d'arrêter. Le conducteur n'écoute pas et presse l'attelage. Nous allions comme le vent. Je mets la tête hors de la portière, et me trouve face à face avec le voleur, car c'en était un qui s'efforçait de dénouer les courroies de notre vache. A mon aspect, et avant que je pusse le saisir, il a sauté en bas, est tombé droit sur ses pieds et s'est enfui avec la rapidité d'un cerf. De notre côté nous nous éloignions en sens inverse; aucune trace n'existait plus de cette tentative de vol, quand il nous a été possible d'en entretenir le complice qui nous entraînait loin du lieu de la scène. Celui-ci s'est renfermé dans une dénégation que désormais il nous importait peu de vaincre. Se plaindre à la justice du lieu n'eût pas été prudent. De semblables procès coûtent cher en Angleterre: et sûrement nous y aurions de plus perdu beaucoup de tems. Heureux d'avoir conservé notre modeste bagage, nous ne nous sommes plus occupés que du plaisir d'atteindre notre gîte, jouissant en idée des aises que nous promettait l'hôtel renommé de Penenem-Arms.

Le voici enfin tout étincelant de lumières. Les hangars, les remises, les cours regorgent de voitures élégantes. Au dedans, les domestiques passent et repassent chargés de viandes cuites, de poissons, de toutes sortes de mets nationaux. L'odeur des cuisines s'exhale à l'entour. On accourt à notre voix; mais ce n'est que pour exprimer le regret de ne pouvoir nous héberger. Toutes les places sont prises; et il n'est pas probable non plus que nous en trouvions à Castle-Inn, la seule auberge de Bangor. En effet elle est déjà pleine. Nous voici donc au milieu de la nuit, mendiant un asile de maison en maison : Dieu sait quelles maisons! Enfin l'on nous indique de pauvres gens qui peut-être nous accueilleront. La porte hospitalière s'ouvre; et des galetas sont officieusement mis à notre disposition. Ah! si le zèle avait suffi, un palais n'eût pas été comparable à la masure que nous avions rencontrée. Quel souper et quels lits! quelle occasion pour trancher du Spartiate et vanter notre frugalité!

❃

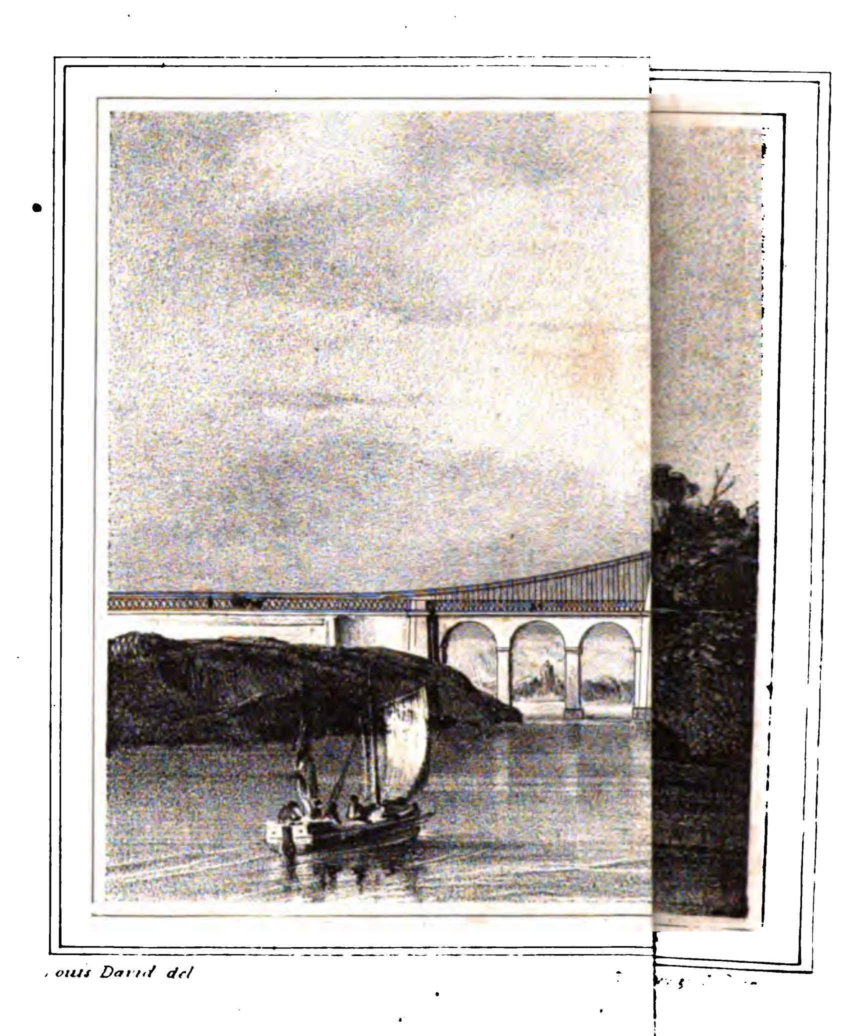
BANGOR.

LE DÉTROIT ET LE PONT DE MENAI. — L'ILE D'ANGLESEY. — MONA.
SOUVENIRS HISTORIQUES. — HOLYHEAD.
CASTLE-INN.

Bangor, le 13 *août* 1826.

Bangor est le siége d'un évêché. Sa cathédrale date du milieu du quinzième siècle. Elle renferme d'anciens monumens qui ont de quoi attirer et satisfaire les amateurs de ce genre de curiosités. La ville est bâtie dans une vallée profonde qui aboutit au golfe de Beaumaris et y forme une anse favorablement abritée. De hautes montagnes hérissées de rochers l'environnent. Ni ses antiquités, ni son exposition pittoresque, ni la communication directe qu'elle offre avec Dublin, ne lui avaient encore procuré un grand accroissement. Parmi les maisons basses et enfumées d'une rue qui la partage dans toute sa longueur, il y en a maintenant qui se réparent et s'embellissent. Sur la principale place, quel-

ques-unes ont déjà l'apparence du luxe; et l'affluence des voyageurs augmente de jour en jour. Un pont jeté depuis peu, du pays de Galles à l'île d'Anglesey, a suffi pour opérer cette métamorphose. La route qui y conduit, laisse le port à droite. D'abord les beautés naturelles du détroit de Menai fixent les regards. Ses bords, perpendiculaires et plongeant sur des précipices, ou doucement inclinés et se perdant sous la vague qui vient mourir à leur pied, changent d'aspect à chaque pas. Des roches nues, d'autres tapissées de mousse, des bancs d'argile, quelques arbres, de rares pièces de gazon, des touffes d'herbes disséminées, en varient les tons, les contrastes et les accidens. Les barques qui appartiennent aux hâvres nombreux de la côte, en sortent, se disposent à y entrer, se croisent dans tous les sens. Au travers de ce vaste tableau de marine, un grand chemin se dessine parmi les nuages. Jeté dans l'espace, il semble ne tenir qu'à de faibles cordages, et franchit un intervalle d'environ douze cents pieds. Chacune de ses extrémités repose sur des arcs de cinquante-deux pieds de large, et de soixante-cinq pieds de haut, à partir de leur base jusqu'à la naissance de leur voûte. On compte quatre



, ouis David del

de ces arcs vers le Caernarvon et trois vers Anglesey : les différences du tirant d'eau ont déterminé cette irrégularité qui ajoute, s'il est possible, à la grâce et à l'élégance de l'ensemble. Entre ces deux culées à jour, s'élance le pont suspendu. Il a cinq cent cinquante-trois pieds de long. A la fois gigantesque et léger, il étonne autant par ses proportions que par sa hardiesse. On se hâte d'en approcher pour en examiner et en connaître les détails.

D'une énorme masse de rochers sur laquelle la maison du péager est bâtie, sortent seize chaînes rangées sur quatre lignes verticales. Rampantes d'abord, elles s'élèvent graduellement au sommet d'une pyramide tronquée de vingt-cinq toises un tiers de hauteur, et dont le pied trempe dans la mer. Puis décrivant une courbe, elles remontent à cinq cent soixante-dix-neuf pieds de distance, sur une pyramide semblable à la première, et descendent de nouveau par une pente curviligne jusqu'au rivage opposé où elles s'enfoncent dans le roc. D'un scellement à l'autre, leur longueur est de dix-sept cent quatorze pieds. Chaque chaînon, s'il est permis d'employer l'expression d'un lien si frêle, se compose de cinq barres de fer lon-

gues de neuf pieds, sur trois pouces un quart de largeur et un pouce d'épaisseur, jointes aux deux bouts par un anneau proportionné, à l'aide de deux boulons dont chacun pèse cinquante-six livres. Cette combinaison à la fois souple et élastique augmente la force en diminuant la résistance; et les rouleaux adaptés aux divers points de suspension, facilitent les mouvemens d'extension et de contraction, occasionés par la variation de la pesanteur, et les changemens de température qui surviennent dans l'atmosphère. Des tiges d'un pouce carré, espacées entre elles de cinq pieds, unissent les chaînes aux solives de la plate-forme qui porte le pavé. Elles sont distribuées de façon qu'aucune n'est plus chargée que l'autre, et que l'une d'elles peut être enlevée pour des réparations, sans que le reste s'en ressente. Il en est de même des autres élémens de cette construction surprenante. La chaussée a environ trente pieds de largeur. De chaque côté un espace de douze pieds sert pour les voitures. On y entre par des arcs percés à travers les piles pyramidales. Au milieu est le sentier des piétons. Ces différentes voies sont séparées par des cloisons hautes de sept pieds, formées par les tiges de suspension qui se

croisent avec des barres horizontales, en mailles assez serrées pour empêcher tout accident. Le poids total du pont est de quatre cent quatre-vingt-neuf tonneaux[1]; et les calculs évaluent la force des chaînes à neuf cent quatre-vingt-sept tonneaux, ce qui dépasse de beaucoup l'éventualité de l'usage auquel elles sont destinées. Il pouvait arriver qu'un vent violent donnât à leur appareil, une oscillation passagère qui en eût fatigué les supports : pour l'éviter, des semelles de fer placées diagonalement, ont été accrochées aux parois extérieures de la maçonnerie des piles et des culées. Au reste l'expérience a démontré que, durant les tempêtes, le seul mouvement qui s'opère, est un soulèvement sensible vers le centre de la plate-forme, déterminé par l'inflexion momentanée des chaînes dans un sens ou dans l'autre. Qu'on est pressé de tenter soi-même ce passage curieux, d'éprouver les sensations que l'imagination y attache! Je l'ai d'abord parcouru à pied, marchant avec lenteur. Des chariots allaient et venaient en même tems, comme s'ils eussent été en rase campagne. Remontés en voiture, nous l'avons fran-

[1] Le tonneau pèse deux milliers.

chi au grand trot. L'eau était haute. Nous la voyions à cent pieds de profondeur. Les barques qui voguaient au-dessous de nous semblaient des esquifs, et leurs matelots des enfans. Un navire de cinq cents tonneaux aurait pu passer toutes voiles déployées sans risquer de heurter aucun des points de cette voûte aérienne.

Comme le fleuve de Conway, le détroit de Menai gênait les rapports de l'Angleterre avec l'Irlande : l'union des deux royaumes était incomplète, en quelque sorte, aussi long-tems que leurs capitales n'avaient que des communications peu praticables, périlleuses et quelquefois impossibles. Le même comité d'enquête chargé d'améliorer les routes qui conduisaient à Holyhead, en facilitant la traversée du Conway, ne pouvait négliger celle de Menai. Dès 1810, ce fut l'objet d'un examen approfondi; et l'on résolut d'y jeter un pont. Les ingénieurs, les architectes présentèrent des plans et des devis. Dès qu'il s'agissait d'une entreprise où l'orgueil national et le talent étaient intéressés, les noms de MM. Rennie et Telford devaient figurer dans cet honorable concours. La plupart des projets n'admettaient que des ponts en fer. Ils différaient seulement par leur courbure, leurs

dimensions et la combinaison de leurs appuis. M. Rennie en proposa deux dans lesquels il mariait des arcs de fonte et de pierre. Ces constructions étaient grandioses, colossales. L'énormité de leur prix empêcha de s'y arrêter. La première eût coûté deux cent soixante-huit mille livres sterling, la seconde deux cent quatre-vingt-dix mille. D'autres idées furent émises encore. Celle qui obtint tous les suffrages et dont l'exécution s'est ensuivie, appartient à M. Telford. Seule elle unissait l'économie à des travaux moins difficiles.

Si j'étais plus instruit, je retracerais les divers procédés employés pour mettre à fin cette belle entreprise. Après avoir fondé et élevé les piles de suspension, dans un bras de mer dont les eaux les plus basses n'ont pas moins de vingt-sept pieds, et qui durant les grandes marées a quatre milles de rapidité à l'heure, il fallut tendre les chaînes qui soutiennent la plate-forme. La première fut placée le 20 avril 1825. Une de ses extrémités scellée dans le rocher du Caernarvon, pendait au pied de la pile orientale. Le reste était sur un radeau près du rivage. A l'heure propice, le radeau fut remorqué jusqu'au centre du canal. On l'amarra à des bouées retenues par

de fortes ancres. Un bout de la chaîne qu'il portait fut joint par un boulon à celui qui était déjà suspendu, tandis qu'on accrochait l'autre à deux puissantes poulies. Les cabestans auxquels ces poulies étaient adaptées, commencèrent ensuite à jouer. On en avait installé quatre, dont deux de rechange, en cas d'accident. Vingt-quatre hommes viraient chacun d'eux. Un sifflet réglait leurs mouvemens, et leur donnait un ensemble auquel on les avait exercés d'avance. La chaîne alors s'éleva peu à peu, sans secousse, et alla prendre sa place sur la rive opposée, au bruit des acclamations de la foule accourue pour assister à cette manœuvre qui ne dura que deux heures vingt minutes. Aussitôt, et par un de ces élans spontanés de témérité qu'on ne saurait expliquer, un maçon, H. David, se lança sur cette courbe étroite et mobile, longue de quatre cent quatre-vingt-dix pieds et à plus de cent pieds de hauteur, la parcourut dans toute son étendue, et fut immédiatement suivi d'un ouvrier et d'un charpentier nommés W. et J. Williams, qui s'étaient crus sans doute défiés par ce hasardeux et imprudent exemple. La pose de la seconde chaîne s'opéra de la même manière le 28 du même mois; et celle de la dernière

le 9 juillet suivant. Le poids de chacune est de vingt-cinq tonneaux. Ce spectacle avait attiré chaque fois une grande affluence. On parle encore aujourd'hui de l'enthousiasme des curieux qui se pressaient sur les hauteurs d'alentour, ou remplissaient les barques pavoisées dont le détroit était couvert. La fête la plus solennelle fut celle de l'ouverture du pont. Elle eut lieu le 30 janvier dernier à une heure après midi. Malgré la pluie tombée par torrens pendant toute la matinée, on arrivait de toutes parts. Avant midi le tems s'éclaircit et devint magnifique. La malle de Londres à Dublin passa la première. Des voitures particulières la suivirent. Leur nombre augmentait à chaque instant. On les voyait courir entre les drapeaux qui flottaient au-dessus du pont et le long de ses garde-fous. Le canon tirait par intervalles. Un corps de musique faisait retentir l'air de fanfares nationales. Des cris d'allégresse, d'étonnement, d'admiration éclataient à l'envi; et l'on remarqua que les chevaux n'éprouvèrent aucune inquiétude de ce tumulte joyeux, du bruit de l'artillerie, et de la singularité du chemin nouveau qui leur était frayé.

On croit que l'île d'Anglesey tenait jadis au

continent et que quelque commotion naturelle l'en sépara. C'est l'ancienne Mona, séminaire et chef-lieu des druides. Les antiquaires y veulent trouver de nombreux monumens de ce culte barbare. Ils en reconnaissent les autels et le sanctuaire, dans la conformation et l'arrangement de certaines pierres que l'on rencontre à sa surface; tandis que des observateurs moins prévenus, ou peut-être moins savans, n'attribuent à ces ruines soi-disant sacrées, que l'indication des limites de quelques propriétés, ou des compartimens de diverses exploitations rurales. Quand les Romains commandés par Suétonius Paullinus, attaquèrent l'île de Mona, les uns traversèrent sur des radeaux, les autres à gué ou à la nage. « Le rivage était bordé par l'armée ennemie qui présentait une forêt d'hommes et d'armes. Des femmes, telles qu'on peint les Furies, dans un appareil funèbre, les cheveux épars, agitant des torches enflammées, ne cessaient de courir dans les rangs. Tout autour, des druides, les mains levées vers le ciel, vomissaient des imprécations atroces. Ce spectacle étrange frappa de stupeur les soldats romains. Immobiles, ils s'offraient aux blessures. Mais bientôt ranimés par la voix de leurs chefs, s'ex-

citant eux-mêmes, craignant qu'on ne les accusât de s'effrayer d'une troupe de femmes et de fanatiques, ils portent leurs aigles en avant, terrassent ceux qui leur résistent, et les enveloppent dans leurs propres feux. On éleva ensuite une forteresse pour contenir les vaincus. Les bois consacrés à leurs cruelles superstitions furent coupés : car ils osaient arroser leurs autels du sang des captifs, et consulter les dieux dans les entrailles humaines[1]. » Tandis que Suétonius triomphait de cette population valeureuse qui s'était accrue d'un nombre considérable de transfuges, la Bretagne se soulevait derrière lui, et le força d'abandonner une contrée que plus tard, Agricola soumit de nouveau à l'empire romain.

L'île d'Anglesey forme à elle seule un comté. Elle a quatre-vingts milles de circonférence. Son climat est tempéré. La fièvre y règne pendant l'automne. Elle semble stérile. Son sol est mêlé de gravier et de débris pierreux. On assure que ses plaines produisent d'abondantes récoltes de céréales. Je n'y ai vu que de maigres prairies où paissaient des troupeaux qui m'ont paru chétifs.

[1] Tacite, *Ann.* xiv, 30.

Elle tire sa plus grande richesse de ses mines de cuivre et de plomb, de ses houillères, et de ses nombreuses carrières de marbre. Depuis qu'un passage d'eau ne la sépare plus du continent, sa population a beaucoup augmenté. Une grande route la traverse de l'est à l'ouest. A chaque pas on trouve des chaumières propres et soignées, des hôtelleries, de simples tavernes. Le relais de la poste est à Mona, et dépend d'une excellente auberge.

Holyhead est situé au nord d'une petite île qui communique par un pont, avec la côte occidentale de celle d'Anglesey. C'est là que l'on s'embarque communément pour Dublin. La distance est de vingt lieues que l'on fait en huit heures. Chaque jour il part un paquebot pour cette destination. La fréquentation de ce port y a attiré quelque commerce. En venant de la ville, on y entre par une espèce de porte triomphale. La jetée qui le ferme est revêtue en maçonnerie. A l'extrémité s'élève un fanal. Des grues, des hangars garnissent ses quais spacieux. Tous ces ouvrages sont récens. La côte est semée d'écueils. D'énormes masses de rochers arrachés du rivage, y forment des cavernes où les vagues s'engouffrent avec un bruit horrible.

Les oiseaux de mer se plaisent parmi ces remous, au sein de ces brisans. Ils se jouent dans les flots d'écume qui s'envolent comme des nuages; ou, perchés sur des pics inabordables, ils bravent la lame qui les baigne à chaque instant et se retire aussitôt. Près de nous de pauvres Irlandais regardaient ce spectacle attrayant. Puis ils s'en détournaient pour chercher à l'horizon le ciel qui couvrait leur patrie. Comme ceux que nous avons rencontrés sur la route de Liverpool, ils semblaient irrités de leur misère. Leur moisson n'a pas été lucrative. Le prix de leur place dans le paquebot sera une dépense considérable. Ils se plaignent sans mendier; mais leurs traits, leur contenance, leurs misérables vêtemens, en disent plus que les paroles ne pourraient faire. Pourquoi ne pas leur épargner une humiliation qu'ils redoutent? quelques schellings suffiront. Cette aumône les a vivement touchés; et ils ont promis de nous associer à leurs prières.

Retournons maintenant à Bangor. Allons revoir le Menai, admirer de nouveau le chemin suspendu qui va d'un bord à l'autre, sa portée immense, la grâce et la majesté de sa coupe et de son élévation, et les sites qui l'environnent.

Cette fois nous descendrons à Castle-Inn, si pourtant le postillon ivre qui nous mène, ne nous ôblige pas de nous arrêter. A peine tient-il les guides de ses chevaux. Assis sur une barre mobile, à chaque cahot de la voiture il est près de tomber sous les roues. Ici les avantages de la concurrence sont en défaut. Nous n'avons pas eu de choix à faire : c'était à prendre ou à laisser. Au reste le pays est en progrès, comme disent les statisticiens de l'époque. Les confortabilités anglaises ne peuvent manquer de s'établir ici prochainement; mais malheur aux voyageurs qui, comme nous, les auront devancées.



UN USAGE DES AUBERGES ANGLAISES.
ASPECT DE LA ROUTE.
BETTWS. — PANTGLASS. — CERNIOGE-MAWR. — CORWEN.
LLANGOLLEN. — LE CHATEAU DES CORNEILLES.
L'ABBAYE DE VALLE-CRUCIS. — L'ERMITAGE DES DEUX AMIES. — OSWESTRY.
NESSCLIFF. — LE CHÊNE DE SHELTON.
SHREWSBURY.

Shrewsbury, le 14 août 1826.

Nous étions hier chez de braves gens, heureux de l'aubaine qui leur était échue. Ils nous avaient cédé leurs meilleurs logemens. Ignorant les recherches du bien-être le plus simple, ils s'efforçaient de compenser par le zèle et la reconnaissance, l'impossibilité de nous mieux accueillir. Pour s'accorder à nos habitudes, ils effaçaient en quelque sorte leur misère. Ce n'était pas la peine de les quitter. A Castle-Inn, l'*Auberge du Château,* se sont reproduits l'incurie du maître, la négligence des valets et la cupidité de tous. Nous y avons subi l'usage, au reste fort suivi en Angleterre, de ne donner à chaque

société de voyageurs qu'une bonne chambre pour l'un d'eux, et de reléguer les autres dans des galetas, sous les toits et sur des grabats. On ne se soustrait à ce genre de casernement, qu'en s'annonçant d'avance comme une famille. Cette désignation a un sens aristocratique. Elle suppose une ou plusieurs voitures à armoiries réelles ou de fantaisie, des titres et une nombreuse domesticité, choses sinon respectées en effet, du moins fort considérées. Si l'on me consultait sur la meilleure façon de parcourir la Grande-Bretagne, je n'hésiterais pas à conseiller d'y mettre du luxe, d'avoir sa propre voiture, de se faire annoncer, et surtout d'être coulant sur le total des cartes payantes. Nulle part cet extérieur, ce laisser-aller de la richesse ne sont plus nécessaires. Il en coûte cher : mais tout entier au plaisir de courir, de voir et d'observer, vous n'avez ni soins, ni embarras, ni contrariété, ni presque aucune fatigue. Partout vous pouvez espérer de trouver à peu près le charme et les douceurs du logis, qu'ailleurs on ne se procure pas toujours même à prix d'or. De quelqu'autre manière que vous arriviez, en diligence, avec la malle, ou dans une chaise de poste, la loi commune vous est imposée : et quelles rigueurs n'a-t-elle

pas pour le pauvre piéton ! Ce n'est qu'en Suisse qu'il est toujours bien reçu, et qu'on lui fait honneur, même dans les cantons où les routes ne sont pas de simples sentiers de montagnes.

Quelle joie de laisser le taudis dégoûtant qui vient de nous vendre l'hospitalité la plus dispendieuse que nous ayons encore rencontrée! Nous nous dirigeons vers le midi. La route est tracée au fond de la vallée qu'arrose la rivière de Bangor. Puis elle côtoie l'Alven, ruisseau qui se jette dans le Conway. On marche entre de hautes montagnes. Sur leurs flancs décharnés, parmi les fougères, la bruyère et des massifs d'ajoncs marins, paissent, abandonnés à eux-mêmes, de petits moutons qui ont la tête et les pieds noirs. Des chèvres égayent par leurs bonds, par leurs courses vagabondes et aventureuses, ces pâturages escarpés dont la maigreur semble augmentée par l'ardeur de la saison. Les hameaux épars dans ce désert ne donneraient pas une grande idée de la métropole du monde civilisé, si ailleurs elle ne se signalait par les prodiges de son agriculture, de son commerce et de son industrie. On ne la reconnaît qu'à la perfection des chemins dont les pentes sont adoucies avec art, à leur entretien soigné, aux

approvisionnemens disposés pour les réparer, aux murs de trois ou quatre pieds qui empêchent qu'ils ne soient encombrés ou dégradés par les éboulemens, et que l'on ne tombe dans les précipices qu'ils longent par intervalles. Les sites varient à chaque pas. Quel regret que les torrens soient muets malgré l'abondante pluie qui dure depuis ce matin; que, dans leurs lits desséchés, à peine quelques filets d'eau se traînent lentement et finissent par disparaître sous les galets! Près de Capel-Cerrig le paysage s'embellit. Autour des lacs poissonneux qui environnent ce village, s'élèvent des arbres touffus et verdoyans. Tout à l'heure les sons d'une harpe se faisaient entendre. C'était celle d'un vieillard aveugle qui, à l'imitation des bardes gallois dont le sceptre anglais n'a plus rien à redouter, parcourt la campagne, et chante en s'accompagnant, une ancienne ballade. Nous nous sommes approchés. Quelques habitans groupés près de lui, souriaient aux souvenirs glorieux de la patrie.

Mais déjà notre attelage est changé. En avant de Bettws, un pont léger construit entre des rochers, traverse le ruisseau qui barre la route. Au-delà on passe le Conway sur un autre pont.

Celui-ci est en fer. Sa coupe est svelte et élégante. Il a cent cinq pieds de long. En côtoyant le fleuve jusqu'à Pantglass, on arrive à la frontière du Denbighshire. Le relais est à Cernioge-Mawr. Entre ce village et Corwen, dans le centre du comté de Mérioneth, les antiquaires placent le fort druidique où Caractacus se retira, après avoir été vaincu par les Romains que commandait P. Ostorius. « Mais, dit Tacite, des piéges lui étaient tendus de tous côtés. Il crut avoir trouvé un asile chez la reine de la partie méridionale du pays de Galles. Trahi, livré, conduit à Rome, il orna le triomphe de son vainqueur[1]. »

La ville de Corwen est située sur la Dee, au sein des monts Berwyn dont les défilés offrent des passages difficiles. C'était le chemin des invasions que les Gallois faisaient en Angleterre. Henri II y fut arrêté, quand il tenta de s'emparer à son tour de leur propre territoire. On croit reconnaître encore diverses traces de leurs camps. Une croix a conservé la mémoire d'un de leurs chefs, renommé pour sa valeur et son patriotisme : elle se nomme l'Épée d'Owen Glendower, qui est le Wallace de cette petite Écosse.

[1] Tacite, *Ann.*, XII, 36.

Nous suivons le cours de la Dee. Au-dessous de Glannyrafon elle rentre dans le Denbighshire. La campagne commence à être riante. Quelque culture habile et soignée apparaît de loin à loin. Les montagnes s'abaissent par degrés. Des ruisseaux arrosent les prairies. Les coteaux se couvrent de bois. On rencontre des hameaux, des villages où toute aisance n'est pas ignorée. C'est ainsi que l'on atteint Llangollen, bourg assez mal bâti, dont les rues sont étroites et incommodes. Sa vallée a une grande célébrité pittoresque. Je serais assez disposé à la lui contester. Dans les beaux jours, elle attire une foule de curieux. Le cours de la Dee, le pont qui la traverse, la fraîcheur de ses bords, ses chutes et le murmure de ses eaux, ornent et animent toutefois le paysage. Sur un pic élevé, sont comme suspendues les ruines du château de Dinas-Bran ou des Corneilles. Au fond d'un large ravin se dessinent celles de l'abbaye de *Valle-Crucis* ou de Llan-Egwert, qui remonte au douzième siècle. Si les premières ne rappellent que des souvenirs de guerre et de combats, et les orages de l'origine de la monarchie, une mélancolie religieuse et douce s'empare de l'ame à la vue des longs cloîtres du monastère désert, de ses nefs

et de leurs arceaux à moitié écroulés, des débris de ses images, des légendes à peine lisibles qui sont restées sur quelques pierres de son sanctuaire. Dans l'enceinte consacrée, entre les tombes du cimetière, sont venus des frênes déjà vieux. Ils forment comme un dôme de verdure, et répandent une ombre mystérieuse, qui appelle les pieuses méditations. Un corps de ferme est établi maintenant dans une des anciennes dépendances conventuelles, et ses travaux se signalent par une amélioration sensible des terres qui l'avoisinent. A droite, sur le penchant d'un coteau, on aperçoit à travers les arbres, une petite habitation rustique. C'est la demeure de deux héroïnes d'amitié, dont l'une se nomme lady Éléonora Butler, l'autre miss Ponsomby. Toutes deux sont Irlandaises. Un jour elles arrivèrent avec une vieille gouvernante, et se renfermèrent dans cet ermitage. Avaient-elles été trompées par les plaisirs du monde, ou découragées par les peines qui s'y mêlent? Tout ce que l'on a su nous dire, c'est qu'une tendre sympathie les unissait. Le peu d'instans qu'elles restaient séparées, étaient une source de douloureuses privations. Leur affection réciproque remplissait tellement leur cœur, elles y puisaient de si

vives jouissances, que la moindre distraction les importunait. Vouées exclusivement l'une à l'autre, partout elles se cherchaient, et n'étaient heureuses qu'en se retrouvant. Que de douceurs leur promettait une habitation commune! Ne plus se quitter! se voir et s'entendre sans cesse! n'avoir pour ainsi dire qu'une volonté, qu'une pensée, qu'une vie! quelle volupté pour deux femmes romanesques! Quant à moi, un célibat monacal si obstiné me contrarie. Je répugne à l'idée de l'exclusion de mon sexe dans l'intimité féminine. Il ne me semble pas qu'il soit fait pour y rien gâter : toujours est-il que, sauf quelques voyageurs que ces dames reçoivent à de longs intervalles, elles continuent de vivre absolument seules. Depuis près d'un demi-siècle elles s'aiment et se le disent, et ne s'en lassent pas. Voilà certes un rare et louable exemple de constance! Nous avions fait demander la permission de visiter leur domaine où elles accueillent volontiers les Français. Une pente douce y conduit. Nous y sommes arrivés par un chemin ombragé, sinueux, charmant. La maison n'est qu'une chaumière ornée. Des sculptures gothiques tant soit peu prétentieuses, surchargent la porte et les fenêtres qui sont cintrées en ogive. La biblio-

thèque est éclairée par des vitraux coloriés. Une rotonde sert de laiterie. L'ordre, l'arrangement, les soins les plus minutieux se montrent partout, dans ce modeste ménage dont lady Éléonora nous a fait gracieusement les honneurs. Il nous restait à voir les jardins. Leur étendue est médiocre, mais il y a tant d'art dans le dessin des sentiers qui les parcourent, que nulle part on n'en aperçoit les limites. Un point de vue est-il ingrat? des massifs le dérobent. Aux endroits d'où l'on domine la rivière, les ravins, hérissés de rochers menaçans, les aspects romantiques de la contrée, des percées s'ouvrent et permettent de porter au loin les regards. Quelquefois on rencontre un berceau de feuillage et de fleurs. Là se trouve un banc confident muet des plus tendres épanchemens. Peut-être attend-il les deux causeuses. Craignons de nous rendre importuns, malgré les aimables propos de notre vieille cicérone. Aussi bien sommes-nous loin de la couchée que nous nous sommes prescrite.

Le village de Chirk est à quelque distance vers le nord. Nous n'irons point, parce qu'on nous mène par une route plus directe, celle de la malle-poste. Cela nous prive de voir l'aque-

duc de Pontecysylte sur lequel passe le canal d'Ellesmère. Les piliers qui le soutiennent, ont de cent trente à cent soixante pieds de haut, et sont éloignés l'un de l'autre d'environ quarante-cinq pieds. On s'accorde à le regarder comme une des plus imposantes constructions que l'Angleterre doit au talent, ou plutôt au génie de M. Telford.

Les belles campagnes que nous traversons depuis plusieurs milles, se prolongent jusqu'au bourg royal d'Oswestry, sur la frontière occidentale du Shropshire. Quoique montueux encore, le sol est plus fécond. Les maisons d'Oswestry sont en briques, couvertes d'ardoise, et d'une élégante simplicité. Ses habitans, dont on évalue le nombre à près de quatre mille ames, tirent quelques avantages de la proximité du canal qui unit la Severn à la Mersey, et du transit assez considérable des étoffes de laine que leur expédie le pays de Galles. Le relais de la poste réunit tous les agrémens d'une jolie villa. Plus loin, le pays augmente encore en fertilité et en population : il abonde surtout en pâturages. En avant de Nesscliff, sur la colline de Breiddon, une colonne a été érigée en mémoire de l'amiral Rodney, dont les succès justement récompensés

n'empêchèrent pas l'émancipation de l'Amérique Septentrionale. Saluons, en passant à Shelton, un chêne antique d'environ quinze pieds de diamètre. Sa forme est moins pittoresque que son âge n'imprime de respect. Les vieillards l'ont toujours vu tel qu'il est. S'il faut en croire la chronique locale, il était déjà assez haut et assez fort dans le commencement du quinzième siècle, pour qu'Owen Glendower y soit monté afin de reconnaître la position de l'armée anglaise. Hâtons-nous d'arriver à Shrewsbury. La nuit est déjà venue. D'autres voyageurs nous ont précédés. Nous ne trouvons plus de place qu'au *Fox,* auberge peu achalandée, excellente, modérée dans ses prix, et où les serviteurs et les maîtres n'épargnent à leurs hôtes, ni les soins ni les égards. L'ancienne ville est hideuse. Ses maisons, la plupart en bois et à pignons saillans et pointus, ressemblent à celles des plus laides villes de France. De nouveaux quartiers se construisent dans le goût moderne ; et la population s'y porte. Il y a beaucoup de luxe dans l'agencement, dans la décoration des boutiques. Elles sont, comme les rues, éclairées au gaz avec profusion. Les salles nombreuses d'assemblées, la salubrité de l'air, une promenade

magnifique et des environs charmans, attirent les Gallois dans cette capitale de province. Jadis elle offrait une position militaire importante. La Severn l'entoure presque de toutes parts. Elle a donné son nom à un combat sanglant que les Gallois et les Écossais réunis livrèrent, dans son voisinage, à Henri IV dont ils contestaient la succession au trône [1]. Depuis lors elle n'a plus obtenu de pareille gloire, ni vu de spectacle semblable. Les seules agitations qu'elle éprouve ne sont occasionées que par le mouvement régulier de l'exercice des droits populaires, et par l'action tutélaire du gouvernement. A l'abri de cette double égide, sa prospérité s'accroît de jour en jour. C'est un des principaux marchés des bestiaux et des flanelles du pays de Galles. Ses brasseries, ses fonderies et ses manufactures de toiles jouissent de quelque renommée.

[1] 21 juillet 1403.

SOUVENIRS DE LA FÊTE DE NAPOLÉON.

ASPECT DE LA ROUTE.

UNE COURSE DE CHEVAUX. — WOLVERHAMPTON.

LA ROUTE DE WOLVERHAMPTON A BIRMINGHAM.—THÉATRE DE BIRMINGHAM.

SCÈNE DE NUIT.

Birmingham, le 15 août 1826.

Au tems de notre glorieux empire, ce jour était une fête publique. Les villes, les villages, le moindre hameau, formaient des vœux pour celui qui avait rétabli parmi nous l'autorité des lois, relevé les autels, rappelé la civilisation, ramené le commerce, l'industrie et les mœurs sociales. Alors presque toute l'Europe était soumise à nos armes. Des lauriers couvraient le sol de la France. Quelque nouvelle victoire manquait rarement de donner de l'éclat à cette solennité annuelle. Il n'y avait pas de famille qui ne pût revendiquer une part de la gloire nationale. Jusque sous le chaume, l'espoir d'une grande fortune militaire adoucissait pour les vieux parens, l'absence d'un de leurs fils, car

l'égalité régnait sans intrigue, sans bassesse, par le seul mérite, la loyauté et la bravoure. Ils ne sont plus ces joyeux anniversaires, où le culte de l'honneur français se mêlait à celui d'une brillante renommée! Qui pourrait les avoir oubliés? et que se passe-t-il pour en effacer la mémoire? J'espère qu'en secret, comme moi, d'autres recueillent aujourd'hui leurs souvenirs, ou plutôt que leur deuil se renouvelle. De cette terre étrangère, c'est à eux que je m'unis de cœur et d'ame. Puissent nos regrets parvenir à l'ombre illustre de notre héros, et la consoler de voir aux mains où il est, le sceptre qu'il avait rendu si redoutable à nos ennemis!

De Shrewsbury à Wolverhampton, on compte dix-huit milles. Les relais sont à Watling-Street et à Shiffnal. Le premier n'a de curieux que la beauté du chemin qui y conduit, et que l'on assimile aux routes romaines. Un peu au-delà du second, on entre dans le Staffordshire : bien que la campagne soit assez fertile et cultivée avec soin, la population est clair-semée. Hors les villages fort rares que l'on traverse, à peine quelques corps de ferme, quelques chaumières apparaissent çà et là. Ne cherchez pas ces hameaux qu'on rencontre communément en

France, environnés de vergers et d'ombrages, arrosés par un ruisseau limpide, et d'où s'élèvent tous les bruits de la basse-cour, mélodie champêtre accompagnée quelquefois des chansons rustiques d'une paysanne, et de la voix mâle de son amant qui lui répond. Ici, ce n'est que silence et solitude. La vue s'étend sur de vastes plaines, sur des monticules épars à leur surface; et elle ne s'arrête qu'aux montagnes qui bornent l'horizon. Une masse de rochers barrait le passage. Elle a été creusée à plus de trente pieds de profondeur. Sa pente adoucie n'offre plus aucun danger.

Au sortir de ce ravin fait de main d'homme, on découvre un pays charmant. Les clochers de Wolverhampton pointent au loin. En approchant de la ville, nous remarquons une affluence considérable. Les travaux sont suspendus et les champs déserts. De toutes parts on se hâte d'arriver. Des voitures sans nombre, des cavaliers, des piétons nous précèdent, nous suivent. Sur la gauche est une enceinte fermée de poteaux et de barrières. Au sommet de longues perches plantées de côté et d'autre, flottent des drapeaux, des banderoles de couleurs éclatantes. Tout à l'heure des chevaux rapides lut-

taient de vitesse dans ce cirque, franchissaient l'espace, atteignaient ou manquaient le but. Ils étaient montés par des jockeys amaigris, court-vêtus,

> Hang'd o'er their courser's heads with eager speed,
> And earth roll'd back beneath the flying steed [1].

Que d'espérances, que de craintes, que d'anxiétés ils excitaient! Tous les yeux étaient fixés sur eux. De leur agilité dépendaient de fortes sommes. On cite mille ruses employées par les parieurs pour gagner les enjeux. Je ne veux pas dire que, s'il en est d'excusables, d'autres sont de véritables escroqueries : toujours est-il que la vie du coursier et de celui qui le guide, se compte à peu près pour rien, malgré la charité animale que la renommée prête à la vieille et noble Angleterre. C'est à l'un d'appliquer à propos l'éperon et le fouet, et à l'autre d'y puiser une nouvelle énergie. Tout se justifie par le succès. Bêtes et gens ne font que leur devoir : on les paie pour cela. Ces jeux, comme les combats de coqs, sont une passion nationale.

[1] Pope, *la Forêt de Windsor.*

Penchés sur la tête de leurs coursiers comme s'ils voulaient les devancer ; et la terre fuyait derrière eux.

Il était trop tard pour assister à ce spectacle. L'heure du dîner l'avait interrompu. On voyait les gradins se vider, et les toits des maisons environnantes se dégarnir de curieux. Une multitude d'hommes et de femmes parcourait l'arène au galop, au trot, au pas; puis perçant la foule sans égard, sans précaution, sans politesse, ils cherchaient à se devancer réciproquement pour obtenir les prémices de la cuisine des auberges. Nous marchions, mais plus lentement. Enfin à l'entrée de la ville, j'ai cru qu'il serait impossible d'y pénétrer. Nous nous proposions de relayer et de partir sur-le-champ. Mais comment se faire entendre au sein de la cohue qui remplissait les avenues et la cour de la poste? A chaque instant un nouveau venu se lançait sous la porte au risque de blesser, d'écraser ceux qui s'y trouvaient sans pouvoir avancer ni reculer. Toutes les écuries, toutes les chambres étaient pleines. Nous demandions vainement qu'on nous expédiât. Chacun répondait oui, disparaissait, et nous oubliait sans doute. Retirés dans un cabinet où l'on nous avait permis de nous réfugier, nous attendions bien impatiemment. De tems en tems je revenais à la charge. Il fallait traverser un long corridor pour gagner l'escalier. Je

passais devant une salle à manger où plus de cinquante convives dévoraient les *roast-beefs*, les gigots, les *puddings* dont la table était couverte, et savouraient l'*ale* gazeuse, le *porter* et la bière à la mousse blonde et épaisse. Une fois j'ai dû m'effacer et me serrer contre le mur, pour faire place à une de ces énormes pièces de bœuf, du ton de rôti le plus appétissant, tremblante, saignante, nageant dans un jus dont la succulence venait saisir l'odorat, et qu'un homme vigoureux avait peine à porter. Enfin ma ressource accoutumée n'a pas manqué son effet. Une demi-guinée m'a concilié la faveur du chef des postillons. En un clin d'œil notre attelage a été prêt; et nous avons pu échapper à ce tumulte, à ce désordre, à cette confusion, que n'animait aucune gaîté, bien que chacun vînt de goûter l'un des plaisirs les plus vifs pour un Anglais.

Nous ne sommes pas sortis de Wolverhampton plus facilement que nous n'y étions entrés. Malgré leur largeur, les rues étaient tellement obstruées de passans isolés ou attroupés, de chariots, de voitures de toute espèce et de chevaux, que nous nous arrêtions à chaque pas. La ville est bien bâtie et populeuse. Son commerce

consiste en objets de grosse et menue quincaillerie. Les magasins, les boutiques, les ateliers brillent d'acier, de fer poli, de vernis et d'émaux. La concurrence et les commandes y entretiennent une activité incroyable. Enfin, nous voici dehors! Dirai-je dans la campagne? A quoi la reconnaître? La route n'est que cendres et scories. Aucun feuillage ne pare les haies ni les arbres : on dirait qu'un incendie a calciné leurs tiges et leurs branches. Nulle part vous n'apercevez des signes de végétation. Aussi loin que les regards s'étendent (et le pays est plat), ils ne découvrent qu'une terre brûlée, bouleversée, entr'ouverte. Sa surface est comme hérissée de hautes cheminées, semblables à des obélisques et à des colonnes qui auraient survécu à quelque ville antique. Chacune appartient à une mine de charbon ou de fer, à une forge, à une carrière, à une usine. Aux flammes qui jaillissent de leur sommet, se mêlent les tourbillons d'une fumée épaisse qui retombe promptement, et se traîne sur le sol chassée par le vent. L'air en est obscurci. Une odeur sulfureuse l'infecte. Il est à peine respirable. Les oiseaux l'ont fui. Il suffit de le traverser pour être sali des flocons de suie qu'il contient. Les habitans, cachés dans

les puits, dans les galeries souterraines qu'ils exploitent, ne se montrent qu'aux heures des repas. Sous cette terre embrasée se trouvent des filons de fer vierge propre aux ouvrages les plus déliés, des couches d'une terre rouge précieuse pour la faïence et la poterie, des veines de houille dont la qualité supérieure a singulièrement contribué au développement de l'industrie locale. Pendant la nuit, rien n'étonne comme ces feux qui s'élancent de toutes parts. C'est l'image d'un immense volcan en éruption, ou plutôt celle des enfers. On passe à Bilston et à Wednesbury. Le pays n'est peuplé que de forgerons, de serruriers, d'armuriers, de taillandiers, de couteliers, d'émailleurs. Vous entendez le gémissement des soufflets, le bruit des marteaux, le sifflement des limes. Ici le fer incandescent s'écoule du creuset, et sort des moules où on le jette, en canons, en projectiles de guerre, en vases, en grilles, en balustres, sous mille formes diverses créées par l'usage ou la mode. Là des cisailles énormes le coupent en barres de différentes grosseurs. Plus loin des martinets l'aplatissent : puis ces feuilles amincies, placées sur un mandrin, se soudent en rubans ou ne font que se rouler, et deviennent des

canons de fusil. Ailleurs le cuivre s'étend pour servir de doublure à la carène des vaisseaux. Que sais-je encore? Entre les ouvriers, l'un ne fait que des chappes de boucles; l'autre que des ardillons. Les divers produits ont chacun leur fabricant particulier, ou sortent d'une mécanique tout prêts à être employés. L'homme et les machines s'entendent pour hâter et diviser le travail. Regardez celui qui ne fait que des clous pour les semelles de souliers. Il tient de la main gauche une verge de fer rouge. Avec le marteau que meut sa main droite il en aiguise l'extrémité, l'équarrit, et la coupe de longueur à l'aide d'un trou percé dans une enclume. Un autre marteau, placé au dessus et attaché à une marche, présente en creux la forme de la tête du clou. L'ouvrier après avoir lui-même façonné un côté de cette tête, détache avec son pied le marteau suspendu, lequel en tombant achève l'ouvrage, et en se relevant chasse le clou du trou dans lequel il a reçu sa dernière façon. Je dirais mille expédiens analogues, tous plus simples, plus ingénieux, plus surprenans les uns que les autres.

Nous voici dans la ville de Birmingham. Je m'attendais à la trouver teinte des émanations et des débris du combustible qu'elle consomme,

bruyante, sombre et d'une architecture surannée. Loin de là, elle est propre, aérée et bâtie dans le goût simple que j'ai eu tant de fois l'occasion d'observer. Nous sommes entrés par Livery-Street. C'est une large rue bordée de boutiques; et nous allons descendre à l'hôtel de *Hen and Chickens*, la Poule et ses Poussins, qui est au centre de la ville, près de la poste aux lettres et du théâtre : des pots de fleurs, des glaces et des meubles d'acajou ornent son vestibule; mais il faut souvent se méfier de ce luxe extérieur. La table y est en effet peu recherchée. On n'y boit que des vins frelatés. Le service en est mal fait; et ses prix sont très-élevés. Après quelques momens de repos, je suis allé au spectacle. On jouait deux pièces, *Pizarre* et *le Pilote*. Les scènes de terreur, de carnage et de mer ont, comme de coutume, excité les acclamations des habitués du parterre et du paradis. Transportés par je ne sais quel accès d'enthousiasme, ils ont fini par répéter en chœur un refrain auquel leurs voix discordantes ajoutaient peu d'harmonie. On est sorti tard. Les filles publiques remplissaient la chaussée et les trottoirs. C'était une foule à traverser; et Dieu sait la résistance qu'elle offrait. Que d'instances! quelles

rivalités ! quels propos ! quelles dégoûtantes douceurs ! quelles promesses ! Pour comble d'ennui, la porte de l'hôtel était fermée. Un cercle fort animé s'est formé autour de moi. Personne ne savait ou ne voulait m'indiquer où je devais frapper pour être entendu. Il n'y avait pas une de ces sirènes de la nuit qui ne prétendît exercer le droit d'aubaine, et ne fût prodigue de son hospitalité. Enfin un étranger logé à la même enseigne que moi est survenu. Il connaissait mieux les êtres, et notre innocence a échappé aux piéges qui lui étaient tendus.



SUITE DE BIRMINGHAM.

SON INDUSTRIE. — SON COMMERCE. — SES BOUTIQUES.

LE MAGASIN DE M. JONES. — LE BAZAR DE M. THOMASSON.

MONUMENT DE NELSON. — LES FORGES DE SOHO.

Birmingham, le 16 août 1826.

La ville de Birmingham touche presque à la frontière septentrionale du comté de Warwick dont elle dépend. On lui donne une lieue de long. Elle est bien bâtie. La plupart de ses rues sont larges et alignées : il y en a encore de pavées en galets ; mais le plus grand nombre l'est en grès ou à la Mac-Adam. Son extrémité orientale est baignée par une petite rivière nommée la Réa. Birmingham s'unit par un canal à la Trent et à la Severn. Sa population, qui dépasse cent mille ames, est uniquement livrée à la fabrication et au débit d'objets de joaillerie, d'orfévrerie et de grosse et menue quincaillerie. C'est ici l'entrepôt principal des productions de toutes les mines et usines des environs. Il s'en fait une ex-

portation immense. Les magasins, les boutiques en sont encombrés. Voyez combien d'étalages divers! Les assortimens sont complets. Vous n'imaginerez rien qui ne s'y vende, depuis le canon jusqu'à l'épingle; depuis le harnais de carrosse et la simple boucle de ceinture d'une villageoise, jusqu'à la parure la plus brillante; depuis la rape à bois de teinture qui pèse plusieurs quintaux, jusqu'à la lime de l'horloger et du dentiste; depuis le câble de fer auquel se suspendent les ponts, jusqu'à la chaîne d'une montre. On s'étonne surtout de la variété incroyable et de la commodité des ustensiles de ménage et de cuisine qu'on y débite. Le fer, l'acier, le cuivre, y sont fondus, coulés, battus, polis, taillés, brunis, guillochés, émaillés, plaqués. Il n'est point d'instrumens, d'outils où entrent ces métaux, qui ne vous soient offerts sur-le-champ. On travaille pour toutes les conditions, pour le luxe et pour la nécessité. Le riche et le pauvre trouvent également à s'approvisionner. Tel article vaut plusieurs guinées, qui se donne pour quelques *pence* selon le degré de perfection qu'il a reçu, et sans être d'un moins bon usage. Les fusils dont les ministres anglais armaient l'Europe contre nous, sortaient en majeure partie

de cet arsenal : il en partait quatorze mille par semaine, sans que jamais l'humanité, la politique ou seulement l'économie en ait arrêté l'expédition. Malgré cette vaste industrie, ce commerce immense, cette coopération à la guerre ruineuse qui nous était faite, et le nombre de ses habitans, Birmingham n'a point de droits à la représentation nationale. Comment s'expliquer une semblable anomalie? C'est aux routiniers sectaires des vieilleries constitutionnelles d'Angleterre à en rendre compte. Qu'ils la concilient, s'ils peuvent, avec les révolutions politiques qui se sont opérées depuis moins d'un demi-siècle. Sur ce sujet tout a été dit ou à peu près par leurs publicistes et par ceux de l'étranger.

Indépendamment de ses boutiques innombrables, Birmingham a deux magasins d'exposition, *Show-Rooms*, que les étrangers sont invités à visiter. L'un d'eux est tenu par M. Jones. On n'y voit guère que de la quincaillerie commune. Dès que vous entrez, on s'empare de vous. Toutes les armoires, tous les tiroirs vous sont ouverts. On vous montre les divers objets qu'ils renferment; on en vante la forme et la qualité; on en explique l'emploi, car il en est beaucoup qui ne servent qu'à de futiles recher-

ches de ménage; et l'on se hâte d'en dire les prix fixes, souvent fort élevés, malgré l'opinion commune sur le peu de cherté des choses usuelles en Angleterre.

M. Thomasson a de même de nombreux salons de vente. Ceux-ci se distinguent par l'éclat, la variété et la supériorité des marchandises qu'il y expose. Les premiers n'offrent aux chalands et aux visiteurs que des articles communs. A mesure qu'on pénètre plus avant, leur valeur augmente en raison de la matière et de la qualité. Chacun a des gardiens et des commis préposés au débit. Vous arrivez ainsi par degrés à ceux de l'argenterie et du plaqué. Des services entiers de table, unis ou bien ouvragés, couvrent des rayons fermés de glaces. Si l'on ne vous désignait le vrai et le faux, il vous serait impossible de les reconnaître : ni les formes, ni le travail, ni les ornemens ne suffiraient pour empêcher de s'y méprendre. Enfin l'on entre dans ce que je nommerais le sanctuaire du temple consacré au génie industriel de Birmingham. Ici le maître du lieu vous accueille lui-même. Il est dans l'âge mûr et d'une taille médiocre. Sa physionomie mobile, expressive, prévenante, annonce à la fois l'homme ingénieux, spirituel, et instruit dans

l'art du commerce. Il devine ce qui pourra vous tenter, et vous le propose avec une sorte de prédilection, s'attachant à en faire ressortir l'utilité ou le mérite. Son élocution correcte, facile, animée par une franchise réelle ou apparente qui semble lui être familière, s'arrête avant de devenir importune. N'êtes-vous amené que par la curiosité? La politesse remplace l'habileté du marchand. Il est heureux de mettre sous vos yeux les résultats les plus précieux du travail de ses nombreux ateliers. Il s'est réservé la manutention de ce qui a plus de rapport aux beaux-arts qu'à ce qui est de pur métier. C'est dans le cabinet des bronzes qu'il vous retient davantage. Là sont réunies des collections de médailles qui retracent les principaux faits de l'histoire ancienne, moderne et surtout contemporaine. Les traits des grands hommes y sont reproduits plus ou moins fidèlement. Dans le nombre figurent ceux de Napoléon. N'a-t-on pas eu la stupide vanité de le renfermer dans le même écrin avec Wellington? comme si le génie et le hasard pouvaient se comparer. Jetons plutôt les yeux sur un charmant petit modèle du Parthénon. Rien n'égale la pureté de ses proportions et de ses profils. Il a été réparé par une

main exercée. Pendant que nous l'examinions, un boudoir éclairé par le haut nous a été ouvert. Au milieu, sur un piédestal, est placée la copie en bronze du superbe vase extrait des fouilles de la villa d'Adrien, qu'un Hamilton a rapporté de Rome, et qui est maintenant dans l'orangerie du château de Warwick. Elle a les mêmes dimensions que l'original dont la capacité équivaut à cent soixante-trois gallons, plus de six cents de nos litres. On y retrouve la grâce, l'élégance, la perfection du modèle, la finesse de son galbe et le fini de ses ornemens. Cet ouvrage précieux prouve à quel degré les manufactures anglaises joignent le bon goût et l'habileté. Il a fallu neuf mois pour en prendre l'empreinte en cire, puis cinq ans et trois mois pour le mouler et le réparer. L'empereur de Russie, Alexandre, en offrait dix mille livres sterling. Par un sentiment d'orgueil national, que rehausse le plus noble désintéressement, M. Thomasson a voulu le garder. « Mon intention, nous disait-il, est de le laisser à mes héritiers; et j'ai trop de plaisir à le contempler pour m'en priver avant ma mort. » Quelle fortune cependant pour dédaigner un pareil capital! En nous indiquant les beautés de cette

imitation d'un des chefs-d'œuvre de la Grèce, il n'oubliait pas l'éloge de ses ouvriers, parmi lesquels il compte bon nombre de Français. Si ce n'eût été l'heure du repas, il nous les eût montrés à l'ouvrage. Aucun voile ne cache ses travaux. Loin de craindre qu'on ne lui en dérobe le secret, il aime à s'en faire gloire. Il se repose des moyens de combattre la concurrence, et même de la vaincre, sur la perfection de ses procédés et le salaire élevé des artistes qu'il emploie. Vous ne fatiguerez ni sa patience ni sa politesse. Il ne vous le demandera pas; mais vous ne sortirez pas de chez lui, sans acheter quelque échantillon des produits de la vaste industrie qu'il dirige, et qui lui a sûrement acquis de grandes richesses, si l'on en juge par les objets précieux qui ne servent qu'à parer l'étalage de son bazar.

Les places de Birmingham sont presque toutes irrégulières. Celle au centre de laquelle est l'église de Saint-Philippe, a seule quelque étendue. Dans le prolongement du marché qui ressemble à une rue de largeur inégale, une statue a été érigée à la mémoire de l'amiral Nelson. Il est représenté en pied, appuyé sur une ancre. On l'a fait tant soit peu grêle. L'ensemble de ce

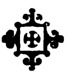
monument est mesquin : sa consécration seule en peut ennoblir le caractère. Sur une face du piédestal est gravé ce peu de mots :

THIS STATUE
IN HONOUR OF ADMIRAL NELSON
WAS ERECTED BY THE INHABITANTS OF BIRMINGHAM
1809[1].

Les forges justement renommées de MM. Boulton et Watt sont à Soho, village à un mille et demi de Birmingham, sur la frontière du Staffordshire. On nous avait persuadé que nous pourrions y être admis. La porte en est rigoureusement fermée. Nul profane n'assiste aux miracles qui s'y opèrent. Plus de mille ouvriers y sont occupés et logés. Nous n'avons pu voir que les approches de cet immense établissement. Une couche de suie, de débris calcinés et de poudre de charbon couvre la terre, les chemins et les arbres. L'eau des ruisseaux est noire. Des nuages de fumée cachent le ciel. Si quelque habitant de ces demeures semblables aux avenues des enfers vient à passer, on a peine à reconnaître une figure humaine sous le bistre épais

[1] Les habitans de Birmingham ont érigé cette statue en l'honneur de l'amiral Nelson. 1809.

dont il est bronzé. Laissons aux chefs de cette manufacture le mystère dont ils s'enveloppent. Puissent-ils conserver long-tems la prééminence qu'ils ont obtenue ! Entre ceux qui désirent de les visiter, aucun plus que nous n'eût rendu hommage au génie qui préside à leurs travaux.



BROMESGROVE. — QUATRE FILLES JUMELLES.
WORCESTER.
LA CATHÉDRALE ET SES MAUSOLÉES.
SOUVENIRS DE LA BATAILLE DE WORCESTER.
UNE MANUFACTURE DE PORCELAINE. — TEWKESBURY.
ARRIVÉE A CHELTENHAM.

Cheltenham, le 17 août 1826

Cinq grandes routes partent de Birmingham et se dirigent vers les ports principaux de la Grande-Bretagne, à travers les capitales et les villes les plus riches de plusieurs comtés. Celle du sud-ouest conduit à Worcester. Avant d'arriver à Bromesgrove, elle franchit un coteau du sommet duquel la vue embrasse les alentours si stériles et si riches de Birmingham, et les champs fertiles et cultivés du Worcestershire. Ici la campagne n'est plus qu'un jardin ou un parc délicieux. Des haies divisent les propriétés. Entre leurs rameaux croisés, serrés, épineux, s'élancent des arbres d'une végétation prodigieuse. Que cette belle verdure, que cette culture va-

riée reposent agréablement! Néanmoins on retrouve encore dans la petite ville de Bromesgrove, de nombreux ateliers et des magasins de quincaillerie. Elle est sur la Salwarp qui se jette dans la Severn entre Hallow et Claines. A peu de distance au-delà, notre postillon nous a arrêtés dans un hameau assez pauvre, dont une seule maison avait quelque apparence. Près de la porte d'entrée du jardin qui est au devant, on lisait sur un écriteau : *Four children at one birth.* 1819 [1]. Aussitôt quatre jeunes filles ont accouru, et se sont placées côte à côte près de notre voiture. Leur mère n'a pas tardé à les suivre. C'est une femme d'une taille élevée, et d'une figure distinguée sans être belle. Elle paraît avoir environ quarante-cinq ans. Il y a dans ses yeux, dans sa voix, dans sa contenance, de la douceur et de la mélancolie. Debout derrière ses enfans, elle les regardait avec une complaisance mêlée d'autorité. « Sont-ce là vos filles jumelles, madame? lui ai-je demandé.—Oui : vous les voyez selon l'ordre de leur naissance.—Comment se nomment-elles? — Maria, Mary, Sara, Eliza. — S'aiment-elles beaucoup? — Assez. —

[1] Quatre enfans d'une seule couche. 1819.

Y a-t-il de l'analogie entre leurs caractères? — Les trois dernières sont vives, frivoles, joueuses. L'aînée a le cœur plus tendre, l'esprit plus attentif et l'humeur plus sérieuse. » Nous le trouvions aussi. Elle est plus grande et semble plus formée. Ses mouvemens ont de la lenteur, et ses traits quelque chose de grave qui annonce la réflexion. Quand, pour nous la désigner, sa mère lui posait amicalement la main sur la tête ou sur les épaules, dans ce geste si simple Maria se plaisait à chercher une caresse : un sourire de bonheur effleurait ses lèvres. Au contraire les autres se faisaient d'un air fin et tant soit peu moqueur, des signes d'intelligence, chacune s'avançant un peu dès qu'il était question d'elle. Elles se montraient plutôt qu'elles ne se laissaient voir, tandis que notre curiosité causait à leur sœur une sorte d'embarras. Elle inclinait la tête; ses paupières s'abaissaient; elle ne levait les yeux sur nous qu'à la dérobée, en rougissant, et attendait avec impatience la fin de cette exhibition. « Vos enfans paraissent heureux, madame.—Ils le sont, j'espère. Du moins le demandé-je à Dieu; et je ne m'y épargne pas. Leur père ne néglige non plus rien pour cela. — C'est une nombreuse famille qui vous est

venue à la fois. — Oui : voilà bien des filles; mais nous les aimons toutes. Grâce au ciel, elles jouissent d'une bonne santé, et nous comptons les conserver. »

Ses yeux passaient de l'une à l'autre. On y lisait qu'elle n'avait de préférence pour aucune d'elles. Son cœur de mère témoignait à toutes une égale affection ; et à ses douces paroles, leurs jeunes visages s'épanouissaient. C'est pour l'aider à les élever qu'on arrête les voyageurs devant sa porte. Ni son costume ni sa demeure n'indiquent le besoin. Cependant elle exprime la plus vive reconnaissance en recevant une pièce d'or ou d'argent. La joie éclate aussi dans ces enfans nés le même jour. Ils se groupent autour de leur mère, lui prennent les mains, les bras, pressent ses vêtemens, et s'éloignent en folâtrant autour d'elle, sans cependant que la petite Maria s'écarte de sa réserve accoutumée. Cette familiarité avec la charité publique convient-elle dans un pays surtout où l'humiliation qu'elle cause, répugne déjà si peu à celui qui y participe? L'amour du travail n'en est-il pas affaibli? Sied-il bien à une femme d'exploiter ainsi le hasard de sa fécondité? Ces jeunes filles n'ont encore que huit ans. Elles ne peuvent com-

prendre la surcharge que leur naissance simultanée impose à leurs parens. Viennent quelques années, et je veux croire que la pudeur dont elles ignorent l'empire, les détournera de la mendicité à laquelle on les associe, qu'elle les retiendra dans l'intérieur de la maison, et qu'elles ne chercheront à augmenter les ressources du ménage qu'en en partageant les soins et les occupations.

Si je devais habiter l'Angleterre et qu'il me fallût choisir entre ses villes de second et de troisième ordre, j'opterais pour celle de Worcester. Les dehors ne sont presque qu'un verger continuel, planté de pommiers et de poiriers dont les fruits abreuvent une grande partie de la contrée. La Severn y passe sous un pont construit en 1781. Au dedans tout annonce une élégante confortabilité. Sans avoir la bruyante activité d'une ville de commerce, elle a du mouvement et de la vie. Ses boutiques approvisionnées de tout ce que l'on peut souhaiter, sont décorées avec une sorte de luxe. On y vend à bas prix de beaux et bons fruits, chose fort rare hors de Londres, d'Édimbourg et de Liverpool. La rue qui la traverse, aboutit à la cathédrale. Cette église date de plus de six siècles

et la conservation en est surprenante. Peut-être ses masses et ses ornemens sont-ils plus lourds que ne le comporte le style gothique de son architecture. Elle a la forme d'une croix latine. Sa longueur est de trois cent quatre-vingt-quatorze pieds et sa largeur de cent vingt. La nef principale et les bas-côtés répondent à ces grandes proportions. A son titre de suprématie religieuse, elle n'unit point celui d'église paroissiale, de sorte qu'on n'y voit ni bancs, ni siéges ni décorations d'aucune espèce. La nudité et la blancheur de ses murs font ressortir les mausolées épars dans son enceinte, la plupart aussi remarquables par l'originalité de leur dessin que par la bizarrerie des inscriptions qui y sont gravées. Parmi les plus anciens, figure celui du roi Jean mort le 17 octobre 1216, dont le règne de dix-sept ans s'usa en guerres malheureuses, et en essais de pouvoir qui n'eurent d'autre effet que d'affaiblir l'autorité monarchique. Plusieurs évêques du diocèse y ont aussi leur tombeau. Celui de John Hough promu au siége de Worcester en 1717, mérite le plus d'attention. Ce défenseur zélé de l'église réformée, déposé sous Jacques II pour avoir résisté à l'influence du papisme renaissant, est

représenté à demi couché sur un sarcophage. Les plis de sa longue robe sont jetés avec abandon, et suivent sans effort le développement de son attitude. La Religion, sous les traits nobles et touchans d'une belle femme, le soutient et l'encourage. Un Génie le pleure. Dans un bas-relief il est en présence de ses juges. Ce monument est l'ouvrage du sculpteur Roubiliac. Il porte l'empreinte d'un rare talent, tant soit peu maniéré cependant, et qui tient de celui de Jouvenet : on se souvient que ce peintre sacrifiait souvent les grands effets de l'art à des études de détail, à des perfectionnemens minutieux qui nuisaient à l'ensemble et à l'unité de la pensée.

Voici une épitaphe tracée récemment par une veuve désolée : il y en a si peu qui ne le soient pas! Son époux a succombé, dit-elle, à une inflammation d'entrailles survenue après une partie de plaisir. La douleur de cette perte cruelle ne s'éteindra jamais : c'est la veuve qui parle. Elle fait vœu de n'avoir pas d'autre sépulture, et que ses enfans la partagent un jour avec leurs parens. Les paroles rendent à peine l'excès de sa piété conjugale. Un marbre de petite dimension la montre entourée de sa jeune famille,

repoussant les consolations, et fondant en larmes sur le cercueil où se sont évanouis le bonheur et l'espérance de sa vie entière. Qui oserait douter que de tels regrets l'accompagnent jusqu'à la mort? certes ce ne sera pas moi. Cependant :

La perte d'un époux ne va point sans soupirs ;
On fait beaucoup de bruit, et puis on se console.
Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole ;
Le Temps ramène les plaisirs.
Entre la veuve d'une année
Et la veuve d'une journée
La différence est grande : on ne croiroit jamais
Que ce fût la même personne ;
L'une fait fuir les gens, et l'autre a mille attraits :
Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne ;
C'est toujours même note et pareil entretien.
On dit qu'on est inconsolable :
On le dit, mais il n'en est rien[1].

Il faut en convenir : les forces humaines suffisent rarement, j'allais dire qu'heureusement elles n'y suffisent pas, aux promesses par lesquelles on ne craint pas de s'engager d'abord. Où trouver en effet un appui qu'on avait éprouvé? Donné par l'amour, l'amitié l'avait rendu plus précieux encore. Mais l'isolement, mille raisons

[1] LA FONTAINE, livre VI, fable 21.

toutes plus pressantes les unes que les autres, suggèrent, un peu plus tôt, un peu plus tard, d'autres pensées, hasardent d'autres conseils, attaquent l'esprit, le cœur, la personne tout entière, et la livrent à de nouvelles affections. Comment résister? Doit-on pleurer toujours? Ne se peut-il pas que les larmes enlaidissent? Ce qui sera advenu de la veuve de Worcester, je ne voudrais pas l'affirmer : mais s'il ne s'agissait que de gager, j'en tenterais hardiment l'aventure.

Quel est cet autre mausolée? Le bas-relief qui le décore, représente un colonel de cavalerie frappé d'un coup de feu. Les rênes qu'il tenait, échappent de sa main défaillante. Il va tomber entre les bras d'un soldat qui s'est avancé pour le soutenir. Une Renommée aux ailes étendues se dispose à le couronner de laurier. Sous les pieds de son cheval qui se cabre, une aigle française est foulée. Quelle haineuse et odieuse allégorie! Oui : l'ombre de ce guerrier s'indignerait d'une flatterie si fausse. Convient-il d'insulter ainsi une nation valeureuse? Quelle gloire y a-t-il à ravaler un ennemi dont la victoire a déserté les drapeaux? C'est affaiblir le mérite du triomphe remporté sur elle. Une inscription va nous ex-

pliquer le sujet de cette sculpture monumentale :

IN MEMORY OF
COLONEL SIR HENRY WALTON ELLIS K. C. B.
A NATIVE OF THIS COUNTY

Who at an early age entered the 23 regiment or Royal-Welch-Fusiliers then commanded by his father major general John Ellis and afterwards led on to honorable distinction by himself during seven years of unexampled valour and renown, — in Holland, Egypt, W. Indies, America, Spain, Portugal and France. — He fell by a musket-shot at the head of his regiment almost in the glorious moment, which announced victory to Great-Britain and peace to Europe on the memorable plains of

WATERLOO.

He died of his wound on the 20 june 1815 aged 32 years.
His loss was lamented and his worth recorded by his illustrious commander Wellington in words that will perish only with history itself.

This monument was erected by the officers and non commissioned officers and privates of the Royal-Welch-Fusiliers, as a tribute of their respect and affection to the memory of a leader not more distinguished by his valour and conduct in the field than beloved for every generous and social virtue [1].

Pourquoi joindre un mensonge injurieux à cette mort glorieuse, aux éloges mérités qui lui fu-

[1] En mémoire du colonel sir Henri Walton Ellis K. C. B., né dans ce comté, qui dès sa première jeunesse entra dans le 23e régiment ou Royal-Fusiliers-Gallois, commandé alors par son père le major-général John Ellis, et élevé depuis par lui-même à une distinction honorable pendant sept années d'une valeur et d'un renom sans exemple, — en Hollande, en Égypte, dans les Indes-Occi-

rent donnés et aux témoignages d'affection que le colonel Ellis reçoit de ses frères d'armes? Nos aigles furent-elles si mal défendues, que les chevaux les enfoncèrent dans la boue? Ce n'est pas là ce que nos fastes militaires ont recueilli. Quand il y en eut d'abandonnées sur le champ de bataille, la mort les avait arrachées à ceux qui les portaient : et alors si quelque heureux de cette terrible et fatale journée s'en emparait, ce trophée était trop glorieux pour qu'il le dédaignât.

Des niches semblables à de petites chapelles environnent le chœur. Elles renferment d'autres tombeaux dont les ornemens sont d'une légèreté, d'une diversité et d'un travail surprenans. Près de l'église est un cloître d'une archi-

dentales, en Amérique, en Espagne, en Portugal et en France. Frappé d'une balle, il tomba à la tête de son régiment, presque dans le glorieux moment qui donna la victoire à la Grande-Bretagne et la paix à l'Europe, dans les plaines mémorables de Waterloo.

Il mourut de sa blessure le 20 juin 1815, âgé de trente-deux ans. Sa perte fut déplorée et son mérite célébré par son illustre commandant Wellington en des termes qui ne périront qu'avec l'histoire elle-même.

Ce monument a été érigé par les officiers, les sous-officiers et les simples soldats de Royal-Fusiliers-Gallois, comme un hommage de leur respect et de leur affection pour la mémoire d'un chef non moins remarquable par sa bravoure et son habileté sur le champ de bataille, que chéri pour toutes ses vertus généreuses et sociales.

tecture fort simple. Entre ses autres dépendances, on compte une bibliothèque riche en éditions anciennes, et dans laquelle se tiennent les assemblées du clergé.

Après cette visite à l'un des plus vieux et des plus beaux édifices religieux d'Angleterre, en rentrant dans les rues paisibles de Worcester, où le dissentiment des opinions politiques ne se signale plus que par une tolérance réciproque, le souvenir revient du jour où les fureurs de deux partis également acharnés s'y déchaînèrent[1]. Charles II et Cromwell les commandaient. Il s'agissait de la monarchie ou de la république. Un combat sanglant fut livré. Les Écossais qui suivaient le roi, périrent presque tous. Le peu qui échappa fut massacré par les habitans des campagnes. Mille prisonniers tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Ceux-ci ne parlaient que de liberté, et ils les vendirent comme esclaves aux planteurs d'Amérique. Après des prodiges de valeur le jeune roi avait fui. Sa tête était au prix de mille livres sterling.

« L'imagination, dit un historien, peut à peine concevoir des dangers plus romanesques,

[1] 3 septembre 1651.

ou de plus grands malheurs, que ceux dont Charles II fut assailli. Après avoir coupé ses cheveux pour mieux favoriser son évasion, déguisé en paysan, il travailla pendant quelques jours à abattre du bois dans une forêt. Ensuite il essaya de se réfugier dans le pays de Galles sous la conduite d'un nommé Pendrell, pauvre mais fidèle compagnon de son infortune. Ce plan ne réussit pas. Tous les passages étaient soigneusement gardés. Contraint de revenir sur ses pas, il rejoignit un colonel qui s'était soustrait comme lui au carnage de Worcester; et tous deux n'eurent d'autre ressource que de monter sur un chêne, de rester un jour entier cachés ensemble dans le plus épais du feuillage, tandis que des soldats du Parlement qui les poursuivaient, étaient arrêtés au-dessous. De là, dans un péril imminent, et en proie aux angoisses de la faim, de la fatigue et du désespoir, il se rendit chez un M. Lane, l'un de ses sujets les plus dévoués, dans le comté de Stafford. Ayant délibéré sur les moyens de gagner la France, ils convinrent qu'il irait à cheval devant la fille de ce royaliste, chez une amie de la famille, Mess Norton, qui vivait dans le voisinage de Bristol. Pendant ce voyage, chaque jour il rencontrait des

gens de sa connaissance ; et une fois il passa tout au travers d'un régiment républicain.

» Arrivés à leur destination, la première personne qu'ils virent, était un des propres chapelains du roi, assis devant la porte et qui s'amusait à regarder jouer aux boules. Le roi après avoir lui-même mis son cheval à l'écurie, fut conduit à un appartement que Mess Norton avait fait préparer pour lui, sous prétexte qu'il était incommodé. Un domestique envoyé pour lui offrir des rafraîchissemens, n'eut pas plus tôt remarqué la pâleur et l'altération de ses traits, causées par la lassitude et la position terrible dans laquelle il se trouvait, que reconnaissant son roi et son maître, il tomba à genoux et s'écria en fondant en larmes : « Que je suis heureux de voir Votre Majesté ! » Le roi lui recommanda le secret ; et l'honnête serviteur le lui garda fidèlement. Après quelque séjour dans cet asile, il résolut de demander l'hospitalité au colonel Windham, dont la famille s'était toujours distinguée par son royalisme ; et il en fut accueilli avec la plus touchante cordialité. Continuant de se diriger vers le rivage de la mer, la Providence permit encore une fois qu'il s'échappât d'une petite auberge où il logeait. C'était un

jour de fête solennelle. Un tisserand fanatique qui avait combattu dans les rangs du Parlement, prêchait contre le roi dans une chapelle en face de la maison. Charles l'écoutait. Un maréchal-ferrant républicain, qui avait examiné les chevaux des voyageurs, affirma au prédicant, que la manière dont l'un de ces chevaux était ferré, annonçait qu'il venait du nord de l'Angleterre. Aussitôt l'orateur furibond déclara que cette monture ne pouvait appartenir qu'à Charles Stuart, et se rendit tout de suite à l'auberge accompagné d'un constable : mais dans l'intervalle, le roi avait réussi à s'évader. Enfin, après avoir surmonté des obstacles sans nombre et éprouvé la fidélité de quarante individus de tout sexe qui auraient pu le trahir, il s'embarqua à Brighton, et prit terre en Normandie où il trouva un refuge assuré [1]. »

Entre les diverses industries de Worcester, la fabrication de la porcelaine jouit de quelque renommée. Nous avons obtenu accès dans la manufacture de MM. Flight et Barr. Quoique le directeur se soit empressé de nous en ouvrir

[1] HISTOIRE D'ANGLETERRE, *en une suite de Lettres d'un Gentilhomme à son Fils.*

les ateliers, nous n'avons pu pénétrer le mystère des élémens de la pâte que l'on y prépare. Un des principaux ouvriers s'est prêté à nous donner une preuve de son habileté. Sous ses doigts une boule informe et souple s'est étendue, amincie, élevée, renflée au milieu, étrécie dans le haut. Puis, en s'évasant, ses bords se sont recourbés; et une légère pression en a rabattu une petite partie destinée à resserrer l'écoulement du liquide dont on aurait pu l'emplir. Enfin une anse a été adaptée à ce petit vase qui est devenu un charmant pot au lait. Quelques secondes, et le caprice ou le talent du mouleur avaient suffi pour opérer cette métamorphose : mais, s'il faut le dire, les produits de ce genre, offerts dans les magasins à la curiosité et au choix des chalands, sont loin d'égaler la finesse et la transparence des nôtres. De même la peinture dont on les embellit est loin de la perfection que nous avons atteinte. Elle ne se distingue ni par la pureté du dessin, ni par la vivacité et la fraîcheur du coloris. Nos formes sont aussi plus suaves, et se rapprochent davantage de l'antique. A cet égard nous ne devons rien envier à l'Angleterre.

Au sortir de Worcester, le chemin qui va au

midi, suit la rive gauche de la Severn. De riches campagnes s'étendent de tous côtés. On rencontre plusieurs jolis villages. Bientôt une végétation plus abondante annonce le voisinage d'une autre rivière. C'est l'Avon qui, après avoir passé devant le parc de Warwick et fertilisé une riante vallée, va se jeter dans la Severn. Près de la jonction de ces deux rivières, et sur l'extrême frontière du Gloucestershire, est située la ville de Tewkesbury dont le nom est resté à la douzième bataille qui eut une si grande influence sur les destinées des maisons d'York et de Lancaster. Ici nous prendrons à gauche pour nous rendre à Cheltenham, célèbre pour la salubrité de l'air qu'on y respire et l'efficacité de ses eaux minérales. Nous y sommes arrivés tard. Les rues étaient resplendissantes de lumières. Il y avait foule au spectacle. Entre autres petites pièces, des acteurs doués de quelque talent en ont joué une dans laquelle les douceurs d'une lune de miel commencent à s'aigrir. Déjà les jeunes époux semblent moins disposés aux concessions de caprices ou d'humeur qu'ils s'étaient faites jusque-là. Les querelles que la contradiction allume sur des sujets futiles, promettent de dégénérer prochainement en de violens

orages. Il y a encore dans les raccommodemens, de la franchise, de l'abandon, du bonheur; mais il est facile de prévoir qu'ils ne seront bientôt plus qu'un vain et fastidieux replâtrage. C'est un ouvrage de bon goût, dont je m'étonne que nos auteurs dramatiques n'aient pas tenté l'imitation.

CHELTENHAM.

UNE RENCONTRE ET DES CONJECTURES.

L'EMPLOI D'UNE JOURNÉE DES EAUX.

Cheltenham, le 18 août 1826.

Qui pourrait se lasser du délicieux séjour de Cheltenham? Quelle charmante petite ville! que ses maisons sont propres et jolies! quel luxe dans ses boutiques! quel silence! quel repos! que de plaisirs offerts à ceux qui se portent bien, et de précautions et de soins pour les malades! La vie y est soumise à des règles qui ne laissent pas un instant de loisir, en même tems qu'elles s'accordent avec les principes d'une hygiène salutaire. Le matin on s'attend, on se désire, on se visite réciproquement, pendant que les buveurs d'eau vont aux diverses sources s'abreuver de celles qui leur sont prescrites. C'est l'heure de demander aux naïades des fontaines le retour de la santé; c'est aussi l'heure des liaisons qui se forment, de celles qui sont commencées, des

billets doux ou malins, des entretiens et des caquets, des ébauches de mariages, des entrevues pour ceux qui se concluront ou se rompront plus tard, des riens qu'on a oublié de se dire la veille et qu'on n'épuise pas le lendemain. Pour moi, étranger et simple passant, moi qui n'ai aucune de ces distractions, je me promène à l'aventure, regardant de côté et d'autre, sur les portes, aux fenêtres, si quelque objet nouveau ne fixera pas mon attention. Dans un parloir, au rez-de-chaussée, je viens d'entrevoir une femme, grande, svelte, au cou souple et élancé, et d'une figure ravissante. Elle est dans cet âge heureux et trop tôt évanoui, où la beauté n'a plus rien à acquérir et n'a encore rien perdu. Il faut que son sommeil ait été troublé par quelque peine de cœur, ou bien une tendre préoccupation l'aura tenue éveillée, car son lever a presque devancé le jour. Elle est déjà parée d'un négligé galant. Les boucles noires de ses cheveux retombent sur son sein qui n'est voilé que d'une gaze légère. Assise devant une table, elle écrit. Sa plume court sur le papier. Une pensée n'attend pas l'autre; et les mots ne se font pas chercher. Tantôt elle sourit; tantôt une langueur mélancolique s'empare de ses traits. S'impose-

t-elle quelqu'une de ces excuses qui coûtent si peu quand on aime? est-ce une faveur qu'elle accorde? ne parle-t-elle que d'aimer et d'être aimée? Que je voudrais être dans sa confidence! Je me faisais un roman tout entier. Le bruit de mes pas l'a distraite. Elle a jeté les yeux vers la fenêtre. Le reflet des rideaux de pourpre a coloré son teint de lis : je ne puis dire combien cette nuance rosée l'embellissait. Il ne tenait qu'à moi de penser qu'elle rougissait d'avoir laissé échapper son secret ; ou plutôt que sa pudeur s'alarmait de la curiosité qu'elle m'avait inspirée. Son nom était écrit à sa porte sur une plaque de cuivre entre deux petites branches de myrte. Elle ne prend d'autre titre que celui de *miss ;* et je ne veux point ajouter le nom qui le suit. Avec les imaginations que je me suis créées, ce serait peut-être une indiscrétion. Elle vit au sein du luxe et de la mollesse. Des gravures, des tableaux, des meubles précieux ornent son appartement. Qui sait quels tems remplaceront ces heures rapides d'opulence et de plaisir?

La promenade commence à deux heures de l'après-midi et dure jusqu'à cinq. Alors la grande rue se remplit de piétons, de cavaliers, d'équipages. Dans les boutiques la foule abonde et se

presse. Quelques malades peu nombreux se font traîner par un homme, dans une bergère suspendue et portée sur trois roues. Préférez-vous de parcourir la campagne? Le but ordinaire de ces excursions est l'une des sources qui y sont disséminées. Les unes sont plus ou moins saturées de sels que la chimie en extrait, et dont la médecine se sert avec succès : elles ont la saveur de l'eau des huîtres, et sont réputées favorables à la digestion. D'autres contiennent du soufre qui s'évapore promptement : celles-ci sont employées intérieurement et extérieurement contre la paralysie. Les chemins, les sentiers sont bordés de maisons entourées de fleurs et de verdure, ombragées d'arbres touffus. Il y en a pour tous les goûts et pour toutes les fortunes. Voulez-vous un petit hôtel avec son péristyle, ses colonnes, ses sculptures, tous les accessoires qu'exigent les habitudes de la grandeur et de la richesse? Vous en trouverez à choisir. N'aimez-vous que la modestie, la simplicité, la retraite, les besoins modérés de la médiocrité? Combien d'asiles leur sont préparés! Mais soit palais, soit chaumière, l'ameublement est toujours frais et soigné. Des tapis couvrent les parquets. La lumière n'arrive qu'à travers des dra-

peries et des stores qui en ternissent l'éclat, et la teignent de mille nuances favorables aux demi-jours mystérieux, à l'amour, à l'amitié, aux méditations philosophiques, aux souvenirs du cœur, à de tendres épanchemens.

La soirée se passe dans un vaste jardin où l'on est admis par souscription. On y trouve des salons de lecture, de causerie, de danse et de jeu. Au dehors une musique d'harmonie ne cesse de se faire entendre. Les amans de la solitude se répandent dans les allées, dans les bosquets où la vive clarté du gaz est adoucie par l'épaisseur du feuillage. Toutefois ces amusemens ne se prolongent jamais fort avant dans la nuit. L'usage et les prescriptions de la Faculté veulent qu'on se retire de bonne heure : et chacun s'y soumet.

REGRETS DE QUITTER CHELTENHAM.
GLOUCESTER ET SA PRINCIPALE ÉGLISE. — LA CAMPAGNE ET LA MOISSON.
BRISTOL. — LA VILLE ET LE PORT. — DES TORTUES.
SOUVENIRS HISTORIQUES.
LA CATHÉDRALE DE BRISTOL. — MAUSOLÉE D'ÉLISABETH DRAPER.
ÉLIZA ET YORICK. — UNE NUIT DE BRISTOL.

Bristol, le 19 août 1826.

Avec quels regrets je m'éloigne de Cheltenham, de ses plaisirs si calmes, de ses ombrages si frais, et de cette galerie d'originaux où tant de caractères se révèlent et tant d'autres se déguisent! Combien j'aurais trouvé de charme à me faufiler dans les coteries qui y rivalisent d'intimité, d'esprit, de grands airs, de belles manières! J'aurais voulu chercher la belle miss S***, avec laquelle une aventure de quelques jours me semblait ravissante; car toute sentimentale qu'elle paraît, je doute qu'elle eût pris au sérieux cette connaissance de hasard. Son air de tête si caressant, son âge exempt de l'embarras d'une ingénue et de l'expérience d'une matrone, pro-

mettaient de charmantes entrevues, d'agréables entretiens. N'y pensons plus. Je viens d'entrer à Gloucester, chef-lieu du comté de ce nom. Sa fondation est du tems des Romains. Ils s'y établirent pour contenir les Silures, habitans des Galles méridionales, peuple indomptable qui ne posait jamais les armes, et qu'on ne pouvait intimider par la terreur, ni se concilier par la clémence. Cette ville est située au sein de la vallée que la Severn arrose, et sur le bord de cette rivière. Guillaume-le-Conquérant la ferma de murs. Elle reçut du roi Jean ses droits politiques; et Henri VIII l'érigea en évêché. De gras pâturages fréquemment inondés s'étendent aux environs et constituent sa principale richesse. C'est un grand marché de bestiaux pour Londres. Elle joint à ce commerce celui du lin et du chanvre qui témoigne de la fertilité de sa campagne. On y fabrique aussi des épingles. Les maisons ont peu d'apparence; mais la cathédrale, qui passe pour une des plus anciennes du royaume, est assez belle, malgré la diversité des styles d'architecture qui ont présidé à sa construction. Les ornemens des voûtes de ses chapelles et de celle de son cloître, sont légers, gracieux, distribués avec goût. Une immense croisée éclaire

le chœur. Elle occupe la hauteur entière de l'édifice. Les petites colonnes qui la partagent, ses arcs, ses découpures ne se soutiennent, pour ainsi dire, que par enchantement.

C'est à Bristol que nous allons. Nous ne quittons plus les bords de la Severn. Combien de produits agricoles couvrent ses deux rives! On fait la moisson. Les granges sont-elles déjà pleines? ou bien les cultivateurs préfèrent-ils de mettre les gerbes en meules? On en voit de tous côtés, et il s'en élève de nouvelles. Elles sont, à mon sens, assez mal placées près des maisons, dans les cours, au milieu des bâtimens d'exploitation. Cet usage est justement proscrit en France. La loi fixe la distance qui doit les séparer de toute habitation. Il n'a pas suffi que l'assurance payât le dommage d'un incendie. On a tenu compte aussi de la vie des hommes et de la chaumière du pauvre. Au reste la forme des meules en Angleterre ne laisse rien à désirer. Elles ressemblent à des pommes de pin légèrement renflées dans le milieu. La régularité de leurs contours est telle qu'on les croirait tracées au compas. Des liens en serrent la partie supérieure. Elles ont pour base, comme celles de foin, de faux parquets qui reposent sur des socles à sommet

évasé et recourbé en dessous. Ainsi le vent n'y ayant point de prise, ne peut les renverser; et aucun animal rongeur n'y pénètre.

A l'extrême frontière septentrionale du Somersetshire, voici Bristol, sa capitale. Dès l'abord on juge de sa vaste étendue, sans trop pouvoir se rendre compte de sa topographie. Ses rues sont étroites, tortueuses, obscures, et ses maisons hautes et enfumées. On vante la façade de l'Hôtel-de-Ville, celles de la Bourse et de la Douane. Pour moi, je ne trouve pas que les beaux-arts exercent ici une grande influence. Ce n'est pas à ce titre que la ville de Bristol était la seconde d'Angleterre, car on ne la met plus qu'au troisième rang. Liverpool l'emporte sur elle à tous égards. Nous avons vu comment l'heureuse situation de ce dernier port, exploitée par l'industrie et le commerce, a développé les avantages dont il jouit maintenant. Cependant il se fait encore à Bristol beaucoup d'affaires. Des forges, des verreries, des fonderies, des manufactures de glaces, de savon, de chapeaux, de bas, d'étoffes de laine et d'autres objets d'une consommation journalière, servent aux expéditions pour les Indes, l'Espagne, l'Irlande et le Nord. En retour, les vaisseaux rap-

portent du café, du sucre, de l'indigo, du coton, toutes sortes de denrées coloniales, du poisson salé ou fumé, des huiles, des fruits secs, des toiles, des suifs, du goudron et des chanvres.

Mais où donc est le fleuve qui favorise cette immense navigation? Nous demeurons au milieu de la ville dans Corn-Street, presque en face de la Bourse dont le péristyle ionique m'a peu frappé. A quelques pas est High-Street. Cette rue est escarpée, boueuse, très-fréquentée. N'y cherchez point les boutiques richement décorées, les étalages élégans que nous avons rencontrés dans les moindres bourgs d'Angleterre. Le désordre, la saleté, le manque de goût se retrouvent ici à chaque pas. J'aperçois enfin le port, dans le fond d'un ravin. Combien de vaisseaux, de mâts, de cordages! L'enceinte qu'ils remplissent se nomme le Bassin Flottant, *Floating Bason*. C'est une espèce de canal fermé par des écluses, qui serpente au bas de la ville, du levant au couchant, pénètre dans son centre et y porte les cargaisons qu'on amène de toutes les parties du monde. Des ponts le traversent sur les points où la circulation est plus abondante. L'une de ses branches n'est qu'un cloaque infect qui répand les émanations les plus

malsaines. Sur ses larges quais, sont entassées toutes sortes de marchandises. Une population bruyante s'y livre aux nombreuses manipulations qu'exigent leur départ et leur arrivée. Des traîneaux vont, viennent, se croisent, chargés de tonneaux, de caisses, de balles. A quelques pas au-dessous, l'Avon promène son eau jaunâtre et bourbeuse, profondément encaissé d'un côté par la ville, et de l'autre par des marais où quelques constructions s'élèvent. Il est également couvert de navires, de chasse-marées, d'embarcations de toute dimension. Ce qui n'a pu trouver place dans le bassin ou dans les docks qui en dépendent, y est à l'ancre ou amarré le long des bords. Quelle vie, quelle activité, dans les magasins, sous les hangars, dans les chantiers! Que de travaux divers créés par ce commerce maritime! Que d'industries groupées à l'entour! Quoique la foule soit difficile à percer, que les embarras se renouvellent sans cesse, que les passages soient souvent obstrués, on aime à assister à ce spectacle animé, productif, au mouvement de ces échanges continuels d'où naît la véritable fortune des nations.

Remontons à la ville. Des curieux sont assemblés devant la porte de notre hôtel. On vient d'y

apporter huit ou dix tortues ; la moindre pèse deux cent cinquante livres, et il y en a dont le poids dépasse quatre quintaux : elles sont monstrueuses par leurs proportions. Les unes nagent dans de grandes cuves pleines d'eau ; les autres se traînent sur les dalles de la cour. « Où cela va-t-il être expédié? demandais-je à notre hôte. — A la cuisine. A peine en avons-nous assez pour un jour. » Quelle consommation d'une provision si coûteuse ! Au dehors on s'en est entretenu long-tems : et que de commentaires et d'exclamations sur l'excellence de la soupe nationale, un peu chère toutefois, et moins bonne que je ne le croyais avant d'en avoir goûté! — Le peuple de Bristol est causeur, remuant, curieux; j'ai presque dit badaud. Il a aussi fait souvent ses preuves de turbulence politique. On le vit figurer dans la lutte de Charles Ier avec les ennemis de sa couronne ; et il soutint contre les royalistes un siége dont l'issue fut terrible. Sous le règne de Charles II, il se révolta à l'occasion d'une hausse dans le prix du pain. Des barques de blé furent pillées. Le gouvernement envoya des troupes pour rétablir l'ordre. Il y eut du sang répandu; et ce ne fut qu'en déployant la plus vigoureuse énergie, que l'on parvint à

calmer cette révolte indigne d'un peuple soi-disant si éclairé.

Henri VIII érigea Bristol en évêché, vers le milieu du seizième siècle. La cathédrale est un vaste édifice moitié saxon, moitié gothique. Ses nefs sont pavées de pierres sépulcrales. Des monumens funèbres en garnissent le pourtour. Sur les murs, sur les colonnes, de nombreuses épitaphes sont gravées. Entre ces tombeaux, on remarque celui du comédien Georges Powel qui fut le digne interprète de la muse tragique de Dryden, et qui a laissé lui-même un recueil dramatique. Mais il en est un autre sur lequel l'attention s'arrête avec bien plus d'intérêt. Il est voué à la mémoire d'Élisabeth Draper, l'amie de Sterne, immortalisée par les *Lettres* si passionnées *d'Yorick à Éliza.* « Quoiqu'elle fût née aux Indes-Orientales, dit un éditeur des œuvres de Sterne, la faiblesse de sa constitution ne lui permit pas de supporter la haute température de ce climat brûlant. Elle était venue en Angleterre pour essayer de recouvrer la santé, et fit par hasard la connaissance de M. Sterne. Il ne tarda pas à découvrir en elle, une ame si sympathique avec la sienne propre, tant d'instruction, un esprit si fin, un cœur si tendre, que,

cédant à un attrait réciproque, ils formèrent ensemble la plus étroite union que pussent admettre la pureté des mœurs et la chasteté de l'innocence. Sterne l'aimait comme son amie, et il en tirait vanité comme d'une élève distinguée. La santé d'Éliza, ses intérêts, sa réputation, ses enfans, tout lui était commun avec elle. De son côté, elle disposait librement de la fortune et du tems de son ami, dès que le sacrifice qu'elle lui demandait pouvait contribuer à son bonheur réel. Désire-t-on de savoir si la vive affection de Sterne ne franchit jamais les bornes d'un amour platonique? La réponse est délicate. Toutefois la mémoire de cet homme justement célèbre est demeurée intacte; et c'est le plus grand éloge que l'on puisse faire de ses sentimens, car rien ne montre mieux la puissance de la religion et de la vertu, que le triomphe de la piété et de l'innocence dans un cœur en proie aux passions les plus séduisantes.» Quelques mots ajoutés par l'auteur à cette notice sommaire sembleraient moins favorables à celle qui en est l'objet. Pourquoi ne leur préférerais-je pas les expressions caressantes et plus que fraternelles, que son Bramine, comme elle l'appelait, lui adressait dans ses lettres? Quels noms affectueux ne lui

donne-t-il pas! « Ma chère Élisa! ma très-chère amie! mon enfant! la meilleure des filles! lui dit-il; je suis à moitié amoureux de vous.—Je viens de parler de toi une heure entière sans m'arrêter.—Tu es toute ma pensée.—Tes souffrances physiques et morales sont les miennes.—Bannis toute crainte, accueille toute espérance, et ta santé se rétablira.—Puissent tes joues recouvrer leur teinte rosée, et tes lèvres se colorer de nouveau d'un doux incarnat! — Vous êtes plus que belle.—Il est impossible de vous voir sans vous admirer.—Jamais il n'y eut de physionomie si spirituelle, si bonne, si expressive que la vôtre.—Aucune femme n'a dans le regard et dans la voix quelque chose d'aussi persuasif. — Quand j'écris mon *Voyage Sentimental,* je donnerais cinq cents guinées pour vous avoir près de moi deux heures seulement : je serais certain d'en augmenter beaucoup le mérite et la valeur.—Adieu.—Adieu encore une fois. Que la santé, le repos, le bonheur t'accompagnent! Puisses-tu revenir bientôt pour me rendre à la vie! Je ne cesserai de pleurer ton départ, et je serai le premier à saluer et à fêter ton retour. » Qui ne se méprendrait à une telle amitié? Ces épanchemens en disent plus que ne

pourraient faire les conjectures les mieux fondées. Quel crime d'ailleurs d'être belle et d'être aimée de Sterne? Et si c'en était un, qui pourrait, qui oserait le condamner?

Demain est jour de sabbat. Comme on ne fera que sonner les cloches, dire l'office et y assister, chaque ménage envoie ce soir à la provision. Une affluence extraordinaire se répand dans la ville. La foule des chalands se presse dans les magasins de comestibles. J'espérais que la nuit ramènerait le silence et la tranquillité. Un autre peuple composé de femmes, de matelots, de tapageurs, s'est emparé des rues, criant, chantant, se disputant, riant aux éclats, appelant la garde, et arrêtant, avec plus ou moins de violence, les citoyens paisibles qui rentraient dans leur domicile. Cependant les *watch-men* annonçaient l'heure, sans mettre le holà dans les rixes au travers desquelles ils passaient. Spectacle curieux! si, comme les habitans de la ville, j'eusse été familier avec cette bacchanale qui commence dans les tavernes et finit dans la boue des ruisseaux.



LES FAUBOURGS DE BRISTOL.

CLIFTON.

L'AVON. — BATH. — UNE PETITE FILLE MOURANTE.

LE REPAS D'AUBERGE.

Bath, le 20 août 1826.

Hors du centre de Bristol, l'empire des lois de l'édilité moderne se fait aussitôt sentir. Les rues s'élargissent et sont mieux pavées. Des trottoirs les bordent. Il y a moins de négligence dans la décoration des habitations particulières. On rencontre de grandes places gazonnées et plantées d'arbres. Dans le nombre, le Square de la Reine, *Queen-Square,* et la Pelouse du Collége, *College-Green,* se font remarquer par leur étendue et la beauté de leurs ombrages. Les embellissemens se multiplient à mesure que l'on avance dans les faubourgs. Celui d'Hotwells, renommé pour ses eaux minérales, en est un exemple. Mais c'est surtout à Clifton que l'opulence et l'esprit d'entreprise déploient, l'une ses prodigalités, l'autre ses spéculations. Clifton est

bâti au sommet d'un coteau où l'on monte par une pente adoucie avec art. Là de longues suites de façades régulières décrivent tantôt une ligne droite, tantôt une ligne courbe. Celles du *Croissant Inférieur* et du *Croissant Royal d'York* font un effet superbe. Elles donnent sur d'immenses tapis de verdure parsemés de bosquets et d'arbustes, et qui passent pour d'excellens pâturages : on s'étonne de trouver à l'extrémité de l'une d'elles, un poteau d'exposition infamante fixé à demeure. Les maisons, construites en pierre et couvertes d'ardoises, comptent plusieurs étages. C'est là que vivent les nobles et les riches. Pendant l'été, des malades y viennent chercher de meilleurs jours et de plus paisibles nuits. Le voisinage des sources salutaires ne les attire pas seul dans ce beau lieu : ils y sont encore amenés par la pureté de l'air, les agrémens d'une société choisie, et surtout par la proximité de la plaine de Durdham qui leur offre, sans beaucoup de fatigue, des promenades délicieuses. Des hauteurs qui couronnent Clifton, la vue est magnifique. A droite on reconnaît l'emplacement d'un camp romain. A gauche, Bristol est tout entier sous vos yeux : d'abord, ses quartiers neufs, propres et aérés;

plus bas les masses obscures de l'ancienne cité, partagées par des rues plus obscures encore; au-dessous ses bassins et ses docks qui disparaissent pour ainsi dire derrière un épais réseau de mâts, de vergues, de cordages, de flammes, de pavillons de mille couleurs; et dans le fond l'Avon à l'onde fauve, qui enfanta cette métropole commerciale et industrielle. Nous ne devons être qu'à quelques pas de ce fleuve. Le voici en effet. Il coule à plus de deux cents pieds entre des rochers à pic qui semblent s'être ouverts pour lui donner passage. Justement un vaisseau vient du port. Il vogue à pleines voiles et ne tarde pas à s'engager dans ce canal étroit. Bien qu'il ait trois mâts et qu'il soit d'un fort tonnage, on le prendrait pour un yacht, tant le ravin est profond. On prétend qu'un pont suspendu doit prochainement être jeté d'un bord à l'autre, et que son exécution sera confiée au fils du célèbre ingénieur Brunel : entreprise hardie sans doute et qui honorera son auteur; mais, à l'inspection de la carte, et même du pays, je ne conçois guère les avantages que produira cette communication entre les comtés de Gloucester et de Somerset.

Puisque c'est aujourd'hui dimanche, qu'il

n'est pas défendu de voyager, et que l'industrie des loueurs de chevaux et des postillons n'enfreint point la loi religieuse, nous partons pour Bath. La route suit la vallée de l'Avon. Pendant les quatorze milles que l'on parcourt, quelles idées d'amusemens et de fêtes l'imagination ne se crée-t-elle pas! Bath n'est-il point une ville enchantée, toute de plaisir et de joie, et où le luxe ne laisse aucun prétexte à la misère? Son exposition est charmante. De riantes collines s'élèvent tout à l'entour en amphithéâtre. L'Avon serpente au fond de sa vallée. Mais quelle solitude, hélas! quelle tristesse! La première saison des eaux est finie; et la seconde ne commencera qu'en automne. Maintenant, à la plus belle époque de l'année, la population se réduit aux indigènes. Combien de maisons inhabitées! Les diverses salles de réunion, de bal, de concert attendent que le tems de les ouvrir soit venu. Toutefois la ville paraît belle. Les places sont environnées de façades d'une noble architecture. Il y a des quartiers entiers qu'on prendrait pour un seul palais, à cause de la régularité et de la richesse de leur décoration. De ce nombre sont *le Cirque*, *le Croissant Royal*, les places de *Camden*, de *Portland* et plusieurs

autres. On est surtout frappé de l'imposant aspect du *Croissant Royal* : c'est une longue rangée de maisons particulières, ornées de pilastres ioniques, et construites en hémicycle sur un coteau qui domine la ville et la campagne. Au devant s'étend une pelouse très-fréquentée par les enfans accompagnés de leurs bonnes. Le spectacle de leurs jeux et de leurs joyeux ébats y appelle aussi des promeneurs. Qui n'aimerait à les voir si heureux? qui ne serait ému des attentions qu'on leur prodigue? Comme toutes ces figures gaies et fraîches plaisent à la pensée, de même qu'elles touchent le cœur! On cherche dans les traits indécis des petites filles, dans leurs formes ébauchées, dans l'expression vague de leur physionomie, le degré de sensibilité qui les animera, le genre de beauté dont elles seront douées, l'amitié, l'amour qu'elles inspireront. Cette étude a un charme indicible. On s'y abandonne. Elle amuse; elle intéresse.

Mais que se passe-t-il? Voyez, comme tout-à-coup le sérieux a gagné la troupe folâtre. Une voiture de malade, montée sur deux roues et traînée par un homme, arrive en ce moment. Ces enfans la connaissent tous. C'est celle d'une de leurs compagnes, âgée de douze ans à peine,

et qui a atteint le dernier degré de la phthisie. Elle est étendue, la tête appuyée sur des oreillers. On l'avait transportée à Bath pour recouvrer la santé : elle n'a plus qu'à mourir, et bientôt en vérité, la pauvrette! Si les boucles onduleuses de ses cheveux, les longs cils qui bordent ses paupières, et ses sourcils dessinés avec grâce, n'avaient encore leur teinte d'ébène, vous ne la distingueriez pas entre les mousselines qui l'enveloppent. Sa maigreur est extrême. Une pâleur mortelle a décoloré ses lèvres. Deux frères, trois sœurs l'entourent et la suivent. L'aîné a la main posée sur le bras du fauteuil roulant. De tems en tems la malade la lui serre amicalement de ses doigts desséchés. Quels regards languissans laissent alors tomber ses yeux à demi éteints! quel caressant et triste sourire les accompagne! Comme chacun s'empresse autour d'elle, et se hâte de l'aimer, pour le peu de tems qu'elle a à être aimée, et afin qu'elle en jouisse le plus possible. Son frère lui parle par momens, et elle répond d'une voix entrecoupée. Ni lui, ni les moins jeunes de la famille, ne conservent aucune illusion, aucune espérance. Elle n'en a pas non plus elle-même. Quant aux petits, plus ignorans de la mort et de ses hideuses appro-

ches, en voyant leur sœur hors de son lit, se promener, respirer l'air extérieur, revivre en quelque sorte par intervalles, ils se figurent qu'elle guérira et qu'ils assistent aux premières heures de sa convalescence. Ils rient pour l'égayer, pour la distraire; ils bondissent follement en avant, et reviennent sur leurs pas, étonnés qu'elle soit indifférente à leur bonheur. Les groupes de la pelouse qui s'étaient ouverts pour lui faire place se referment aussitôt. On la regarde encore avec compassion. D'abord l'apparition de cette ombre a imprimé une espèce de terreur. Peu à peu la sécurité renaît; et les plaisirs recommencent : est-ce que les hommes sont autrement que les enfans?

Le service des auberges du premier ordre se ressent des habitudes du grand monde qui les fréquente. Il n'y en a point à Bath qui n'offre l'assortiment d'une nombreuse domesticité. Chaque valet a son département séparé. Ils seraient dix dans l'antichambre, que vous pourriez ne rien obtenir de ce que vous désirez, si celui que cela concerne est absent. Leur costume est soumis à une rigoureuse étiquette. Ils sont habillés en noir de pied en cap. L'énorme jabot de leur chemise forme en avant de leur

poitrine une ruche à larges plis gaufrés. Leur contenance est si ridiculement grave et respectueuse, qu'on serait tenté de croire qu'ils se moquent de vous; et ils en ont bien la mine. Il y en a un pour chaque convive. Un maître d'hôtel met sur table. Si le menu répondait à cette toilette et à cet étalage dignes de l'opulence, on n'y trouverait certes rien à reprendre : mais il s'en faut de beaucoup. Rien n'est plaisant comme de voir ces valets arriver à la file, portant chacun un grand plat couvert d'une cloche de même dimension, sous laquelle un *beef-steak*, un chou-fleur à l'eau, quelques pommes de terre, un poulet maigre, ou d'autres mets exigus; se perdent pour ainsi dire dans l'espace : vrai repas de comédie, mystification dont je plaisantais volontiers quand je n'avais pas faim.

❋

BATH. — SES MARCHANDS.
LES EAUX DE BATH ET SES BAINS. — UN CABINET DE LECTURE.
LES JOURNAUX. — UN PROCÈS POUR CRIME DE RAPT.
LA CATHÉDRALE DE BATH. — LE TOMBEAU DE L'ACTEUR QUIN.
WARMINSTER. — DEPTFORD-INN.
LE VIEUX SARUM. — SALISBURY, OU LE NOUVEAU SARUM.
SOUVENIRS HISTORIQUES.

Salisbury, le 21 août 1826.

J'espérais que Bath serait plus animé le lundi que le dimanche : il n'en est rien. La solitude est la même. L'étendue de cette ville n'a aucun rapport avec sa population ordinaire. La plupart des maisons sont fermées aujourd'hui comme hier. Il n'y a personne dans les auberges. On n'entend aucun bruit, aucune voiture. Les boutiques s'ouvrent fort tard. Pour la richesse de leur devanture et l'élégance des étalages, elles ne le cèdent point à celles de la capitale. Rien n'est épargné pour attirer et séduire les chalands, ni la variété des assortimens, ni leur mode récente ou leur utilité journalière. La

complaisance des marchands surpasse, s'il se peut, l'indiscrétion et l'importunité des acheteuses, car les Anglaises n'éprouvent pas moins d'incertitude que nos Françaises, dans le choix d'une étoffe, d'un bonnet, d'une plume ou d'un ruban. Quant à moi je n'ai jamais été témoin de ces indécisions que je me garderais bien d'appeler des caprices, sans admirer la longanimité de celui qui est par état condamné à les subir. Que de marchandises dépliées, souvent pour voir s'évanouir par degrés l'espérance d'un faible bénéfice! Quelle souplesse d'esprit et de langage ne faut-il pas, pour trouver une réponse bonne ou mauvaise à tant de futiles objections! Et quelle égalité d'humeur, pour ne laisser échapper aucune expression, aucun mouvement d'impatience! Les marchés de Bath ont aussi leur luxe. La belle halle de Liverpool n'est pas mieux approvisionnée. Une recherche extrême distingue surtout les étaux des bouchers qui sont singulièrement multipliés. Il y a une place marquée pour les fruits. Nulle part je n'en ai vu de meilleurs, de plus variés, ni de plus abondans, si ce n'est à Vérone. Les figues, les pêches, les melons y abondent, généralement mûrs, quoi qu'on en dise, et d'un prix modéré. Puis vien-

nent les légumes, les racines et enfin les indispensables pommes de terre; tout cela frais, paré avec soin, et exposé de la façon la plus engageante.

Les eaux de Bath étaient déjà renommées, dit-on, au tems des Romains. Elles passent pour être un remède souverain contre beaucoup de maladies. On en use à l'intérieur et à l'extérieur; et les médecins recommandent d'y mettre de la prudence : c'est une sorte d'apologie de leur efficacité. Elles sont pour la plupart chaudes et insipides, sans toutefois exciter de nausées : loin de là, elles donnent plus de ressort à l'estomac. Il y a dans la ville cinq établissemens de bains. L'un d'eux se nomme *Pump-Room*. C'est un des plus vastes et des mieux tenus. On s'y baigne en commun et séparément. Le bain commun se prend dans une salle éclairée par le haut. Au centre est un grand réservoir alimenté par des conduits souterrains. On y est admis de six heures du matin à onze. Les hommes et les femmes sont pêle-mêle, vêtus de longues robes de laine, et coiffés de bonnets en taffetas ciré. La durée de cette ablution ne doit pas excéder vingt minutes. D'onze heures à une heure après midi, les pauvres sont reçus

gratis dans cette piscine, déjà saturée des émanations plus ou moins malsaines de tous ceux qui les ont précédés. Quand ils sortent on la vide, on la nettoie, et elle s'emplit de nouveau en peu de tems. Riches ou indigens et malgré la différence des heures, les malades assis ou se traînant dans cette eau bourbeuse, inspirent une égale pitié. La distinction sociale qui existe, dans cette avenue du cimetière, n'est pas de longue durée. Les infirmités humaines ne la reconnaissent point; et tôt ou tard, la mort se charge aussi de la détruire sans retour. Outre cette baignoire publique, de petits appartemens en renferment de particulières. Là se prodiguent tous les soins si nécessaires à ceux qu'on y traite. D'autres salles servent pour les douches et les bains de vapeur, dont l'industrie médicale s'est appliquée à modérer ou augmenter l'intensité selon les prescriptions de la Faculté. Quant aux buveurs, ils se tiennent dans un salon. Sur les bancs qui en garnissent le pourtour, vous les voyez pâles, graves, moroses, le regard éteint. On lit dans leurs traits, dans leur attitude, qu'ils sont désintéressés de tout, hors d'eux-mêmes dont ils n'osent plus rien espérer, ou quepeu de chose du moins. S'ils se parlent, ce n'est que par

monosyllabes. L'annonce, ou l'attente de quelques plaisirs imaginés pour les distraire, les ranime à peine un moment. La langueur imprimée sur leurs lèvres, ils l'ont dans l'esprit et même dans le cœur. Pour eux, la vie semble avoir perdu tous ses charmes. Rien ne les touche, ne les émeut, semblables à ces eaux mortes et ternes dont le vent ne peut pas seulement rider la surface. Aucun de ces mourans n'entre même dans le cabinet de lecture qu'un libraire a établi dans le voisinage, où l'on trouve à louer des livres, et dont les tables sont couvertes de journaux offerts à la curiosité des amateurs.

Les journaux! Combien n'en voilà-t-il pas? Voulez-vous de la politique étrangère ou nationale, des renseignemens statistiques, agricoles, industriels, commerciaux, littéraires? Les médisances, les calomnies, les sarcasmes ont-ils pour vous quelque attrait? Désirez-vous de savoir quels dîners, quels bals, quels *routs* ont eu lieu ou se préparent, et quels ont été ou quels seront les rois et les reines de ces fêtes, leurs costumes et l'effet prodigieux ou ridicule de leur apparition? Préférez-vous d'être au courant de la mode, de connaître celle qui finit, celle qui commence, et la petite-maîtresse ou le dandy

qui les ont inventées et qui en projettent d'autres? Vous convient-il de vous tenir informé de tout ce qui est à vendre? Ouvrez les interminables colonnes de ces feuilles de plusieurs pieds carrés; déchiffrez, si vous le pouvez, leurs caractères souvent usés ou imperceptibles: sachez surtout la place affectée à toute chose que vous voulez apprendre : et rien en vérité ne manquera à l'instruction que peuvent donner ces encyclopédies quotidiennes, hebdomadaires ou mensuelles, source abondante de richesses pour les divers métiers employés à leur composition, et qui se répandent dans les trois royaumes avec une rapidité incroyable, laissant partout des traces de leur passage.

Mais si vous aimez la chronique scandaleuse, oh! comme vous serez satisfait! C'est un des fruits naturels de la liberté de la presse. Tant que le génie, la science, l'esprit, la loyauté, la vertu, la probité, le respect des autres et de soi-même, n'épurent pas ce germe fécond qui ne connaît ni sol, ni saison, ni climat, il ne produit que du fiel et des poisons. Son développement est-il excité par l'ambition et le faux savoir ou même par l'ignorance? il flétrit, corrompt le plus beau présent du ciel, l'art de penser et

d'écrire. Rien ne lui est sacré. La maison n'est plus fermée. Aucune action n'est exempte de critique. Faites-vous le bien? il est calomnié. D'un autre côté, la révélation du mal empêche souvent de le réparer, et l'enhardit plus qu'elle ne le décourage. Prenez au hasard la plupart de ces feuilles publiques, vous êtes sûr d'y rencontrer un écrivain à la journée, à l'heure, soi-disant littérateur, qui, pour un peu d'argent, se sera chargé de livrer à la risée un vieillard, une femme, un ménage, un magistrat, l'honneur, les lois, l'ordre social tout entier.

Un procès qui se juge à Lancaster, est le texte actuel soumis à la malignité. La gazette locale en parle chaque jour. Elle donne le ton à toutes les autres; et il n'en est point qui ne la copient avec plus ou moins de commentaires. Il s'agit d'un rapt. Les personnages du drame appartiennent à la classe moyenne de la société. Une pupille âgée de moins de quinze ans, miss T***, s'est évadée avec le jeune W***, ou a été enlevée par lui. Les fugitifs, après s'être mariés en Écosse, avaient passé en France. Le tuteur de la jeune épouse était à sa poursuite. Il la découvrit dans un de nos ports. En le voyant, elle courut vers lui et le suivit sans résistance, comme elle

eût fait après une absence ordinaire. L'accusation a été intentée contre le ravisseur dont on est parvenu à se saisir. Il y a lieu à une condamnation capitale; et les curieux, et les curieuses surtout, ont afflué de tous les comtés du royaume, pour assister au jugement de cette cause romanesque. On supposait d'abord que, dans ce rapt, la cupidité l'emportait sur l'amour qui sait toujours s'excuser. Des partis s'étaient formés. Les dames se montraient fort sévères. Mais bientôt la question d'argent ayant disparu, une douce pitié s'est attachée à l'accusé; et le débat n'a plus été que judiciaire et par conséquent peu amusant. Voici la question : le crime est-il dans l'enlèvement? ou bien ne résulte-t-il que du mariage et de sa consommation? Dans la dernière hypothèse, il n'y en aurait point, puisque la loi écossaise n'exige aucun consentement de parens, ni de tuteurs, et reconnaît pour légitime toute union conjugale, pourvu que le mari ait douze ans et la femme quatorze. A part le plaisir de voir la contenance des coupables, d'entendre leur confrontation, d'épier les mouvemens de l'intelligence secrète que la cohabitation a dû établir entre eux, l'intérêt de l'auditoire s'est évanoui : ce n'est plus qu'une

question de droit. Il ne s'agit ni de palpitations, ni d'attendrissement, ni de larmes, mais seulement d'argumentations ou d'arguties pour les avocats, chose aussi peu récréative au-delà qu'en-deçà de la Manche. Aussi la foule commence-t-elle à s'écouler. La plupart des étrangers s'éloignent avec leur propre verdict, qu'ils émettent entre eux pour leur satisfaction personnelle, sans trop songer au bonheur fort douteux d'un ménage si précoce.

Du reste, ceux qui recherchent les sensations violentes peuvent, si cette cause ne leur en offre plus le sujet, se rejeter sur les condamnations déjà prononcées contre des criminels, et sur leur exécution. Il ne se pend pas un assassin ou un voleur, que les détails de son agonie et de son supplice ne soient reproduits avec une hideuse fidélité. Les prières du patient, ses allocutions, sa résignation, son courage ou ses bravades, et jusqu'à ses angoisses, rien n'est omis. Le narrateur semble se complaire dans son récit. A la vérité les lecteurs n'y prennent pas moins de plaisir. Enfin le besoin de s'enquérir de la statistique quotidienne du pays est ici une sorte de nécessité sociale. Après les nouvelles publiques on veut aussi en avoir de privées; et

en essayant de savoir ce qui se passe chez les autres pour s'en moquer et en rire, combien ont appris ce qui se passait chez eux-mêmes, et s'en sont indignés! Entre les choses les plus utiles sans contredit, la presse périodique est celle dont l'abus est le plus facile, le plus dangereux, le plus irréparable, et malheureusement le plus propre à anéantir les effets salutaires qu'elle pouvait produire.

L'une des principales églises paroissiales de Bath, que l'on désigne indifféremment par le nom d'église de l'abbaye, et par celui de cathédrale, est du style gothique le plus fleuri, et toute ornée de sculptures à jour ou en bas-relief. Contre chacun des piliers qui flanquent le portail, l'architecte a appliqué le simulacre de l'échelle mystérieuse que Jacob vit en songe. Le haut de celle-ci ne touche point au ciel. Des anges en couvrent les échelons ; et sans le respect qu'imprime le livre saint, le contraste de leurs ailes avec cette vulgaire machine, appropriée aux limites étroites des facultés humaines, pourrait paraître ridicule. Mais la pensée doit se purifier à l'approche du sanctuaire. Ce symbole annonce la consécration qui fut faite par le patriarche à son réveil. Il rappelle la promesse

que Dieu même lui fit de lui donner ainsi qu'à sa race, la terre où il dormait, et les paroles que Jacob prononça dans la sainte terreur dont l'avait pénétré cette vision : « Le Seigneur est vrai-
» ment en ce lieu-ci et je ne le savais pas. Que
» ce lieu est terrible! — C'est véritablement la
» maison de Dieu et la porte du ciel. — Si Dieu
» demeure avec moi, s'il me protège dans le
» chemin par lequel je marche, et me donne du
» pain pour me nourrir et des vêtemens pour
» me vêtir ; et si je retourne heureusement dans
» la maison de mon père, le Seigneur sera mon
» Dieu : et cette pierre que j'ai érigée comme
» un monument, s'appellera la maison de Dieu ;
» et je vous offrirai, Seigneur, la dîme de tout
» ce que vous m'aurez donné[1]. » Sans doute chaque fidèle forme le même vœu en entrant dans cette basilique, sans toutefois mettre à la protection céleste, les conditions un peu familières qu'y ajoutait le fils d'Isaac.

L'église de Bath a, comme celles que nous avons visitées, son pavé de dalles nécrologiques, et ses monumens funèbres. Sous combien de

[1] LA SAINTE BIBLE, *Genèse*, ch. XXVIII, v. 16, 17, 20, 21, 22.

formes l'opulence ou les sentimens affectueux y ont exprimé leur vénération, leur amour, leur douleur ! Que d'épitaphes louangeuses ! que d'enfans, de veuves, d'héritiers, qui ne se consoleront jamais ! C'est toujours la même énumération de vertus, de qualités et de perfections. A les en croire, le monde ne serait aujourd'hui que regrets et que larmes. Arrêtons-nous toutefois devant le peu de mots que Garrick a tracés en mémoire de Quin, qui l'avait précédé dans la carrière théâtrale, et dont il appréciait le rare talent. Quin avait près de cinquante ans lorsque Garrick débuta. S'il eût méconnu la supériorité d'un tel rival, les acclamations et les applaudissemens de la capitale ne la lui auraient pas laissé ignorer. Comment d'ailleurs s'y serait-il trompé? Il évitait de paraître à ses côtés, ou seulement de jouer dans le même ouvrage. Cependant le public désirait de les voir ensemble. Il fallut céder. L'enthousiasme général se partagea entre les deux émules. Le premier vieillissait et le second était dans la fleur de l'âge. Encore un peu de tems, et la comparaison n'était plus soutenable. Sous quelque prétexte Quin se retira. Pendant que les succès de Garrick l'affligeaient, aigrissaient son caractère, celui-ci

l'admirait en secret et se plaisait à le qualifier de maître de la scène. Voici le dernier hommage qu'il lui rendit, et dont je regrette de n'avoir pas conservé le texte anglais qui, autant que je m'en souviens, avait une extrême naïveté. « Cette voix qui exprimait si énergiquement les » diverses passions de l'ame, ne se fera plus en- » tendre. Ces yeux dans lesquels on lisait d'a- » vance les plus mâles et les plus spirituelles » pensées de Shakspeare, sont fermés pour tou- » jours. Ces bras dont les mouvemens gracieux » accompagnaient si bien le débit le plus vrai, » sont à jamais immobiles. Les arts et l'amitié » doivent des larmes éternelles à l'artiste le plus » justement célèbre, au meilleur des amis. »

Au sortir de Bath la route est montueuse. On relaye à Warminster. C'est la première ville du Wiltshire. Bien qu'elle soit peuplée de six mille ames et qu'il s'y fasse un débit assez considérable de draps, de drèche, de blé et de bestiaux, elle n'a presque qu'une seule rue. Bâtie sur le Wily, elle en ouvre en quelque sorte la vallée. De là on arrive par Deptford-Inn, à Salisbury sur l'Avon. Cette rivière est la troisième du même nom que nous avons rencontrée dans notre voyage. La première, qui a sa source au nord-est du comté

de Warwick, le traverse diagonalement, en sort au sud-ouest et se perd dans la Severn à Tewkesbury. La seconde, née presque au centre du Somersetshire, remonte vers le nord du même comté, passe à Bath, à Bristol, et va grossir aussi les eaux de la Severn. Enfin la dernière descend des hauteurs voisines d'East-Lavington et entre dans la Manche près de Christ-Church, petit port du Hampshire. Nous venons de parcourir la plus riche campagne. Rien ne peut se comparer à sa belle culture. Ici se rendent et s'unissent, d'un côté la Bourne, de l'autre le Wily que nous côtoyions tout à l'heure, et l'Adder dans lequel il se jette. Toutes ces eaux ornent et fertilisent la contrée. Les champs ne sont qu'un vaste jardin paré de tous les dons de la nature. Les Romains qui se connaissaient en campemens, en firent une de leurs stations. Ils fondèrent le vieux Sarum, qui plus tard fut érigé en siége épiscopal. Quelque démêlé survenu entre le roi Étienne et l'évêque, détermina celui-ci à transporter son église dans le vallon prochain. Du palais qu'il habitait, de ses dépendances, et de l'antique cité où ces édifices étaient situés, il ne reste qu'un seul mur, et une ferme qui s'est établie parmi leurs ruines.

Néanmoins le droit d'envoyer au Parlement, deux membres qu'élisent les propriétaires du voisinage, y est demeuré attaché. La translation de l'évêché donna naissance à Salisbury. On le nommait le nouveau Sarum, par opposition avec l'ancien; et il est devenu la capitale du Wiltshire.

Notre logement est situé sur une place verte, plantée d'ormes antiques. A travers les clairières de leur épais feuillage on aperçoit les murs, les vitraux et la flèche d'une église. Un silence religieux règne à l'entour. Ce quartier n'est pas celui des affaires. Personne ne soupçonnerait qu'il y ait ici une population de dix mille ames, et qu'il s'y fasse un commerce assez étendu de flanelles, de dentelles, de coutellerie et de parchemin. En 1655, la ville souffrit beaucoup d'une rencontre qui eut lieu dans son enceinte, entre des partisans de Charles II et les républicains. Par une proclamation, le roi déchu avait appelé le peuple à la révolte contre Cromwell. Ce soulèvement devait être simultané et général. Il n'éclata qu'aux alentours de Salisbury. Les chefs entrèrent dans la ville avec une troupe peu nombreuse. Ils comptaient y trouver un appui qui leur manqua. Tombés au pouvoir de

l'ennemi après quelques escarmouches, la plupart portèrent leur tête sur l'échafaud. Le reste, mis en esclavage, fut vendu et envoyé aux Barbades. Telle était donc encore la loi de la guerre, de celle même qui se faisait au nom de la liberté! On a peine à comprendre qu'un bien si précieux n'ait presque jamais inspiré qu'un fanatisme farouche, une intolérance inexorable, et plus de vengeance que d'équité.



LA CATHÉDRALE DE SALISBURY. — LE TOMBEAU DE LORD MALMSBURY.
SOUVENIRS DES NÉGOCIATIONS DE LILLE.
LES ROUTES D'ANGLETERRE. — LE RELAIS DE ROMSEY.
SOUTHAMPTON. — LA FIN D'UNE REGATTA.
LE PORT DE SOUTHAMPTON. — SOUVENIRS DE CANUTE-LE-GRAND.
L'ILE DE WIGHT.
TITCHFIELD. — L'ENTRÉE DE PORTSMOUTH.

Portsmouth, le 22 août 1826.

Hier le jour finissait quand nous sommes arrivés à Salisbury. L'église que nous avions entrevue est la cathédrale. Divers sentiers y conduisent à travers l'herbe courte et touffue de la pelouse qui l'environne, unis, sablés, ombragés par des arbres d'un port majestueux et de cinq ou six pieds de diamètre. Elle est entretenue avec un soin scrupuleux. Bien que sa construction remonte au treizième siècle, elle est restée entière dans toute la pureté de ses formes, et n'a rien perdu de l'élégance de ses ornemens. Ce n'est point un édifice vaste, grandiose, imposant; mais il plaît par l'harmonie

de ses proportions. Il est svelte, élancé, hardi. Son plan a la forme d'une croix latine. Au-dessus du point d'intersection des deux branches de cette croix, s'élève la flèche de son clocher, toute à jour, enjolivée de saillies, de découpures, de fleurons entre lesquels la lumière se joue, et dont elle fait ressortir la finesse et la légèreté. Le dedans n'est pas d'une architecture moins gracieuse et moins ouvragée que le dehors.

Un des mausolées épars dans son enceinte date de peu d'années. Il est de marbre blanc, et se compose d'une feuille pyramidale incrustée dans le mur, d'un bas-relief et d'une longue inscription. Le bas-relief représente un vieillard à demi couché et accoudé sur des coussins. Son buste est de grandeur naturelle. Une couverture enveloppe le reste de son corps dont le nu est accusé avec beaucoup de vérité. Dans sa main gauche, qui repose négligemment sur ce lit de douleur, il tient un livre entr'ouvert dont il vient sans doute d'interrompre la lecture. Les accessoires de cette composition simple et naïve produisent une illusion complète. La laine, le linge, la souplesse du coucher, tous les détails appartiennent à un faire qui leur est

propre. La pose de la tête est noble, résignée et point abattue, comme il convient que la force morale supporte les douleurs physiques. Dans le regard, il y a de l'esprit, de la pénétration. L'ensemble de la physionomie exprime la douceur, la bonté, la fermeté du caractère. Ces traits ne m'étaient pas inconnus. Je cherchais où je les avais rencontrés, lorsque j'ai lu que Catherine-Gertrude Robinson avait érigé ce monument à la mémoire de son frère lord Malmsbury. Au-dessous sont gravés les détails de la vie du noble comte. Il reçut de son père une éducation soignée. Appelé de bonne heure aux affaires publiques, il remplit plusieurs missions délicates dans différentes cours de l'Europe. Enfin ce fut lui qu'à deux reprises le gouvernement anglais chargea de traiter de la paix avec notre république.

Quel intérêt m'inspire cette image qui n'avait d'abord éveillé en moi qu'un souvenir confus! Lille était le théâtre de la dernière des négociations où figura lord Malmsbury. Du côté de la France on comptait trois ambassadeurs et plusieurs secrétaires à des degrés différens. L'Angleterre n'en avait qu'un et un seul secrétaire; mais il s'était fait accompagner de quelques jeu-

nes lords qui prenaient, sous son patronage, leurs premiers grades dans la carrière diplomatique, et qui sont tous devenus depuis des hommes d'état plus ou moins distingués. Il avait encore amené comme conseil ou comme ami, sir Georges Ellis, homme d'un commerce agréable, et dont la conversation était à la fois brillante, instructive et animée. J'occupais un emploi subalterne dans les bureaux de la légation française. De part et d'autre les prétentions étaient impérieuses et exclusives. Tout rapprochement était à peu près impossible. Nous exigions pour nous et pour nos alliés, des restitutions vivement débattues. On nous en demandait aussi, et, de plus, des concessions exagérées. Soit méfiance des deux gouvernemens pour leurs envoyés, soit éloignement réel pour la paix, les pouvoirs se renfermaient dans d'étroites limites. A chaque instant leur insuffisance suspendait la discussion. Les semaines se passaient en envois et réceptions de courriers; et il y avait peu de chose à faire dans les intervalles qui séparaient leur départ et leur arrivée.

Quelques romans que j'avais traduits de R. Cumberland, tombèrent entre les mains de lord Malmsbury. Il voulut bien m'en faire adresser

des complimens. Son suffrage et mes remerciemens établirent entre nous des relations amicales de politesse, que la différence de nos âges me rendit encore plus précieuses. Il y mit le comble en demandant à Londres pour moi, un exemplaire d'un charmant ouvrage intitulé *Plain Sense*, et en me le donnant à la condition que je le traduirais. C'était une des plus tristes, des plus cruelles époques de ma vie. J'avais mal placé mes plus chères affections. Toutes venaient d'être brisées brusquement. Quelle douleur ne me causa pas ce désenchantement des illusions les plus douces ! Je me livrai avec ardeur à l'occupation littéraire dont le sujet m'était offert. En cherchant à m'identifier avec l'auteur original, j'éloignais toute autre pensée. Puisse celui à qui je dus ce soulagement passager, entendre les accens de ma reconnaissance ! Elle est profonde ; elle est sincère : le tems ne l'a point affaiblie. Elle revit chaque fois que je songe au bonheur que je perdis alors. La fausseté au lieu de la franchise ; la trahison en place du dévouement ; que de rudes atteintes à la fois ! Qui n'en aurait eu l'ame flétrie ? Plusieurs années s'écoulèrent en effet sans pouvoir m'en distraire ; et si je disais qu'aujourd'hui même j'en éprouve

un vif ressentiment, je ne mentirais certes pas.

La révolution de fructidor mit fin à une mission qui n'aurait pas eu de résultat. Entraîné par le torrent qui devait l'engloutir, le Directoire français envoya de nouveaux agens. Ils insistèrent péremptoirement sur des conditions que l'Angleterre jugeait déshonorantes; et lord Malmsbury reçut ses passeports avec l'injonction de quitter Lille. Cependant il fallait répondre à l'impatience des deux peuples qui attendaient une heureuse issue des conférences que l'on avait ouvertes. La rupture fut renvoyée d'un côté du détroit à l'autre. Chaque gouvernement l'imputa à son adversaire, s'efforçant de la justifier à l'aide du protocole des piperies politiques. Les historiens et les publicistes anglais mirent plus d'importance à en excuser leur pays, qu'on ne le fit dans le nôtre où elle céda bientôt à de nouvelles préoccupations plus ou moins graves, plus ou moins frivoles, qui elles-mêmes ne tardèrent pas à être remplacées par d'autres, selon notre usage et le trait dominant de notre caractère.

L'heure de l'office du matin a sonné pendant que nous étions dans le temple métropolitain de Salisbury. Le clergé, les chantres et les enfans

de chœur se sont placés dans leurs stalles, sur des tabourets, et les chants sacrés ont commencé. A ces accens de la prière se sont mêlés les accompagnemens de l'orgue. Cette harmonie touchante nous a retenus quelques instans de plus. Dans le cours de la semaine, personne n'assiste au service divin. Il n'est obligatoire que pour les dignitaires de l'église. On sait qu'ils sont généreusement rétribués pour remplir ce devoir dont quelques-uns toutefois se dispensent ; mais sous le nom ou le prétexte de quelque principe financier, une réforme ne viendra-t-elle pas réduire leurs immenses revenus?

Notre départ s'est trouvé ainsi un peu différé. Nous nous sommes acheminés vers Southampton. On ne s'étonne point que les routes soient toujours belles, en voyant combien de précautions sont prises pour les réparer. A des distances très-rapprochées, il y a des amas de pierres, et des ouvriers qui les cassent en morceaux à peu près égaux pour les rendre plus susceptibles de cohésion. Entre les ouvriers, les uns se tiennent debout ; les autres (et c'est le plus grand nombre) travaillent assis sur des chaises de paille. Les premiers se servent d'une petite masse afin de se baisser le moins possible ; les

derniers d'un marteau dont le manche est plus ou moins court. Il en est qui posent les matériaux sur une table pour les briser, et n'éprouvent d'autre fatigue que celle de frapper. Les plus prudens portent des besicles munies de simples verres à vitre, afin d'éviter que quelques fragmens ne rejaillissent dans leurs yeux et ne les blessent. Des divers genres de travaux offerts aux pauvres, celui-ci ne laisse évidemment aucune excuse à l'oisiveté ou à la paresse.

Presque au sortir de Salisbury l'on entre dans le Hampshire. Le relais de Romsey n'a rien de remarquable, si ce n'est qu'avant et après, la campagne est plus boisée que nous ne l'avons trouvée encore. Les masses de verdure répandues sur les hauteurs, dans les vallons, égayent le paysage. Vous arrivez ensuite à Southampton dont les approches s'annoncent par des maisons de plaisance, de petites fermes, des chaumières ornées avec goût, parées de fleurs et de plantes grimpantes, et peintes de couleurs vives. La porte de Southampton est massive. Sa façade extérieure est un mélange barbare des formes et des décorations saxonnes, normandes et gothiques. Voici la ville. La grande rue qui la partage se nomme High-Street. Elle a trois quarts

de mille. Le gravier le plus fin couvre la chaussée, et les trottoirs sont en pierres blanches comme l'albâtre. Derrière les fenêtres de chaque habitation, se drapent des rideaux de mousseline ou de percale. Dans les boutiques, les produits indigènes se mêlent à ceux des climats lointains. A peine établis à l'hôtel le plus renommé, nous nous hâtons d'aller au port. Il fait un tems magnifique. Le soleil brille dans tout son éclat. La chaleur est tempérée par la brise du soir. Tout à l'heure la foule se pressait sur les quais. Elle commence à s'écouler. Une *regatta* l'avait attirée : c'est le nom que les Vénitiens donnent aux courses de leurs gondoles; et les Anglais, en les imitant, leur ont emprunté cette expression. Malheureusement nous sommes venus trop tard; le spectacle finissait : mais on s'en entretient encore avec enthousiasme. Dix yachts luttaient de vitesse dans le détroit qui sépare l'île de Wight, de la Grande-Bretagne. Leurs voiles étaient déployées. Leurs pavillons, leurs flammes flottaient au gré du vent. Le sifflet de la manœuvre retentissait. L'onde s'ouvrait devant tous ces légers navires brillans de dorure, d'ébène, de carmin et d'azur. Tantôt ils s'inclinaient sur le côté, puis se relevaient, et

tantôt montaient ou descendaient pour suivre les ondulations de la vague ; et des flots écumeux bondissaient contre leurs bordages. L'ardeur de se devancer excitait les matelots. A terre les paris s'engageaient ; et chacun se berçait à l'envi des chances de la victoire. Tout le long de la côte les curieux n'étaient pas moins nombreux. On en distinguait les groupes prêts à se diviser. Un air de plaisir et de joie animait cette population entière ; et la mer parsemée de petites barques, semblait encore émue de la scène dont elle avait été le théâtre. Tout va rentrer maintenant. C'est ici que les yachts séjournent d'ordinaire. La plupart appartiennent à des nobles, et tous à des hommes opulens. Il est de mode d'en avoir. On nous en montrait un qui a coûté quarante mille livres sterling. Ce luxe ne rappelle-t-il pas celui que l'histoire prête à la reine d'Égypte, lorsque voulant séduire Antoine, elle alla au-devant de lui dans une galère dorée, enrichie des plus belles peintures, avec des voiles de soie couleur de pourpre mêlée d'or, et des rames d'argent qui se mouvaient au son d'une musique harmonieuse ? Le gouvernement protège l'émulation de ce genre de prodigalité. Il l'encourage, et y attache même une sorte d'im-

portance. C'est un élément fécond de progrès dans l'art de la construction des vaisseaux, une occasion de multiplier les observations et les expériences sur la coupe la plus favorable à la marche ; sur le système de mâture le mieux proportionné, le plus avantageux ; sur tous les détails du gréement ; enfin sur les moyens de porter au dernier degré de perfection, la force nationale sur laquelle le pays fonde sa puissance et sa prospérité.

Southampton est bâti sur une langue de terre baignée au sud-est et à l'ouest par la baie à laquelle il donne son nom, et à l'est par la petite rivière d'Itching. On dit que, hors la belle rue que nous venons de parcourir, toutes sont tortueuses, étroites, sales et malsaines, et qu'à la marée basse les envasemens du rivage en rendent l'aspect dégoûtant, et les infectent de leurs exhalaisons. Pour garder l'impression agréable que cette ville a produite sur moi, je ne pénétrerai point dans son intérieur. Quant au port, la haute mer en dissimule les inconvéniens. Le flot qui continue de monter sur le quai, ramène le souvenir de la leçon que les courtisans de Canute-le-Grand, roi d'Angleterre, de Danemarck et de Norwège, reçurent de lui en ce lieu même.

Ils admiraient son génie, exaltaient son pouvoir, et l'importunaient de leurs flatteries. Il fit porter un siége sur la grève au moment de la marée montante, et s'y étant placé : « O mer ! dit-il, tu m'appartiens. Cette terre où je suis, est à moi. N'avance pas davantage, et garde-toi de mouiller les pieds de ton souverain. » Cependant le flot gagnait et finit par l'atteindre. Alors il se leva, et se tournant vers ceux qui l'entouraient : « Vous le voyez. Toute créature dans l'univers est faible et impuissante. Le pouvoir ne réside que dans un seul être, dans le maître du monde qui peut dire à l'Océan : Tu iras jusque-là et non plus loin ; et dont le moindre signe peut renverser les plus somptueux et les plus solides monumens de l'orgueil et de l'ambition des hommes [1]. »

Malgré ses bas-fonds, l'ancrage de Southampton n'est pas moins fréquenté. Des vaisseaux d'un fort tonnage y mouillent. Le mouvement maritime dont sans cesse il offre le spectacle, y appelle et y fixe un nombre considérable d'officiers de haut-bord en retraite. C'est pour eux ne pas renoncer entièrement aux hasards et aux plaisirs de leur ancien métier, et n'être pas tout-à-

[1] Hume, *Histoire d'Angleterre*, ch. III.

fait étrangers à l'élément sur lequel ils aimaient à vivre. La ville compte entre ses habitans, dont le nombre s'élève à environ quatorze mille, des armateurs qui commercent avec la France, l'Espagne, le Portugal, la Baltique et les îles de Jersey et de Guernesey. Elle a des chantiers de construction vastes et achalandés, et tous les ateliers qui se rapportent à l'architecture navale. Enfin, dans la belle saison, les baigneurs y accourent attirés par les agrémens de son séjour, les promenades délicieuses des environs, l'aspect du bras de mer qu'elle domine, bordé de sites pittoresques et de petits ports cachés entre des rochers, sous de rians ombrages; et aussi par la proximité de l'île de Wight qui n'est qu'à deux ou trois milles de distance. On en voit d'ici la côte septentrionale qui se développe à l'horizon. Les points blancs qui se détachent sur cette ceinture de falaises nues et de côteaux verdoyans, sont les maisons de Cowes, et vers l'est celles de Ride. L'île a vingt milles de long, treize de large et soixante-dix de tour. Elle est coupée en deux parties presque égales par la Médina qui coule du sud au nord, passe dans Newport, et a son embouchure à Cowes, le port le plus prochain de la côte d'Angleterre. Un ba-

teau à vapeur part à l'instant pour s'y rendre. Chaque jour y voit arriver des curieux de tous les sexes et de toutes les conditions. C'est le but des excursions maritimes. On vante les mœurs hospitalières de l'île de Wight, la beauté de ses filles, la salubrité de son atmosphère, la douceur de sa température, et le charme pittoresque de ses paysages. La vie s'y prolonge au-delà du terme ordinaire. Il paraîtrait aussi que le climat favorise les inclinations amoureuses, car la loi y réprime avec sévérité les fécondités prématurées, et cherche à les racheter par le mariage.

Un seul relais, Titchfield nous sépare de Portsmouth. La végétation conserve toute sa magnificence, bien que des bruyères interrompent par intervalles les champs où se déploie une riche culture. Les coteaux sont couverts de bois. En voici un sur lequel est dessinée l'image d'un cheval colossal dont l'imitation est parfaite. Vous croyez le voir debout. On dirait que l'auteur de ce singulier ouvrage, a eu l'intention d'ériger un monument à la noble et superbe race de coursiers que propage la Grande-Bretagne. Ce n'est au reste que l'effet d'un défrichement opéré sur un sol crayeux et sablonneux, qui

de loin produit une harmonieuse teinte soupe de lait. L'articulation des jarrets, la crinière, les naseaux, la queue flottante, les formes gracieuses et énergiques, rien n'a été omis. Nous atteignons maintenant l'isthme de la presqu'île de Portsea. Bientôt nous franchissons une enceinte de fortifications : ce sont les premiers ouvrages militaires, les premiers remparts de défense que nous ayons rencontrés dans notre long pélerinage. Les sentinelles, les corps-de-garde se succèdent. Toutefois ces précautions ne sont dirigées que contre l'ennemi du dehors ou du dedans qui oserait approcher. Personne n'interroge les voyageurs sur leurs noms, leurs qualités, le motif de leur arrivée et la durée de leur résidence. On n'est retenu ou visité ni par la douane ni par l'octroi. Nous sommes dans le faubourg qui précède Portsmouth et qui a plus de trois milles de longueur. Que de soldats! Que de matelots! Combien d'artisans occupés par la marine! Mais il est tard. A demain l'inspection de cette ville qui se présente d'une façon si neuve et si étrange.



L'ARSENAL DE PORTSMOUTH.

LA RADE. — LES PONTONS. — LES BAINS DE MER.

LA VILLE DE PORTSMOUTH.

Portsmouth, le 23 août 1826.

Le maître de l'hôtel que nous habitons avait été prévenu depuis plusieurs jours par le directeur de la poste aux lettres, qu'une dépêche m'était adressée sous le sceau du gouvernement. Je suis allé la retirer. Le commis chargé de me la remettre, m'a prodigué les égards les plus respectueux : j'ai pu voir quelle considération imposait en Angleterre, l'espèce de faveur dont je paraissais jouir. On m'écrivait que le commandant de l'arsenal de la marine était autorisé à m'en faire ouvrir les portes : des étrangers me témoignaient une confiance que je n'avais pas obtenue de l'ambassadeur de France. Peu d'heures après, un aide-de-camp, jeune officier aux manières les plus nobles, les plus polies et les plus empressées, est venu de la part de l'amiral,

nous annoncer que nous serions admis en nous nommant au concierge de la porte principale. En effet aucune autre formalité n'a été exigée; et un guide s'est hâté de nous conduire dans le labyrinthe d'écoles, d'ateliers, de magasins, de chantiers que renferme cet immense établissement, non toutefois sans nous inviter à ne toucher à rien, à ne pas ramasser un seul copeau, le moindre tronçon de cheville. Cette recommandation est au reste fort superflue : et la curiosité exclut certes toute indiscrétion. A combien de secrets dont nous n'abuserons point n'a-t-on pas eu l'obligeance de nous initier? Ici de savans professeurs enseignent l'architecture navale. Là des élèves étudient l'art des évolutions, celui des signaux, l'astronomie, toutes les sciences qui concourent à la connaissance de la navigation. Les galeries couvertes qui se prolongent à perte de vue sont des corderies: à peine si d'une extrémité à l'autre on peut distinguer les rouets qui tordent le chanvre, encore moins en entendre le bruit. Plus loin des charpentiers taillent les courbes, les mâts, les vergues, toutes les pièces de bois qui entrent dans la construction d'un vaisseau. Les cheminées qui vomissent des flammes à travers les

lourds anneaux d'une fumée épaisse, sont celles des fourneaux où le fer fondu ou forgé reçoit toutes les formes qu'exige l'usage auquel on le destine. Ailleurs des menuisiers, des sculpteurs préparent les riches lambris qui décorent à bord les logemens des officiers supérieurs, et, dans un jour de combat, se plient comme des paravents et ne laissent plus sur la citadelle flottante, qu'un champ de manœuvre et de bataille. Chaque métier a son emplacement particulier; mais entre tous, celui des poulieurs mérite une mention séparée. Peu d'hommes y sont employés, si ce n'est comme manœuvres. Une machine qui est mue par la vapeur les y a remplacés. Sa force est d'environ cinquante chevaux. Armée de scies, de ciseaux, de doloires, de tarières, de marteaux, il suffit de lui présenter du bois, du cuivre et des clous pour qu'elle fasse une poulie parfaite. En quelques minutes vous en voyez les diverses parties, taillées d'abord dans la dimension requise, puis dégrossies, puis évidées, rapprochées, adaptées, composer un tout qui joue avec la plus rigoureuse exactitude. J'ai vu dans moins d'un quart d'heure un moufle assez compliqué sortir du sein de ces rouages, prêt à servir, et tel que le meilleur ou-

vrier ne l'eût pas mieux exécuté, avec beaucoup de tems, d'intelligence et d'adresse.

Quelle régularité dans les mouvemens de cette mécanique! Quelle sûreté dans la direction des outils qu'elle manie avec une dextérité incroyable! Quelle action vive, puissante! A la regarder travailler on est saisi d'étonnement et d'admiration. « C'est un Français qui nous a fait ce présent; » a dit d'un ton moitié satisfait, moitié railleur, celui qui nous accompagnait. Je ne l'ignorais point et n'ai rien répondu. Il me semblait que cette belle invention aurait dû nous appartenir, et qu'elle nous était dérobée. Son auteur est M. Brunel que j'ai déjà eu l'occasion de citer, l'un des ingénieurs de l'époque les plus habiles et aussi les plus entreprenans. Je l'ai rencontré quelquefois. Il est né dans notre Normandie. Ayant résidé long-tems en Amérique et depuis à Londres, ses allures, sa tournure, et jusqu'à sa mise, ont contracté quelque chose d'étranger qui ne nous permet pas d'abord de le regarder comme un compatriote: mais quand il parle, quand ses yeux s'animent, quand la rapidité de sa pensée devance pour ainsi dire son élocution, l'origine française se révèle. On lui retrouve la conception prompte,

le caractère expansif, et même la mobilité d'idées et la gaîté qui nous distinguent des autres peuples. Comment l'avons-nous laissé s'expatrier? Comment lui-même n'est-il pas revenu parmi nous? Quels liens l'ont emporté sur ceux de la patrie? Il y a dans la vie des hommes, des mystères qu'il ne convient pas de pénétrer. Sa conduite n'a sûrement aucun motif qui ne soit honorable. A qui donc imputer le malheur ou l'ineptie qui nous prive de ses talens et de ses services? Quelle pitié s'il fallait l'attribuer à de vaines susceptibilités de corporation, ou bien à une vile parcimonie!

Chaque nature d'approvisionnemens a ses magasins séparés. A mesure qu'on les emploie ils se renouvellent. Un seul parc contient dix-sept cents ancres de deux modèles; masses énormes, destinées à labourer le lit de toutes les mers et à s'y perdre pour la plupart. Un autre est plein de canons, et de projectiles meurtriers dont les pyramides se suivent, symétriquement rangées les unes à côté des autres. Sous de vastes hangars sont amoncelées des poutres d'un volume presque démesuré, nées dans les forêts du nord de l'Europe ou dans celles des Indes occidentales. Le chanvre, le goudron, les voiles, cha-

que chose a sa place, ses gardiens, ses administrateurs, son contrôle. Enfin voici les cales et les chantiers. Vingt vaisseaux sont en radoub ou en construction. Le long de leurs carènes droites ou inclinées, se meut une population de charpentiers et de calfats. Quelle activité! Quel bruit d'instrumens tranchans et de maillets! Qui pourrait énumérer et surtout calculer la valeur des richesses vraiment nationales accumulées dans cette enceinte! L'ensemble en est colossal, grandiose, majestueux. C'est là que s'apprêtent les foudres de la Grande-Bretagne; et certes il est difficile de ne pas concevoir une haute idée du peuple et du gouvernement qui les tiennent dans leurs mains, et les lancent ou les laissent reposer selon que l'intérêt public le commande, lorsqu'on a assisté à ce concours de volontés, de travaux, et qu'on a été témoin de leurs résultats prodigieux.

L'arsenal de la marine est environné de remparts, de palissades. Des tours, des murailles garnies de bouches à feu, en défendent les approches. Il ressemble à une véritable citadelle. Ses quais donnent sur la rade, bras de mer d'une grande étendue, dont l'entrée est protégée par les batteries de Portsmouth et de

Gosport, et qui passe pour offrir un abri sûr contre les tempêtes. En tems de guerre, les escadres de la Manche s'y rallient. A sa surface flottent en ce moment plusieurs vaisseaux de haut-bord, des guerriers, *men of war*, comme les Anglais les nomment. Il en est qui n'ont ni mâture, ni gréement. Un toit en charpente les couvre pour les préserver de l'inclémence des saisons : on dirait des tortues gigantesques qui surnagent. D'autres sont armés et sous voile. A bord de l'un d'eux est arboré le pavillon de l'amiral. Celui-là commande le port. Notre guide nous indique avec un enthousiasme mêlé de regrets, *la Victoire* dont le pont fut rougi du sang de l'amiral Nelson. Si nous avions voulu l'écouter, il ne nous eût laissé rien ignorer, ni de l'intrépidité du héros de la marine anglaise, ni de sa mort glorieuse. « C'est là qu'il fut frappé par une main obscure, a-t-il ajouté : et voilà l'hommage rendu à sa mémoire. » En même tems il nous montrait un monument élevé sur le point le plus haut de la rive opposée. On l'a ainsi placé sur le chemin des flottes nationales, afin que les moindres matelots comme leurs officiers y pussent puiser une généreuse émulation. Sentinelle vigilante, il recommande à ceux qui

partent de faire leur devoir, et demande à ceux qui reviennent s'ils l'ont fidèlement rempli.

Les membrures dépouillées de bordages jusqu'à fleur d'eau, que l'on aperçoit au milieu du bassin, appartiennent au *Nelson*, que je vis lancer des chantiers de Woolwich, il y a treize ans. Cette carcasse dépare le port. Soit vice de construction, soit avarie au moment où il quitta son lit, soit mauvaise qualité des matériaux, ses campagnes se sont réduites à un voyage des eaux de la Tamise dans celles de Portsmouth où on le dépèce. Il n'a guère réalisé la destinée que présageait son nom : tant il est vrai que la transmission de la noblesse n'en donne pas toujours les qualités et les vertus! Sur la mer houleuse voguent de tous côtés des embarcations de toutes les formes et de tonnage différent. Celles-ci, munies d'une petite voile, effleurent les vagues et volent en quelque sorte de l'une à l'autre. Celles-là, conduites par des rameurs vigoureux, suivant les ondulations qui leur sont imprimées, tantôt paraissent s'élancer du sein de la mer, et tantôt descendre dans ses abîmes.

Les gros navires qui sont près de terre, immobiles, et pourvus d'une mâture courte et de quelques cordages où pendent, pour sécher, de

grossiers vêtemens, sont les *hulks* ou pontons, prisons et bagnes flottans d'un aspect sinistre et dont le régime est excessivement rigoureux. Au silence qui y règne, on les croirait inhabités; mais les geôliers armés qui se promènent sur les ponts, annoncent qu'il en est autrement. L'heure qui vient de sonner va nous montrer leurs hideux habitans. Les voici qui sortent des entreponts et descendent à terre pour se remettre à l'ouvrage. Leur uniforme se compose d'un gilet rond, d'un pantalon et d'un bonnet de grosse étoffe grise. Ce sont des forçats employés aux travaux publics. Les plus jeunes et ceux qui manquent de force, font des habillemens pour les autres. Leur vie commune comparée au produit de leurs journées, laisse annuellement à la charge de l'état un solde débiteur de plus de vingt-cinq pour cent. Chacun d'eux est désigné par un chiffre imprimé au dos de son gilet et sur le devant de son bonnet. J'en ai vu un qui portait le numéro 5,006. Ils ont tous le teint blême et plombé. Leur nourriture doit être convenable et suffisante, si l'on en juge par leur embonpoint. Mais j'étais bien plus occupé d'observer le caractère dominant de leur physionomie, et de me rendre compte de l'impression

qu'avait produite leur flétrissure sur ces criminels. Les forçats en France ont une insolence ou un abattement extrême : leur contenance révolte ou fait compassion. Il y a dans ceux d'Italie une impassibilité repoussante : la férocité est peinte dans leurs traits ; ils vous regardent d'un air menaçant ; et, tout enchaînés qu'ils sont, ils paraissent méditer quelque forfait. Les Anglais conservent dans cette condition abjecte, une sorte de dignité grave, reste du moi humain dans les principes duquel ils naissent et sont élevés. Ils cachent leur honte sous les dehors de l'effronterie ; ils affectent du mépris pour ceux qu'ils rencontrent. Irrités contre la société qui les a bannis de son sein, vous les prendriez pour les victimes d'un pouvoir injuste et arbitraire. Cette fierté, cette rancune ne se manifestent toutefois ni dans leurs discours, ni dans leurs gestes. La règle de leur discipline ne le tolérerait pas. Ils sont partagés par escouades. Chacune a pour chef ou pour surveillant, celui d'entr'eux qui a su mériter ce commandement. Il est sans pitié, comme le nègre pour ses compagnons d'esclavage. Son arme est un bâton noueux dont il punit énergiquement la plus légère insubordination, le moindre symptôme de

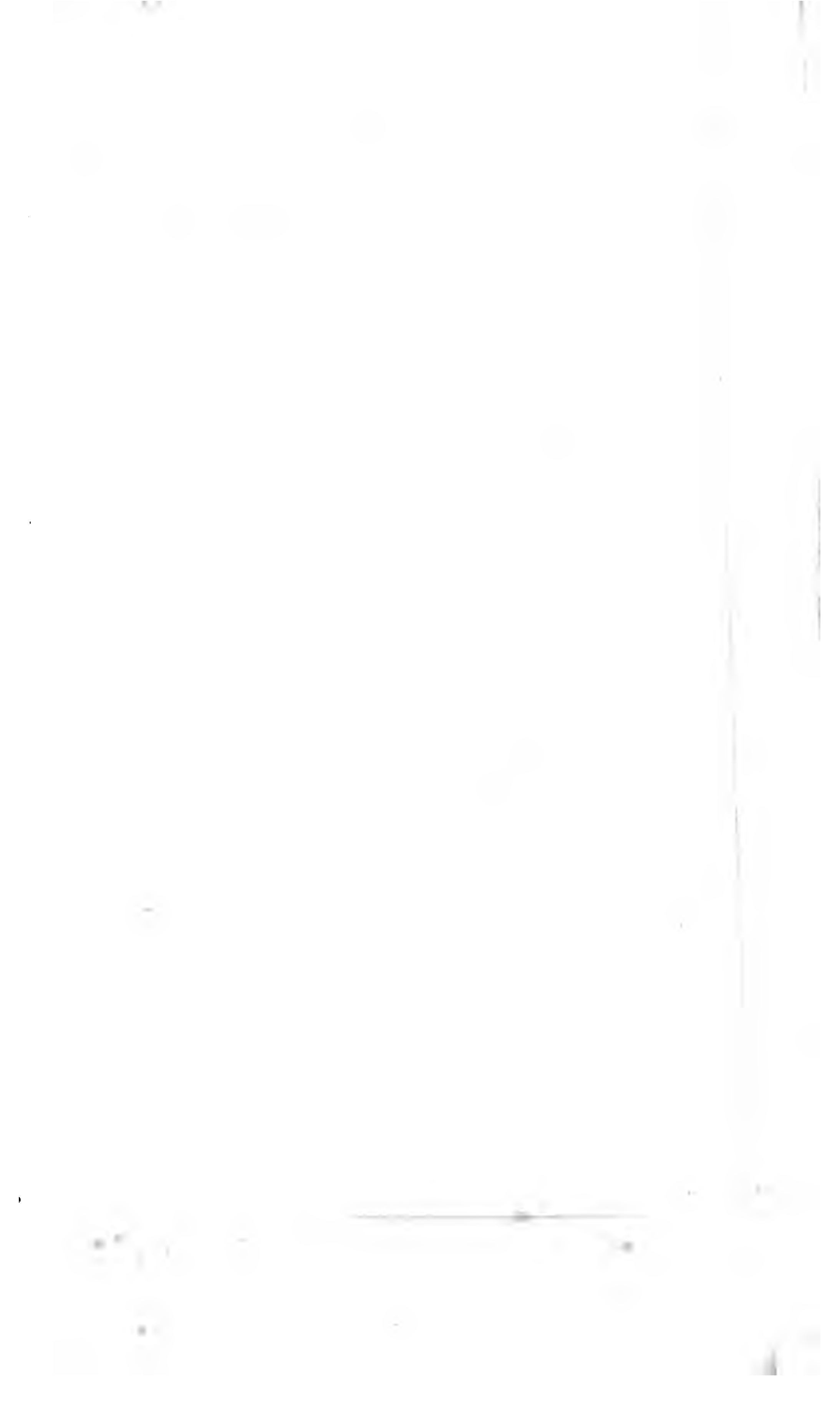
négligence ou de paresse. On compte dix de ces *hulks* en Angleterre et deux aux Bermudes. Les premiers sont partagés entre les ports de Portsmouth, Plymouth, Sheerness, Chatham, Woolwich et Deptford. L'insubordination des plus jeunes forçats leur a fait assigner un ponton particulier, soumis à une contrainte plus sévère. Peut-être encore cette séparation a-t-elle été résolue, afin de les préserver de la corruption invétérée de ceux qui sont plus avancés en âge. C'est dans des repaires semblables à ceux où ces brigands sont enchaînés, que le gouvernement anglais entassait les prisonniers de guerre français. On frémit aux récits de ceux qui ont eu le malheur d'y être détenus. Clôture étroite et rigoureuse, nourriture exiguë et mauvaise, malpropreté dégoûtante, à peine assez d'espace pour se mouvoir, rien ne manquait aux souffrances de leur captivité. Tout malsain qu'était l'air de la mer, on ne le leur laissait respirer qu'à de longs intervalles et par bouffées, de sorte que loin de contribuer à l'existence, il ne procurait qu'une asphyxie intermittente. Un Français chargé d'y porter des consolations et du soulagement qu'il prodigua sans succès, en revint l'ame navrée, et inconsolable de cet horrible

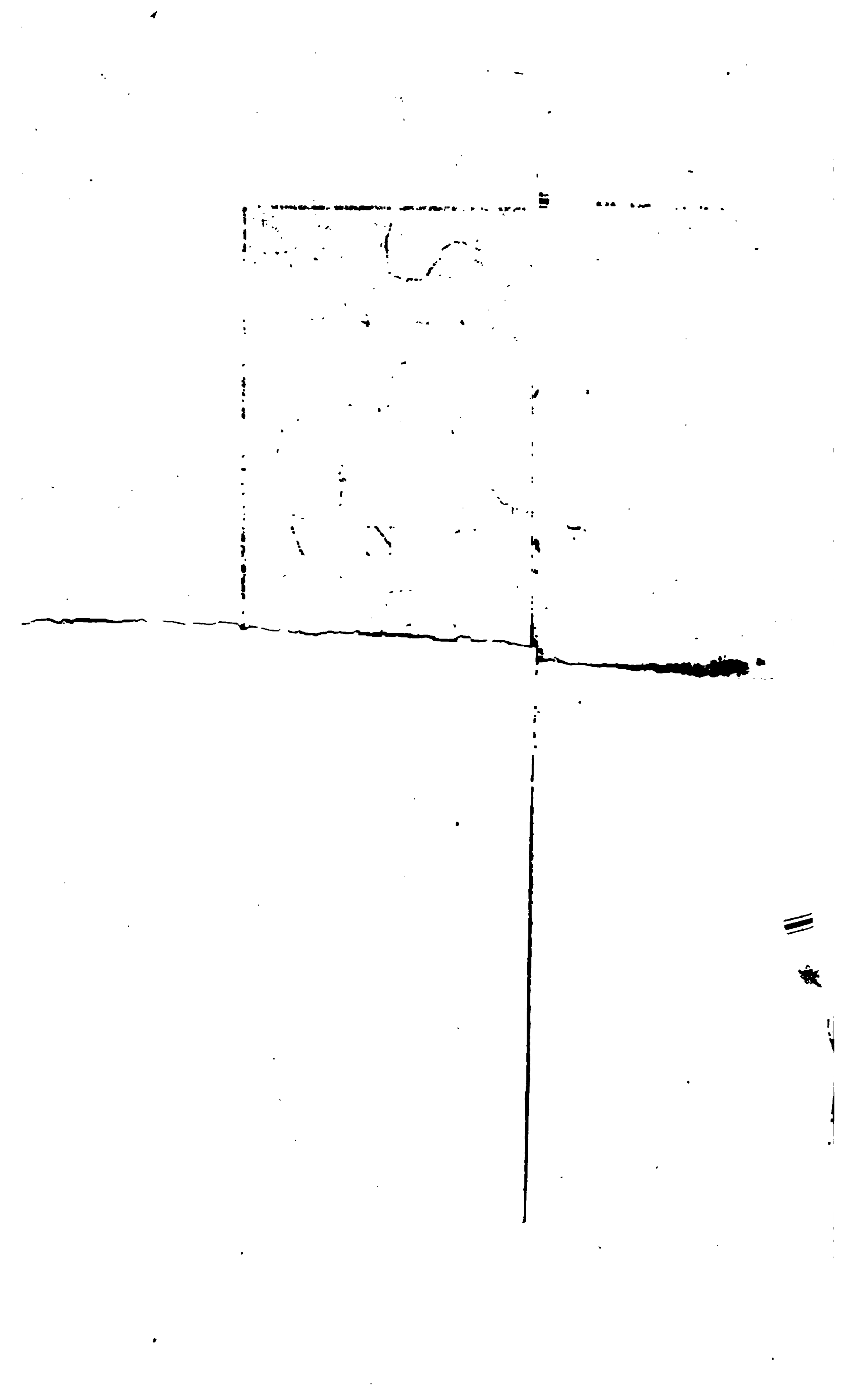
spectacle qu'il n'oublia jamais. C'était sans doute un lourd fardeau pour le Royaume-Uni que d'entretenir des ennemis vaincus : mais ce devoir de la victoire n'est-il donc pas aussi une gloire pour le vainqueur? Comment la nation anglaise s'associa-t-elle jamais à un si indigne mépris de l'humanité!

Notre exploration est finie. En retournant nous suivons la plage, et nous passons devant l'établissement des bains de mer qui est très-fréquenté pendant l'été. C'est un édifice clos, dont la façade ornée d'un péristyle se termine à chaque extrémité par une rotonde. A la suite vient une promenade couverte, au-dessus de laquelle flotte le pavillon britannique. Des voitures en forme de cabanes de berger, pour conduire les baigneurs à la mer, stationnent sur le rivage. On vient de tirer le canon de retraite. Toutes les portes seront bientôt fermées. Les fanaux vont s'allumer. Que faire désormais? Sans les souvenirs et les sujets d'entretien qui nous restent, la soirée serait bien ennuyeuse dans cette ville, fort belle sans doute, et plus surprenante encore, mais triste, monotone, et qui ne présente au voyageur aucun genre de distraction. On est bientôt importuné, fatigué de cette

cohue de marins, de soldats, de filles publiques, qui encombre la plupart des rues. Pour moi, maintenant que ma curiosité est satisfaite, je ne sais quel vague malaise me rend ce séjour insupportable. Il me tarde de m'en éloigner. L'autorité militaire qui se montre à chaque pas, l'appareil guerrier déployé de tous côtés, l'idée aussi de me sentir sous la clef d'une place forte, me gênent. Les habitudes de la liberté sont si faciles à prendre, qu'il en coûte d'y renoncer, ne fût-ce que momentanément : et Dieu sait si depuis que nous parcourons ce pays, nulle part nous avons eu sujet d'en faire, même en idée, le moindre sacrifice.







LE VILLAGE DE COSHAM.
HAVANT. — CHICHESTER. — ARUNDEL. — PATCHING.
TARRING. — SOMPTING. — WORTHING. — LE BOURG DE SHOREHAM.
BRIGHTON. — LA TAVERNE DU CANON.
LA VILLE DE BRIGHTON. — LE PALAIS DU ROI.
LA JETÉE SUSPENDUE. — LES SALONS DE RÉUNION. — LE THÉATRE.
MISS FOOTE.

Brighton, le 24 août 1826.

La seule route qui traverse la presqu'île de Portsea et aboutit à Portsmouth, est dans la direction du nord au sud. A peu de distance au-dessus de l'isthme, dans le village de Cosham elle se croise avec celle qui, longeant la côte méridionale de la Grande-Bretagne, va du couchant au levant. Nous prenons à droite de ce point d'intersection, et relayons à Havant. Ce bourg est le dernier du Hampshire. Il occupe le fond d'une anse dans laquelle se trouvent plusieurs petites îles. Au-delà l'on franchit bientôt la frontière du Sussex renommé pour l'étendue de ses forêts, la bonne qualité des chênes qu'elles produisent, et la richesse de ses

vallées qui nourrissent de nombreux troupeaux. La première ville est Chichester, capitale du comté, et siége d'un évêché. Quoique bâtie dans le voisinage d'un bras de mer qui lui offrirait des débouchés faciles, elle a peu d'importance maritime ou commerciale. Les aiguilles qu'elle fabrique, sont, avec les grains et la drèche, la principale industrie des sept ou huit mille habitans dont elle est peuplée. Nous ne nous y sommes arrêtés que pour changer de chevaux. Arundel ne nous a pas retenus non plus. Son aspect n'est pas dépourvu de quelque charme pittoresque. Il s'élève en amphithéâtre, sur le penchant d'une colline, au sommet de laquelle se dessine un vieux manoir qui fut jadis une forteresse redoutable. A ses pieds coule l'Arun. C'est du nom de cette rivière que dérive celui de la ville, et des nobles comtes d'Arundel, possesseurs héréditaires du château. On la traverse sur un pont de pierre. Jusque-là les bois épars dans la campagne, et les ondulations du sol avaient interrompu la monotonie du voyage. Désormais toute plantation d'arbres disparaît. On suit le rivage de la mer qui n'offre que des alluvions délaissées d'année en année par la retraite des eaux. Quelques-unes maintenues par des clayon-

nages et des fascines commencent à se convertir en prairies. D'autres n'attendent que les travaux de la culture pour produire des moissons. Les villages de Patching et Tarring; celui de Sompting où est la poste, passent successivement sous nos yeux. Sur la grève on aperçoit Worthing, naguère un pauvre hameau de pêcheurs, et devenu maintenant le rendez-vous confortable de ceux qui aiment à contempler le repos majestueux de l'océan et ses horribles tempêtes. Nous venons d'atteindre le bourg de Shoreham peuplé de mille à douze cents ames et qui envoie deux membres au Parlement. Il est à l'embouchure de l'Adur. Son port est bien abrité. Les constructions de ses chantiers jouissent de quelque renommée. Ses huîtres sont estimées par les gourmets; et la pêche des harengs et des maquereaux y est suivie et productive.

Tout le plaisir de cette journée est dans l'arrivée à Brighton. L'exposition méridionale de ce port y entretient une température suave. Dès l'abord on éprouve une sorte de bien-être physique. L'air est léger. Aucune exhalaison marine ne le corrompt. A gauche de la chaussée que l'on parcourt, se déploie une rangée de maisons qui,

différentes par le dessin et les ornemens de leur architecture, ont un extérieur également soigné, recherché et souvent élégant. L'une appartient au style grec, l'autre au style romain. Celle-ci prétend aux formes gothiques, celle-là tient du genre moresque. Une autre est imitée des constructions orientales avec leurs dômes et leurs minarets. C'est un mélange de pilastres, de colonnes, de frontons, de coupoles, de frises, de balustrades, de sculptures, dont l'ensemble n'a rien que d'agréable. Quant aux fenêtres, la plupart font saillie sur la façade, et sont bombées comme celles de l'arrière des vaisseaux. Elles s'ouvrent sur un balcon garni de fleurs, et ombragé par de petites tentes. Derrière les vitres combien de précautions soit pour préserver de l'ardeur du soleil, soit pour protéger le mystère du logis! Rideaux, stores, petites jalousies vertes, draperies, toutes sortes de voiles qu'on voit dans l'intérieur se mouvoir, s'écarter, s'entr'ouvrir, se lever au moindre bruit de voiture, de chevaux, ou de la foule qui va et vient sans cesse, et à travers lesquels ne manquent pas de passer de secrètes intelligences sans doute. Rien de plus amusant en vérité. A droite la mer s'étend à perte de vue, la même qui baigne aussi les

dunes de Dieppe et de Calais que nous ne pouvons malheureusement découvrir dans ce lointain où tout nous ramène. Qu'elle est belle en ce jour paisible et radieux! Le flot ne fait que caresser la plage. En s'éteignant sur les galets dont elle est semée, il dépose çà et là des flocons d'une écume argentée que la lumière teint de toutes les couleurs de l'iris. Tour à tour il se retire, s'avance, s'éloigne de nouveau, et reproduit à chacun de ses balancemens, ce bruit majestueux qu'on ne se lasse ni d'écouter ni d'entendre.

L'hôtel le plus achalandé de Brighton est mal situé. Comme les prix en sont très-élevés, la mode est de s'y entasser. Nous avions cédé à l'impulsion générale dont les voyageurs ont si souvent à se plaindre, et se défendent rarement. A peine se donnait-on la peine de nous répondre quand nous parlions du désir d'obtenir un bon gîte. Nos instances étaient prises pour des reproches; et l'on s'en étonnait. Il s'agissait néanmoins pour nous, d'être parqués comme des moutons dans cet immense caravanserail. Une chambre passable sur une cour obscure et deux cabinets à peine éclairés, ont fait l'affaire de l'hôte, fort indifférent d'ailleurs à nos réclama-

tions. La vue du charmant rivage que nous venions de parcourir nous tenait au cœur. Être à Brighton pour camper sous les toits, et ne voir que des gouttières et les bruyantes amours qui s'y font, me répugnait. Je suis sorti pour ne plus rentrer là, si je le pouvais, et ne pas me laisser duper. En arrivant j'avais remarqué dans l'exposition qui me plaisait le plus, la taverne du Canon, *Gun-tavern*. La porte d'entrée est dans une ruelle latérale ; mais la maison fait face à la mer. Une femme de formes un peu massives, fort belle en vérité et fort avenante, parée avec tout le luxe de sa condition, et presque resplendissante de bijoux d'or, m'offre de bonne grâce les logemens dont j'ai besoin. Je la suis au premier étage où nous montons par un escalier en sapin, fraîchement lavé et saupoudré de poussière de grès. Des servantes jeunes et jolies et proprement vêtues m'ouvrent des chambres charmantes. Les lits sont en percale blanche comme du lait, et les meubles en acajou. L'une de ces chambres donne sur le quai. Elle a un de ces balcons qui me faisaient envie. L'hôtesse me promet une cuisine simple et saine. Je vais chercher mes compagnons de voyage ; et nous nous installons dans notre nouveau domicile, où les

soins les plus attentifs nous sont prodigués. Au rez-de-chaussée il y a bien une salle commune un peu bruyante; quelque fumée de tabac s'en exhale peut-être; et le choc des verres et des pots se mêle aux joyeux propos, aux rires des buveurs: du reste cette gaîté n'a rien d'importun; et il nous est permis d'espérer qu'aucune rixe ne troublera le repos sur lequel nous comptons.

Brighton n'était, il y a moins d'un siècle, qu'un petit port peu fréquenté. Sa situation favorable y attira de nouveaux habitans. Il s'agrandit et s'embellit par degrés. La prédilection du prince de Galles en mit ensuite le séjour à la mode. A son exemple ou à sa suite, la haute société s'y porta en foule. Des établissemens commodes pour des bains se formèrent. On construisit des lieux d'assemblée où des salons furent réservés pour les lecteurs. Il y en a un dont les frais se font avec les profits d'une loterie d'objets de valeur médiocre; la mise n'est que d'un schelling; et malgré la modicité de cet enjeu, on observe que la masse de chaque soirée se complète lentement. Enfin un théâtre s'éleva, en même tems que l'on bâtissait des habitations plus ou moins somptueuses. Aujourd'hui la population habituelle dépasse douze mille ames. Elle double

dans la belle saison. La ville couvre deux collines et la vallée qui les sépare. On nomme cette vallée le Steyne. Elle fut le berceau de Brighton. Là vivaient obscurément de pauvres familles de pêcheurs. L'opulence, la noblesse, les gens du bon ton, les lords de l'aristocratie leur ont succédé. Dans le centre est le Palais du Roi, sérail, mosquée, pagode, imitation du Kremlin, tout ce que l'on voudra, hors un édifice de bon goût, et qui appartienne à un autre genre, que le genre baroque, étrange et ridicule. Son toit cahoté présente une suite de croupes plus ou moins arrondies, surmontées de boules terminées par des flèches aiguës. On le dit toutefois meublé avec magnificence. Les écuries sont citées pour leur étendue et leur agencement. Le jardin qui l'environne est dépourvu d'arbres comme Brighton et toute la campagne d'alentour, et fermé d'une clôture en planches qui ne permet de voir que la toiture du palais.

Une rue parallèle au rivage traverse le Steyne dans sa plus grande longueur. Elle est coupée à angles droits par des rues transversales; ce qui rend les communications courtes et faciles. Les boutiques de luxe en occupent exclusivement le rez-de-chaussée, et ne cèdent à celles

de la capitale, ni pour leur décoration, ni pour les marchandises qui s'y débitent. Le petit commerce de consommation s'est retiré dans les quartiers moins apparens, avec les écuries et les remises qui sont constamment à l'écart dans toutes les villes d'Angleterre. Cet intérieur est peu fréquenté. On n'y va guère que pour les emplettes, aux heures que le bel usage autorise. La foule se presse, se coudoie sur les trottoirs du quai, sur sa large chaussée, et jusque sur la plage même. C'est le théâtre où s'affichent les manières du grand monde, où la vanité se pavane, où chacun se rit en secret de celui qui passe croyant ne prêter lui-même à rire à personne, où la coquette cherche l'amour et le roué quelque dupe, où la pauvreté s'efforce de cacher ses misères de peur de faire pitié. Les femmes luttent de toilette et de négligé, et (que la gravité anglaise me le pardonne!) les hommes aussi. Nul n'épargne aux autres et ne réussit à éviter les tracasseries inséparables d'une société de rencontre incapable d'indulgence.

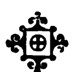
Entre la capitale de la France et celle de l'Angleterre, la voie directe est de Dieppe à Brighton. Il y a peu d'eau devant Brighton, et les bateaux à vapeur en tirent beaucoup. Pour la commodité

de l'embarquement et du débarquement des passagers, on a suspendu une jetée en bois qui s'avance de onze cent quinze pieds à la surface de la mer. Cette jetée se divise en quatre parties. Les chaînes qui portent chacune d'elles, reposent sur des pilotis. Elles décrivent des courbes si gracieuses qu'on les croirait uniquement destinées à orner de guirlandes, ce sentier fragile au-dessus des flots. L'illusion ne cesse même pas pour celui qui le parcourt. Tout s'ébranle à chaque pas qu'il fait. Il y a des endroits où le parquet s'élève et s'abaisse à mesure que l'on marche. Arrivé à l'extrémité opposée à la terre, vous trouvez une grande plate-forme. Elle a des mâts, des cordages, des flammes, un pavillon, tout l'attirail d'un navire. Vous entendez siffler le vent dans ses agrès. De toutes parts la mer vous environne. Les vagues viennent se briser à travers cette charpente mobile. A chaque instant leur rejaillissement monte jusqu'à vous; et quelquefois elles vous atteignent elles-mêmes et vous trempent. Enfin par un gros tems, quand la lame est longue et forte, il n'est pas rare d'éprouver sur cette jetée des oscillations semblables au tangage et au roulis. Le soir, des réverbères y sont allumés. Des musiciens se réu-

nissent, et font des concerts qui se prolongent jusqu'au milieu de la nuit. Alors le nombre des promeneurs augmente. Mais on peut encore trouver la solitude. Chacun parle peu ou à voix basse. Qui ne craindrait de troubler le charme romanesque des sensations que l'on éprouve? le ciel, la mer, le demi-jour qui les éclaire, une musique harmonieuse! Quelle imagination ne s'égarerait dans la plus délicieuse rêverie?

Fait-il mauvais tems, on se réfugie dans les différens salons ouverts aux amateurs de ces lieux publics. Les politiques s'emparent des gazettes, ou s'entretiennent des nouvelles du moment. D'autres causent; d'autres lisent; d'autres regardent, observent. Il en est sans doute qui méditent, comme je le faisais moi-même, sur la briéveté de la vie, en voyant à quelles futilités tant d'oisifs l'usent, s'ennuient peut-être et la trouvent trop longue, et finissent par l'abréger, comme il n'arrive ici que trop souvent. Il y a spectacle trois fois la semaine. Les représentations sont assez suivies pour que les meilleurs acteurs de Londres ne dédaignent pas d'y paraître. Ce soir miss Foote était annoncée. Elle jouait dans une petite pièce intitulée *la Lune de Miel*. On ne peut lui refuser une sorte de grâce,

de l'enjouement, et quelque gentillesse un peu trop proche, selon moi, de l'enfantillage. Mais son mauvais goût ou celui des spectateurs, sinon l'un et l'autre, nuit aux qualités dramatiques dont la nature l'a douée. Pour une mariée à peu près neuve, j'aurais voulu lui voir un peu de sa pudeur, de son embarras, de sa réserve de demoiselle : loin de là, quand elle avait à se montrer ingénue, elle y mettait une coquetterie, un ton, et des façons qui la jetaient dans l'extrême opposé.



SUITE DE BRIGHTON.

LES PETITES VOITURES. — KEMPSTOWN. — LE PALAIS DU ROI.

UN ORAGE.

Brighton, le 25 août 1826.

La beauté de la matinée attire sur le rivage une affluence, un concours extraordinaires. Des cavaliers, d'élégantes calèches traversent au pas la foule qui se presse. De tous côtés, vont et viennent avec une rapidité extrême, de petites voitures découvertes, attelées d'un *pony* que monte un enfant de dix à quinze ans, adroit, hardi, leste, costumé comme un jockey de bonne maison. Ces voitures se nomment des mouches, *flies*, parce qu'elles volent pour ainsi dire, et qu'elles sont peintes en noir, peut-être aussi parce que leurs conducteurs sont de la plus fatigante importunité. Du haut de leur selle ils vous sollicitent, se penchent vers vous, barrent presque votre passage, jusqu'à ce qu'ils désespèrent de vous déterminer à leur faire faire

quelque course. Ont-ils mis pied à terre? ils vous entourent, vous harcèlent, et savent braver les plus vives impatiences. Ils me rappelaient ces cochers napolitains, jeunes aussi, ardens au gain comme leur petit attelage l'est à la course : et si quelque feuillage eût paré les dunes prochaines, si quelques îles verdoyantes se fussent montrées de loin à loin, si j'avais pu me créer la moindre illusion d'Ischia et de Caprée, la mollesse de la température, cette mer si bleue et si paisible qui se balançait sous mes yeux, l'air joyeux, vivant, animé de la population dont j'étais environné, m'auraient persuadé que je voyais une autre Naples.

Une mouche nous a transportés à Kempstown. C'est une suite de maisons à moitié bâties sur la route de Rottingdean, trop loin de Brighton pour être un de ses faubourgs, et trop près pour donner naissance à une nouvelle ville. Elle emprunte son nom d'un chevalier Kemps qui espère tirer un parti avantageux des appartemens qu'il y prépare. A mon avis, c'est trop compter sur la mode. Il croit surtout tenter par la magnificence du genre d'architecture qu'il a adopté. La façade de cet édifice régulier conviendrait au palais le plus somptueux. Soit

découragement momentané, soit que les fonds s'épuisent, les travaux sont suspendus et rien n'est fini encore. Les curieux seuls s'y portent, regardent, conjecturent, et disent comme nous en s'en allant, que cette entreprise est fort aventureuse.

Aucune tentative, aucune protection, ne nous ont réussi pour pénétrer dans le palais mystérieux et bizarre construit en 1784 par le prince de Galles. Il en accordait volontiers la permission. Des indiscrets ont profité de celle qu'ils avaient obtenue, pour en salir les boiseries, d'allusions insultantes aux goûts et aux affections du prince. Il s'est justement offensé; et sa porte ne s'ouvre plus qu'à ses affidés, à ses familiers. Qui oserait blâmer sa sévérité? les rois seraient-ils moins maîtres chez eux que ne l'est le charbonnier? Ce serait une odieuse condition. Il n'appartenait qu'à la république de Venise de réduire ses chefs à une sorte d'esclavage.

Comme nous revenions de Kempstown à pied, un violent orage s'est élevé brusquement sur les côtes de France. A l'horizon, des nuages sombres se sont amoncelés. Ils roulaient confusément les uns sur les autres, et lançaient des

éclairs menaçans. S'étendant par degrés, ils avançaient vers le nord, et de leurs feux ils embrasaient le ciel. Le plus grand désordre s'est mis aussitôt entre les promeneurs. C'était à qui fuirait l'ondée dont de larges gouttes annonçaient le déluge. A peine avons-nous eu le tems de nous réfugier dans un café où l'on trouve d'excellentes glaces et des gâteaux délicieux. La devanture entière était vitrée. Bientôt le vent, la pluie, la grêle, sont venus assaillir cette fragile barrière. Partagée entre la crainte de l'ouragan, et celle de voir briser ses carreaux et inonder son salon, la soigneuse et timide limonadière, tantôt abritait quelque meuble, quelque bocal de ses fruits et de ses pâtisseries, tantôt descendait les premières marches d'un escalier souterrain. Puis revenant quand le tonnerre avait cessé de gronder, elle souriait, et rougissait de la frayeur inutile dont nous avions été témoins, pour y retomber involontairement dès que la foudre éclatait de nouveau. Dans les courts momens qu'elle passait avec nous, elle reprenait le récit commencé déjà plusieurs fois, d'une tempête récente où l'on croyait que la jetée suspendue et ses chaînes seraient emportées. La lame les frappait à coups redoublés. Il

y avait des instans où elle les couvrait entièrement, et les enveloppait de ses anneaux écumeux, comme pour les arracher. Lancée jusque sur la chaussée, elle la parcourait avec un fracas terrible, et pénétrait jusque dans l'intérieur des maisons. Aujourd'hui l'orage n'est que dans l'air. La mer au contraire est calme ; et le contraste du repos de sa surface avec le désordre de l'atmosphère, ajoute à la beauté du spectacle qui dure depuis quelques heures. C'est une image imposante de l'ame vertueuse qui résiste au tumulte des passions, et du citoyen courageux que n'intimident ni les cris ni les fureurs d'une populace ameutée. Cependant le tems s'éclaircit. Quelques promeneurs arrêtés comme nous, se hasardent à regagner leur demeure. Mais les chemins sont gâtés ; et le reste de la journée est perdu pour les explorations même les plus prochaines.



LE RIVAGE DE BRIGHTON.
L'ÉGLISE. — SOUVENIRS DE FONTENOI.
UNE PIERRE SÉPULCRALE. — LA DIGUE DU DIABLE.
UNE RENCONTRE.

Brighton, le 26 août 1826.

Depuis notre arrivée, nous n'avons pu encore quitter ce doux et riant rivage. La variété des scènes qui s'y succèdent, nous retient sur ses bords. Il suffit d'un vaisseau qui vogue dans le lointain, d'une barque de pêcheur qui s'approche, d'une autre qui s'éloigne, d'une troisième qui s'apprête à partir, des nuances de saphir et d'émeraude dont la surface de la mer est diaprée, du mouvement et du bruit des flots, de l'ombre portée d'un nuage qui fuit, et semble agrandir l'espace par les divers plans que marque son passage, pour exciter une curiosité vague qui occupe, distrait, amuse. On aime aussi à observer l'impression que ce spectacle produit sur ceux qui y assistent. Il y en a qui demeurent insensibles à la vue de cette œuvre magni-

fique de la création, dont les oscillations régulières ne tiennent peut-être qu'au balancement du globe sur son axe, tandis que la science en cherche l'explication dont elle n'a pu encore pénétrer le mystère. On voit des femmes, des enfans, des hommes même, descendre sur la grève à mesure qu'elle se découvre, quoiqu'elle soit fort dure au marcher, et employer des heures entières à ramasser des coquillages peu communs sur cette côte, et des cailloux d'une forme gracieuse ou bizarre, transparens ou opaques, blancs ou coloriés : combien de tems s'écoule ainsi, et avec quelle rapidité!

Cependant je suis allé visiter la vieille église de la ville. Elle est située à mi-côte, et n'a rien de remarquable que le nombre de pierres funéraires dont le cimetière est hérissé. Je désirais de voir celle de la sépulture du capitaine Nic. Tettersell, marin royaliste qui, après la bataille de Worcester, conduisit Charles II en Normandie, et dont les restes sont déposés dans ce champ de mort. Il m'a été impossible de la trouver. J'aurais voulu savoir si quelque témoignage de la reconnaissance royale y était consigné, et si la restauration des Stuarts avait été moins empreinte d'ingratitude que celle des

Bourbons. En parcourant quelques-unes des épitaphes qui passaient successivement sous mes yeux, le nom de Fontenoi a fixé mon attention. Du moins, me disais-je, ce monument, tout obscur qu'il est, ne sera point injurieux à la France. Fontenoi! champ de bataille immortel, où le caractère français se révéla tout entier. Courtoisie valeureuse, ardeur guerrière, mépris de la mort, pitié pour les vaincus, toutes les vertus du soldat animaient tous les rangs. Louis XV lui-même ne vécut ce jour-là que pour la gloire. Il voulut mourir ou vaincre avec tant de braves gens qui n'avaient pas une autre pensée, et ne désespéra pas du succès, quand le maréchal de Saxe en doutait, et que Richelieu le rétablit par une de ces inspirations où l'on ne sait ce qui l'emporte de la témérité ou de la science militaire. Qui ne se souvient de ces vers impétueux comme la victoire :

Les coursiers écumans franchissent les guérets ;
On gravit sur les monts, on borde les forêts ;
Les piéges sont dressés ; on attend ; on s'élance ;
Le javelot fend l'air et le plomb le devance.
Les léopards sanglans, percés de coups divers,
D'affreux rugissemens font retentir les airs ;
Dans le fond des forêts ils vont cacher leur rage [1].

[1] VOLTAIRE, *Poème de Fontenoi.*

Lisons à quelle occasion un souvenir si glorieux se trouve gravé sur une tombe anglaise.

IN MEMORY OF

PHOEBE HERSSEL

WHO WAS BORN AT STEPNEY IN THE YEAR 1713.

SHE SERVED FOR MANY YEARS

AS A PRIVATE SOLDIER IN THE 5th REGIMENT OF FOOT

IN DIFFERENT PARTS OF EUROPE

AND IN THE YEAR 1745 FOUGHT UNDER THE COMMAND

OF THE DUKE OF CUMBERLAND

AT THE BATTLE OF FONTENOY

WHERE SHE RECEIVED A BAYONET-WOUND IN THE ARM.

HER LONG LIFE WHICH COMMENCED IN THE TIME OF

QUEEN ANNE,

EXTENDED TO THE REIGN OF

GEORGE IV

BY WHOSE MUNIFICENCE SHE RECEIVED COMFORT

AND SUPPORT IN HER LATTER YEARS.

She died at Brighton where she had long resided december 12th 1821, aged 108 years [1].

La mort épargna cette femme sur un champ de

[1] En mémoire de Phœbé Herssel qui naquit à Stepney, en l'année 1713. Elle servit pendant plusieurs années dans différentes parties de l'Europe, en qualité de simple soldat dans le 5e régiment d'infanterie ; et en 1745 elle combattit sous les ordres du duc de Cumberland, à la bataille de Fontenoi où elle reçut dans le bras un coup de bayonnette. Sa longue vie, qui commença au tems de la reine Anne, s'étendit au règne de George IV, de la munificence duquel elle reçut secours et protection dans ses dernières années.

Elle mourut à Brighton qu'elle avait habité long-tems, le 12 décembre 1821, âgée de 108 ans.

bataille où les rangs dans lesquels elle combattait furent rompus, frappés, renversés comme si la foudre les eût atteints. Les historiens anglais eux-mêmes rendent hommage à la valeur qui décida du succès de cette journée : elle avait commencé par une politesse héroïque, et elle finit par un carnage horrible dont les résultats assurèrent à la France, de grands avantages pendant le reste de la campagne.

Dans l'après-midi nous avons fait une excursion à la Digue du Diable, *Devil's-Dyke* : on nomme ainsi un escarpement qui est à l'ouest de la ville et à cinq milles de distance. De ce côté, le faubourg se prolonge assez loin dans les champs. On passe ensuite devant quelques jolies maisons isolées. Puis toute habitation, toute végétation disparaissent. Soit que la nature du sol repousse la culture, soit que l'air de la mer flétrisse les plantes à mesure qu'elles se développent, on ne voit pas un arbre, pas le moindre buisson. Une herbe courte, rare, presque fauve, couvre d'arides coteaux, qui sans doute étaient jadis les dunes du rivage. La route est inégale, fatigante à pied, et fastidieuse en voiture, à cause de la roideur des montées et des descentes, et des précautions nécessaires pour éviter

les accidens. Vous arrivez enfin sur une crête élevée où se trouve une espèce de taverne. Le ménage peu fortuné qui s'y est établi, s'approvisionne chaque matin des rafraîchissemens qu'il espère débiter dans la journée. Son hospitalité ressemble à celle que l'on reçoit au sommet des montagnes : le zèle y compense la frugalité; et l'exercice et la vivacité de l'air donnent à des mets grossiers le goût le plus savoureux. La vue est d'ailleurs magnifique. A gauche elle s'étend sur la mer; à droite elle plonge sur une vallée profonde dont l'extrémité paraît fertile, et que des bois dominent dans l'éloignement.

En voyage on est importuné de ne voir que des figures inconnues, de faire à chaque instant le sacrifice de ses habitudes à des usages nouveaux, et d'entendre parler une langue étrangère. La rencontre d'un compatriote cause une joie inexprimable. On va aussitôt au devant de lui, et même avec une sorte de familiarité. L'âge, le caractère, d'autres particularités modifient sans doute cette disposition naturelle : elle n'en existe pas moins à différens degrés; et tandis que quelques-uns n'y cèdent qu'avec réserve, la plupart s'y livrent, même sans discrétion, et cela passe pour une des manières aisées de la

haute société. C'est ainsi qu'à notre arrivée à Brighton nous avions été accostés par un jeune homme, connaissance assez légère de l'un de nous à Paris. Il avait un maintien fort distingué; mais sa toilette était plus près du ridicule que de la recherche. En France, ce n'eût été qu'un élégant de bonne compagnie : ici, il ne tenait qu'à nous de le prendre pour un adepte du dandysme, à part son humeur communicative que n'admet point, si je ne me trompe, la règle de cette secte sociale. Au reste les prétentions n'excluaient en lui, ni l'instruction, ni l'esprit. Il s'exprimait en bons termes, et avec les nuances fines et délicates qui annoncent un habitué des salons du grand monde. Seulement il écoutait assez peu, ne répondait jamais à ce qu'on pouvait dire, et suivait imperturbablement sa pensée, sa narration, son opinion sur les hommes et sur les choses, distribuant la louange, le blâme, la moquerie, le sarcasme, d'un ton et d'un air qui ne permettaient ni le doute ni la contradiction. Parlait-il de politique? Il y avait peu d'ambassadeurs dont les talens et la chronique scandaleuse ne l'eussent déjà mis à même de pénétrer le secret de leurs négociations, de leurs intrigues, de leurs menées. « Je n'habite

que les capitales, répétait-il souvent, et me suis fait citoyen du monde : » et il partait de cette assertion énoncée avec quelque orgueil, pour entrer dans la diplomatie européenne, en expliquer les intérêts à sa façon, les discuter tout seul, les balancer, conclure des traités, des échanges, des partages, tracer des limites, former des alliances, prescrire des neutralités, fixer enfin, à la satisfaction générale, le rang et la destinée de toutes les puissances.

S'il s'agissait de guerre, il y était encore plus expert et surtout plus positif, comme il eût convenu au maréchal Soult par exemple. C'était presque le principal objet de ses méditations. Brave, il paraît qu'il a figuré dans plusieurs batailles, rarement sans y être blessé, mais toujours avec éclat : ceci est vrai. Toutefois il était curieux à entendre sur la stratégie. Avec quelle certitude il indiquait les chances des succès et des revers d'une armée! Avec quelle supériorité ne prononçait-il pas sur les fautes et l'habileté des capitaines modernes! L'accent péremptoire qui le quittait rarement, redoublait sur ce sujet; et quoiqu'il ait une extrême douceur dans la voix, le regard affectueux, et une complexion assez délicate, il était facile de remarquer que

la pratique avait contribué à augmenter son savoir dans l'art militaire. Ainsi il ne ressemble nullement à ces publicistes de l'époque actuelle, universels sans rien connaître, et surtout fort dédaigneux des spécialités qui exigent tant de lumières et d'expérience. Les plus habiles ont beau s'étonner chaque jour de ce qu'ils ignorent encore, la jeunesse européenne n'est pas si modeste ni si scrupuleuse. Celle de France surtout a pris une suffisance pitoyable. Pensez-vous que dans l'éducation fort coûteuse que leur donne l'état, ils étudient les lois, la médecine, les sciences, les arts? C'est la politique dont ils ne savent rien, qui préoccupe la plupart d'entre eux. Ils songent bien plus à morigéner les gouvernemens, qu'à apprendre leurs leçons. Aussi Dieu sait quels savans, quels artistes, quels médecins, quels avocats et quels citoyens, nous promettent tant de présomption, et la négligence du travail utile et obstiné que recommandent les hommes sages de tous les tems.

Voulez-vous savoir quels sont les usages de l'opulence et de l'aristocratie de tous les pays? Vous ne pouviez mieux vous adresser qu'à notre cosmopolite. Il a tant visité de palais, de châteaux! C'est un de leurs habitués les plus

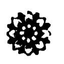
intimes. Il admire surtout la magnificence qu'étalent à la campagne, les titulaires de l'aristocratie anglaise. J'ai compris qu'il nous trouvait bien bourgeois de n'en avoir pas profité. Selon lui, leur hospitalité serait pour ainsi dire banale, à tel point qu'il s'offrait de nous présenter au duc, au comte, au prince chez qui nous voudrions aller; et plus la dignité était élevée, plus il multipliait ses instances. Pour nous conduire dans ses propres domaines, si la fortune lui en a départi, il ne nous aurait pas pressés plus vivement. Nous verrions bien, à la manière dont nous serions reçus, de quel crédit il jouissait dans ces grandes maisons, et combien il était facile d'y en obtenir. Nos nobles hôtes le remercieraient d'être venu interrompre la monotonie de leur existence journalière. Il se réjouissait par avance du plaisir que nous aurions, et de celui que causerait notre arrivée. « Une fois installés, ajoutait-il, nous pourrons choisir les amusemens qui nous seront le plus agréables. On mettra des chevaux et des calèches à notre disposition, pour les promenades que nous aurons projetées. Si nous aimons la chasse, des gardes et des chiens nous attendront au rendez-vous et au moment indiqué pour le départ; et

quels chiens? des animaux d'un instinct surprenant. Ils ne rapportent pas, mais ils ne forcent jamais leur arrêt. Couchés près d'une compagnie de perdrix ou de gélinotes, ils ne bougent non plus que des termes, tant qu'il en reste une à s'envoler. Vous les tuerez toutes sans presque changer de place. Il m'est arrivé d'en abattre cent vingt dans une matinée, et vingt faisans, quoiqu'ils abondent moins maintenant. A la vérité je suis assez bon tireur : mon adresse est même citée avec éloge. » Enfin après un séjour dont seuls nous aurions fixé la durée, il nous assurait que nous serions regrettés, désirés, lors même qu'en partant nous n'aurions pris congé de personne, maîtres de revenir quand cela nous conviendrait, et même d'amener nos amis, comme il nous proposait lui-même de nous servir d'introducteur. Pour lui il n'en use pas autrement, et c'est à qui l'attirera chez soi.

Il y avait bien dans ces détails quelque exagération ; cependant, comme le fond en est vrai, je n'ai pu m'empêcher de les recueillir. Rien en effet de plus noble, de plus généreux que l'état de maison de ces aînés des familles britanniques qui se partagent le sol entier du royaume. Leur luxe est presque royal. Ils s'entourent de tout ce

qui peut contribuer aux agrémens de la vie. Il y a des tableaux et des instrumens de musique pour les amateurs des arts, des livres pour ceux qui préfèrent l'étude ou seulement la lecture, de beaux ombrages pour les amans de la retraite et de la solitude, des équipages pour les chasseurs, des filets pour ceux qui veulent pêcher; et tout cela sans la moindre contrainte, sans la moindre gêne. Libre lui-même dans ses goûts, le maître du logis ne les impose à personne. Chacun jouit d'une indépendance entière; mais je suis sûr qu'elle ne va pas jusqu'à enfreindre les bienséances dont il n'est jamais permis de s'écarter. La froideur cérémonieuse de la ville fait place à la cordialité, à la gaîté sans doute, mais sans descendre à la familiarité qui est ce qu'il y a de plus incohérent avec les mœurs de ce pays. La gravité nationale l'exclut à peu près sans exception. Nulle part le respect de soi-même et d'autrui n'exerce plus d'empire; car il est fondé sur le plus imperturbable et le plus insupportable égoïsme qu'il soit possible d'imaginer. Aussi de tems en tems nous permettions-nous quelques doutes timides, sur certaines assertions tant soit peu hasardées de notre causeur. Alors il insistait; et nous gardions le silence de peur

de l'entraîner plus loin qu'il ne voulait lui-même. Pour nous convaincre qu'il ne disait rien qu'il ne pût réaliser, il s'est offert de nous mener au spectacle dans une loge louée à un de ses amis qui serait trop heureux de nous y rencontrer. Je ne suis point resté à la seconde pièce, de peur d'être importun, et d'avoir à m'excuser d'une indiscrétion dont j'étais innocent. Je me suis retiré, heureux de retrouver ma solitude qui avait été troublée d'une façon fort polie toutefois, et assez divertissante, par un homme dont la conversation avait du charme et de la vivacité.



DÉPART DE BRIGHTON.

CUCKFIELD. — BLACK-CORNER. — CROYDON.

KENNINGTON. — NEWINGTON. — SOUTHWARK. — LONDRES.

UNE AUBERGE A LA MODE.

Londres, le 27 août 1826.

Nous retournons à Londres. Les souvenirs de Brighton nous y accompagnent. De tous les ports de mer que nous avons visités, c'est le plus gai, le plus récréatif. Ce que le commerce maritime donne de vie aux autres et de mouvement, celui-ci le doit à des distractions agréables, aux plaisirs de la société, et à la suavité de son climat inconnue dans le reste de la Grande-Bretagne. On prétend que les diligences et les malles-postes font promptement le trajet que nous avons entrepris ce matin, après un bon déjeuner, en vue de la plus belle mer, et regrettant de quitter un séjour enchanteur : nous voyageons en poste; et je ne m'aperçois point que les cinquante-quatre milles que nous avons à parcourir, fuient

si rapidement sous les pas de notre attelage. Cependant les champs stériles ont disparu. La campagne se montre de nouveau dans toute sa richesse, dans toute sa parure. Des céréales, des bois, des vergers couvrent les vallées et les coteaux. On passe sur des ponts quelques ruisseaux qui coupent la chaussée. Nous atteignons Cuckfield, bourg de dix-sept cents ames, qui n'a rien de curieux que nous n'ayons déjà remarqué dans le moindre hameau anglais, des maisons d'une élégante confortabilité, aussi propres au dedans qu'au dehors, et une population bien vêtue et qui a toute l'apparence de l'aisance et du bien-être. Maintenant les villages sont plus rapprochés les uns des autres. Bien que nous soyons encore éloignés de la capitale, elle se manifeste par une plus grande affluence de peuple. Nous venons de changer de chevaux à Black-Corner. Le même spectacle se reproduit à chaque pas; il s'embellit à mesure que nous avançons, et le luxe se mêle déjà à la modestie champêtre.

Voici enfin la petite ville de Croydon qui compte près de dix mille ames. Elle n'a guère qu'une seule rue bien bâtie et longue d'un demi-mille. Le voisinage de Londres y encourage

quelque industrie. On y imprime ces toiles dont les couleurs et les dessins plaisent tant aux Françaises qui ont le mauvais goût de manquer de patriotisme. Elle communique avec la Tamise, au couchant par un chemin de fer qui l'unit à Wandsworth, au levant par un canal qui aboutit, je crois, à Greenwich. Ce dernier relais est à dix milles du pont de Westminster. Dès le septième mille, les maisons se touchent presque jusqu'au faubourg de Southwark. Toutes sont fraîchement peintes, ornées de fleurs. Il n'y en a point qui n'ait son boulingrin, ses plates-bandes. En ce moment on sort de l'office divin. Le nombre des promeneurs est immense. Les toilettes ne sont pas exemptes de recherche. Dans cette foule où règne un contentement paisible, surviennent de deux côtés différens, des convois funèbres qui se rendent au cimetière de la paroisse. Placés sous le drap mortuaire qui tombe jusqu'à terre, des porteurs tiennent leur triste fardeau élevé au-dessus du cortége, comme pour rappeler la puissance menaçante de la mort. Des hommes, des femmes, des enfans en deuil suivent ces catafalques ambulans. On se range avec respect pour leur donner passage. Ils laissent après eux sur toutes les figures une gravité, une

mélancolie qui se dissipent par degrés. Puis les rangs se resserrent, de même que sur un champ de bataille jusqu'à ce que le fer et le feu viennent les ouvrir de nouveau.

Après six heures de marche nous traversons successivement Kennington, Newington, puis Southwark et le pont de Westminster; et nous nous dirigeons vers l'ouest. Notre aimable causeur de Brighton nous a tant répété ce qu'il trouvait de vulgaire à descendre dans l'auberge française dont nous avions fait choix, qu'il nous a déterminés à prendre nos logemens dans le quartier de la noblesse. Je crains bien que cette déférence ne nous coûte cher, d'autant qu'il est un des habitués de l'hôtel auquel il a bien voulu, si je ne me trompe, nous annoncer. Nous connaîtrons du moins comment on y rançonne les étrangers. Pendant notre dernier séjour à Londres, nous avons reçu dans ce genre une assez bonne leçon. J'en veux achever l'apprentissage. On ne me croirait pas si je disais le montant d'un mémoire de six jours pour trois personnes seulement; et de quelles importunités nous avons été assaillis par chaque domestique au moment de notre départ, pour nous arracher le salaire de je ne sais quels ser-

vices, quoiqu'ils eussent été en masse généreusement gratifiés : c'était une curée dont je ne puis comparer l'ardeur, qu'à celle avec laquelle notre France fut spoliée par les cosaques alliés du roi que l'on nous imposait, et soldés par l'Angleterre.



LONDRES A LA FIN DE L'ÉTÉ. — LE DUC DE P***.
UNE FRANÇAISE.
UN BANQUIER DE LONDRES. — LE THÉATRE DE HAYMARKET.
LISTON, OU PAUL PRY.

Londres, le 28 août 1826.

Est-ce bien à Londres que je m'éveille? Quel silence! Hier, dimanche, la solitude des rues, la clôture des maisons, le petit nombre des passans, tous ces indices d'une ville déserte ne me surprenaient pas. Mais aujourd'hui! notre quartier serait-il un des moins fréquentés de la capitale? On m'apprend que la morte saison commence. Les propriétaires ruraux sont partis ou partent journellement pour la campagne, où les plaisirs de l'automne les appellent. Ici, l'on s'y rend à cette époque, comme chez nous au printems. Je ne m'étonne plus si, près des habitations, soit châteaux ou chaumières ornées, il y a en général si peu d'ombrage; si de grandes pelouses les environnent, où l'on n'aperçoit que

des arbres épars ou des massifs d'arbustes. Dans ce climat si souvent froid et presque toujours humide, on craindrait de perdre un seul rayon de soleil. Quoique l'heure de courir les marchands soit venue, on n'entend le bruit d'aucune voiture, on ne voit sur les trottoirs aucun de ces groupes féminins à la démarche vive, au caquetage animé, qui les peuplent d'ordinaire. A peine quelques cris des pourvoyeurs retentissent par intervalles. Quel repos après la vie errante que nous avons menée! Nous ne serons donc plus trompés sur les distances par les postillons, ni harcelés pour augmenter leurs guides que nous payions pourtant avec générosité, ni rançonnés dans les auberges, hors dans celle où nous sommes peut-être! du moins ne le saurons-nous que dans trois jours : alors la joie de reprendre le chemin de la patrie nous vengera de cette exaction. Quelle autre pensée viendrait à l'esprit quand celle du retour l'occupe et le charme?

En traversant la place de Leicester, je reconnais un compatriote. J'arrête le fiacre qui me conduit, et je vole au devant du duc de P***. Arrivé depuis peu, il ne me paraît pas moins joyeux que moi de rencontrer un Français sur cette terre étrangère. Ce n'est pas seulement une

vaine politesse qui nous rapproche. Notre isolement donne à nos complimens réciproques un accent plus affectueux. Général distingué dans les armées de l'empire napoléonien, ami de la liberté, doué d'une raison parfaite, tous ses sentimens répondent aux miens. Que de questions je lui adresse en peu d'instans! Hélas! rien n'est changé dans notre pays. Il est en proie au cagotisme et aux jésuites. Nous avons sous Charles X, l'imitation fidèle du règne de Jacques II. La tartuferie a descendu de la cour dans les classes moyennes. Une sorte de ferveur monacale envahit la nation. Sous le nom mystique de congrégation, un lien secret unit les adeptes du nouveau régime. Pour parvenir aux emplois publics ou pour les conserver, il faut subir les épreuves de la fausseté, de la délation, de la corruption. Le mal a donc empiré depuis mon départ! Ah! puisse le feu sacré de la liberté se rallumer un jour!

« Ne rendrez-vous point visite à ma compagne de voyage? » me dit le duc de P***. Il me la nomme et j'accours. Qui ne serait heureux de causer avec elle! Son accueil est si amical, son regard si expressif, sa voix si gracieuse! Elle sait, sans fadeur, dire des choses si agréables!

Ses remarques ne vont jamais jusqu'à la critique, ni ses plaintes jusqu'au reproche. Elle est tellement bienveillante qu'on la croirait incapable d'indifférence. Le besoin de plaire répand sur ses moindres paroles un intérêt touchant. Les plus légers rapports de société contractent avec elle un air affectueux auquel on aime à s'abandonner. Aussi on la recherche, on s'empresse auprès d'elle, et on ne s'en éloigne qu'avec le désir de la revoir. Ce que j'en dis, chacun le pense et le dirait comme moi. Nous avons causé de nos amis, de nos connaissances, d'une multitude de détails dont l'absence augmente le prix. Elle se propose de visiter Brighton; et je l'adresse à la belle maîtresse du Gun-Tavern.

J'allais chez mon banquier. Il est originaire du midi de la France; mais son établissement à Londres remonte à une époque reculée. Il a ses bureaux au centre de la Cité qu'il habite lui-même contre l'usage de sa profession. C'est un homme valétudinaire, presque étique, et consumé par une toux violente. Tout affaibli qu'il est, ses yeux brillent, s'animent, quand il parle de banque, de finance, d'industrie, d'argent. L'ardeur du métier ou celle du gain lui rend des forces. A la terreur que lui inspirent l'état

actuel des affaires, l'énormité de la dette anglaise, et la politique incertaine de l'Europe, j'ai lieu de soupçonner qu'il a reçu quelque atteinte des faillites nombreuses qui ont éclaté et qui éclatent encore. Il ne pense point que la réforme parlementaire qui se prépare, soit un remède à la détresse générale. Les droits politiques, restreints comme ils l'étaient, n'ayant pas empêché le développement d'une prospérité inouie, il est convaincu que leur extension n'offre point de ressources pour réparer les catastrophes que chacun déplore en ce moment, et qui menacent toutes les fortunes particulières? Ce sont, à son avis, choses étrangères l'une à l'autre, et qui réagissent très-indirectement entre elles. Sans doute l'égalité des droits à la représentation nationale est dans les principes d'une sage constitution; c'est une des bases naturelles de l'ordre social: mais son application est radicalement impuissante contre la cessation du monopole que le triple royaume exerçait sur tous les marchés. Tel est aussi mon sentiment: et ce sera une expérience curieuse quand elle se fera, si toutefois il est possible de la tenter sans danger, ce que je ne garantirais pas.

Les théâtres de l'Opéra, de Drury-Lane, de

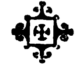
Covent-Garden sont fermés. C'est maintenant la saison de celui de Haymarket. On y joue en anglais la comédie et l'opéra-comique. La plupart des pièces sont traduites ou imitées du français. Aujourd'hui le spectacle se composait d'une contrefaçon du *Vieux Célibataire*; d'un vaudeville de notre Gymnase, où un oncle millionnaire d'outre-mer, repoussé par des collatéraux riches qui le croient dans la misère, est reçu avec bonté par d'autres parens qui sont pauvres et qu'il enrichit ; et du *Jugement de Midas* sur les airs du *Devin de Village*, amalgame assez bizarre par parenthèse. Entre les acteurs de la troupe, on remarque Mme Vestris et M. Liston. Mme Vestris a de la grâce, bien que l'habitude du travestissement masculin sous lequel elle aime à se montrer, s'accorde assez mal avec le maintien souple et la contenance plus ou moins réservée d'une femme. Ses formes élégantes et bien proportionnées excusent au reste cette fantaisie qu'il me siérait mal de censurer, puisque j'ai partagé le plaisir que chacun éprouve à les voir. Son jeu ne manque pas non plus de finesse et de vérité. Mais pour moi, les plaisirs de la soirée se sont réunis sur Liston. Indépendamment de son masque très-bouffon qui, sauf

le respect dû à la mémoire de W. Pitt, ressemble beaucoup à celui de ce ministre célèbre, il a dans son attitude, dans ses gestes, dans ses allures, quelque chose de nonchalant et de familier, qui donne du piquant aux mots les plus insignifians. Comme Potier, il sait à propos mettre le public en scène. Il le prend à témoin des moindres contrariétés qu'éprouve son personnage, l'en fait juge, invoque son appui, se place sous sa protection. Les monologues, dans lesquels les inflexions de sa voix et la mobilité de ses traits persuaderaient qu'il a au parterre, des interlocuteurs qui lui répondent, sont du comique le plus franc, un peu bas quelquefois. Il avait un rôle dans le *Vieux Célibataire*. Lorsque Mme Évrard se croit au moment d'obtenir que M. Dubriage l'épouse, Colin-d'Harleville amène Ambroise au travers de cette séduction. Ambroise, l'intendant-valet qui vole, rudoie, domine son maître, et convoite la main de la gouvernante ambitieuse. A cette situation dramatique, l'arrangeur anglais a substitué l'arrivée d'un fâcheux, familier du logis, qui, sans se faire annoncer, entre parce qu'il passait devant la porte de la maison, sans aucun motif, pas même celui de la curiosité, par pur désœuvre-

ment, et qui ne saurait que dire, si Mme Évrard ne lui adressait de vifs reproches de cette incongruité. Embarrassé d'abord, il s'excuse gauchement, se plaint, et finit par s'irriter. On se tait dans l'espoir qu'il se retirera. Alors, profitant de ce moment de silence, et pour détourner la conversation, il imagine de parler d'un parapluie qu'il tient à la main. Il vient de l'acheter, craint d'avoir été trompé, consulte sur l'étoffe, sur la couleur; il l'ouvre, en montre les baleines, s'informe si on les trouve solides, bien attachées, interrogeant tour à tour M. Dubriage, puis Mme Évrard qui en conçoit, comme on le peut croire, une grande colère. Sans s'émouvoir, il ferme son parapluie et le pose sur une table. C'est alors qu'il s'avance vers les spectateurs, et leur demande ce qu'ils pensent de tout ce qui lui arrive, et de la dureté avec laquelle on le traite. Il cite les règles de la politesse, réclame contre leur infraction envers lui, s'égare dans une interminable prolixité de lieux communs sur les devoirs de la société. Indignée, Mme Évrard éclate, et lui fait sentir son importunité de façon qu'il ne peut la prolonger davantage. Il se décide enfin à se retirer, non toutefois sans avoir essayé de quelques mauvais

prétextes pour demeurer. Comment ramener ensuite la conversation au point où elle était restée? comment faire succéder de tendres paroles aux cris de la fureur, retrouver assez de calme après cet accès de violence, pour retracer les plaisirs de l'union projetée? Mme Évrard y revient pourtant. Par degrés elle reprend ses avantages. La voix de la sirène émeut le vieillard, le réchauffe; et il retombe dans sa faiblesse. On songe d'autant moins à l'interrupteur, qu'on ne craint plus son retour. Tout-à-coup il rentre, cherchant son parapluie qu'il avait oublié. Il s'excuse sur le peu d'habitude qu'il a d'en porter, prie qu'on ne se dérange pas, et finit par s'éloigner non sans beaucoup de verbiage. Mais sa présence a interrompu le tête-à-tête qu'il n'est plus possible de renouer. Ces scènes sont extrêmement plaisantes. Elles ont été jouées avec un rare talent. La salle retentissait de rires bruyans; et je me suis associé de bon cœur à l'hilarité générale. Le fâcheux de cette comédie se nomme, je crois, Paul Pry : c'est le nom du principal personnage d'une pièce fort gaie qui n'a pas d'autre titre; et Liston est plus connu presque sous ce nom, que sous le sien propre. On a fait de lui, beaucoup

de portraits dans le costume de ce rôle. Il y en a de lithographiés, de gravés. La terre cuite, la fayence, la porcelaine même ont reproduit son image. On la vend partout; et le sérieux national se déride en voyant cette copie, comme il se perd entièrement à la vue de l'original.



L'ALIEN-OFFICE. — LE PARC DU RÉGENT.

Londres, le 29 août 1826.

Notre matinée s'est usée dans le souterrain de l'Alien-Office. Arrivés avant midi, nous n'en sommes sortis que vers quatre heures. Ni plusieurs schellings donnés à l'huissier de ce bureau de police, ni quelque protection dont nous nous étions précautionnés, n'ont hâté le moment où la Grande-Bretagne nous permettrait de prendre congé d'elle. Notre tour est pourtant venu. On nous a introduits dans une chambre meublée de mauvaises chaises, d'une table recouverte d'un tapis vèrt, et de cartons épars sur des tablettes de sapin. Là, des commis s'entretenaient nonchalamment, pendant que d'autres compulsaient des dossiers. Ils se sont interrompus pour demander nos noms, nos professions, notre pays, le jour de notre départ, et le port d'où nous comptions partir. Ces renseignemens ont

été recueillis sur un registre. Nous les avons signés ; et comme nous avions choisi Douvres pour le lieu de notre embarquement, on nous a dit que nos passeports nous y seraient rendus, de sorte que nous avons encore une démarche à faire pour rentrer en possession du titre de notre admission en France, car nous en sommes privés depuis que nous avons touché le sol britannique [1]. Il est remarquable qu'une double invasion soufferte patiemment, et onze ans d'une restauration tolérée avec une docilité surprenante, n'aient pas adouci pour les Français, les rigueurs de cette surveillance ombrageuse, importune. Certes la loi anglaise ne peut guère s'autoriser dans ce moment, d'aucune crainte de la propagande révolutionnaire. S'il nous reste des apôtres de cette anarchie universelle, de ces rêveries anti-sociales, leur silence prouve assez combien peu ils sont dangereux.

Aucun spectacle ne nous tente. Allons faire nos adieux au parc du Régent. C'est la campagne

[1] Aujourd'hui l'on échappe à ces formalités fastidieuses. Des commissionnaires se chargent de les remplir, moyennant une modique rétribution. Le silence de la loi autorise sans doute cette industrie fort commode pour les voyageurs.

de ceux qui n'en ont pas. On y trouve encore quelque affluence de promeneurs en calèche, à cheval, et surtout à pied. Il me semble que d'autres édifices se sont élevés pendant notre absence. Les derniers jours tant soit peu brumeux de l'été ont aussi reverdi les gazons et les ombrages. Les orgues de Barbarie répètent les airs devenus populaires, et mêlent à des valses et à des contredanses, la prière anglaise pour la conservation du roi. Aux approches de la nuit, les mêmes concerts que nous avons entendus à notre premier passage recommencent. Des musiciens ambulans se répandent de tous côtés, chantant, accompagnés de plusieurs instrumens, les romances, les cavatines, les duos les plus à la mode, ceux surtout du maître célèbre qui a donné à la poésie une grâce et un charme inconnus avant lui, prêté au drame des accens plus expressifs, et créé une nouvelle ère musicale.

❀

LES JARDINS DE MM. LODDIGES ET FILS.

LE TUNNEL.

Londres, le 30 août 1826.

On nous avait indiqué comme un établissement curieux, les pépinières de MM. Conrad Loddiges et fils. Le village où elles sont situées se nomme Hackney. Il est près de Londres, dans la direction du nord-ouest et sur la route de Cambridge. Pour y aller nous avons pris la poste. Un fiacre nous aurait rançonnés; et la rapidité de la course compensait de reste, le surcroît de la dépense, s'il est vrai qu'il dût y en avoir. Logés à l'extrémité occidentale de la ville, nous l'avons traversée dans une de ses plus grandes diagonales. Quelque familier que l'on soit avec de telles distances, elles causent toujours de la surprise à l'étranger qui les parcourt. Jusque dans Hackney, on croit n'avoir pas quitté Londres. Le chemin qui y mène, n'est qu'une belle rue bâtie

sans interruption à droite et à gauche, et bordée de boutiques. Nous nous arrêtons devant une maison de modeste apparence. L'un des maîtres du logis se présente aussitôt. Simple dans son extérieur comme dans son langage, il offre de nous conduire lui-même dans ses jardins et de nous les montrer. Tour à tour nous visitons les serres, les orangeries, les plates-bandes de pleine terre. Quelle immense collection de plantes, d'arbustes, d'arbres de tous les genres, de toutes les contrées! Ici croissent ceux des tropiques; là, ceux des zônes tempérées; ailleurs, ceux du nord. L'art et des soins minutieux leur ont rendu le sol et le climat nécessaires à leur existence. On croit avoir sous les yeux le monde végétal tout entier. Les serres sont chauffées à la vapeur. Un bâtiment isolé renferme la chaudière et les fourneaux. De ce foyer partent les tuyaux nombreux qui vont répandre la chaleur qu'ils contiennent. Je craindrais d'être taxé de méprise, si je disais combien de milles ils décrivent dans un espace qui n'est cependant pas fort étendu. Que de merveilles se développent sous cette influence factice! Quels riches feuillages d'un vert pur, ou tramés de nuances diverses! Quelles belles fleurs d'une couleur tendre, vive,

ou mélangée! Quelles suaves odeurs s'en exhalent! Combien d'organisations étonnantes, dont quelques-unes semblent pourvues de sensibilité, d'instinct! Combien de prodiges s'opèrent ici chaque jour!

La plupart des tribus de l'empire de Flore,
Dans leurs habits de fête accompagnant l'Aurore,
Célèbrent leur hymen au milieu des concerts
Dont les oiseaux ravis font retentir les airs.
D'autres prennent le tems où la terre embrasée
A du matin humide exhalé la rosée;
Mais chacune le soir voile son front vermeil,
Se retire à son heure, et cède au doux sommeil.
Si l'on voit quelques fleurs d'origine étrangère,
Éviter parmi nous l'éclat de la lumière,
Et comme les beautés qui régnaient à la cour,
Veiller durant la nuit, dormir pendant le jour,
C'est qu'aux lieux où l'Europe a ravi leur enfance,
Le jour naît quand la nuit vers nos climats s'avance;
C'est que de leur patrie elles suivent les lois,
S'ouvrent à la même heure et dans le même mois [1].

Au dehors sont les semis, les boutures, les greffes, les écussons des individus dont l'éducation est moins difficile; et les plants d'arbres fruitiers et forestiers, rares ou communs, indigènes ou étrangers. Que de variétés des mêmes

[1] CASTEL, *les Plantes*, ch. I.

espèces ! Voici plus de deux cents saules différens ; trois cent cinquante-six bruyères que séparent des caractères distincts ; près de quatorze cents roses dont le catalogue est emprunté à la mythologie, aux saintes légendes, à l'histoire profane, à la géographie, aux sciences, aux arts : on dit la rose Shylock, Suvarow, Wellington, Louis XVIII. Quelles analogies ont pu amener de pareils rapprochemens? J'expliquerais plus facilement celles qu'offrent Ninon et Mme de Pompadour, qui ont aussi trouvé place dans cette nomenclature : car il fut un tems où, en les comparant à cette fleur, on pouvait dire une fadeur sans trahir la vérité. En jetant les yeux sur la rose pâle dédiée au roi de Rome, comment ne pas craindre de le voir comme elle, ne vivre que peu d'instans [1] ? J'observe au reste que le plus grand nombre de ces désignations sont françaises ; puis viennent les noms anglais, allemands, hollandais ; et l'Espagne et l'Italie n'en fournissent presque pas : d'où l'on pourrait induire la statistique des progrès que chaque pays a fait faire à la culture de cette fleur.

[1] Hélas ! combien j'étais éloigné de croire que ce triste pressentiment dût si tôt se réaliser.

Dans cette pépinière si bien approvisionnée, si bien entretenue, l'on ne vous vendra point, comme chez la plupart de nos marchands, des tiges épuisées par les couchages, et par les autres moyens de reproduction auxquels on les soumet. Celles que l'on nomme des mères, n'entrent point dans le débit journalier: il s'agit ici d'un commerce loyal, et de s'achalander d'acheteurs qui soient engagés à revenir. Aussi MM. Loddiges correspondent-ils avec toutes les parties du globe. Leur industrie est devenue la base d'une exportation et d'une importation considérables. Le Nord et la Russie surtout, sont pour eux un marché immense et fort productif. Je cherchais à évaluer le capital de leur établissement, et croyais m'en faire une haute idée en le fixant à un million. « Il en vaut plus de deux, » m'a répondu celui des fils qui nous servait de guide. Le père ne doit sa fortune qu'à lui-même. Il a commencé par de petits essais, sur un emplacement borné. Son habileté et son économie ont progressivement agrandi cette exploitation; et aujourd'hui il n'y en a point de plus importante en Europe, ni qui soit plus renommée.

Notre exploration de Londres ne serait pas

complète, si nous négligions de visiter le Tunnel : c'est ainsi que l'on nomme le passage sous la Tamise. Bien qu'il soit à l'extrémité orientale de la ville, nous avions résolu d'y aller à pied, afin de jeter un dernier regard sur la magnifique rue d'Oxford, sur Holborn, Fleet-Street et leurs belles boutiques, sur les ruelles de la Cité et la foule qui les obstrue, car il n'y a point de saison pour les affaires, ni de repos pour l'activité mercantile : l'ardeur du gain s'attiédit-elle jamais? Après deux heures de marche tant soit peu lente parmi tant de sujets de distraction, nous n'avions pas atteint la moitié du chemin. Un fiacre a fait le reste, et nous a déposés un peu au-delà de l'église de Rotherhithe, à la porte d'une tour.

J'emprunte les détails qui suivent à une notice authentique. Le projet du Tunnel n'est point nouveau. Il a déjà été tenté à deux reprises différentes, la première fois en 1793 par M. R. Dodd qui se proposait d'unir Gravesend à Tilbury et y renonça presque aussitôt; la seconde en 1805 par M. R. Vazie. Celui-ci plaçait cette communication entre Rotherhithe et Limehouse, à peu près à l'endroit où elle s'exécute maintenant. À cet effet, il pratiqua d'abord un couloir dans la direction approximative de la moindre lar-

geur du fleuve, haut seulement de cinq pieds et large de deux pieds neuf pouces. La charpente légère dont il le faisait étayer, permit, malgré sa fragilité, de parvenir à mille quinze pieds de distance, et à cent quarante du bord opposé. Alors, les terrains du rivage méridional ayant été engagés pour servir d'emplacement aux Docks du Commerce et de Surrey, un acte du Parlement fixa le délai dans lequel cette entreprise devait être achevée. Son auteur l'abandonna, parce que le terme qu'on lui prescrivait était trop rapproché.

Cependant le besoin se faisait sentir journellement de joindre les deux rives de la Tamise, autrement que par une navigation difficile à cause des innombrables vaisseaux qui la couvrent. En 1823 M. Brunel s'empara de cette idée d'un tunnel. Son génie inventif conçut la possibilité de l'exécuter. Le lit du fleuve fut sondé par intervalles, sur deux lignes parallèles à celle du passage projeté. On fora de même le sol à des distances et à des profondeurs convenables. Tout concourut à confirmer les probabilités du succès. Les plans et devis furent examinés, discutés, approuvés. Des souscripteurs se présentèrent. Une compagnie s'organisa; et

l'acte du Parlement qui l'autorisait, reçut la sanction royale le 24 juin 1824 : il y a de cela un peu plus de deux ans.

Après avoir fixé le point de départ, M. Brunel fit établir à la surface correspondante du sol, une courbe de cinquante pieds de diamètre en pièces de bois très-fortes. Quarante-huit barres de fer de quarante pieds de hauteur y furent fixées. Elles étaient retenues en outre dans leur longueur, par trente-cinq solives circulaires de quatre pouces et demi sur trois, également espacées, et se boulonnaient à l'aide d'écrous solides au-dessus d'une courbe pareille à celle de la base : ce qui formait un cylindre à jour incapable de tout écartement et propre à réagir contre toute pression extérieure. Le long de cette charpente on commença à bâtir un mur de trois pieds d'épaisseur, en briques liées avec du ciment romain. Le 2 mars 1825, pendant que ce mur s'élevait, M. W. Smith, membre du Parlement et président des souscripteurs, accompagné d'autres directeurs de cette association et de plusieurs savans, déposa selon l'usage, dans une pierre préparée à cet effet et qui fut aussitôt scellée, des pièces de monnaie et une plaque de cuivre portant une inscription ana-

logue à la circonstance. Ces souvenirs se perdirent aussitôt dans la maçonnerie. Qui pourrait dire à quelle postérité il est réservé de les découvrir, quelles idées s'y attacheront dans cet avenir probablement éloigné, et si les sciences et les arts plus perfectionnés feront dédaigner les procédés que nous trouvons aujourd'hui si ingénieux, ou si la barbarie, revenue aux lieux où elle régna si long-tems, en saura comprendre l'habileté?

Quand cette tour fut achevée, son poids était de mille tonneaux. Des excavations successives l'abaissèrent peu à peu sans ébranlement ni disjonction aucune, à trente-trois pieds de profondeur. Là, elle s'arrêta sur un banc d'argile compacte. On la reprit ensuite en sous-œuvre jusqu'à quarante-deux pieds au-dessous. Hors le samedi et le dimanche, elle est ouverte tous les jours aux curieux. Pour y entrer, il en coûte un schelling par personne. On descend par un escalier en planches. Des outres de métal distribuées de distance en distance, contiennent le gaz portatif qu'on allume le soir. Dans le haut, se meut une machine à vapeur, qui sert de grue pour les matériaux et les déblais, et façonne en même tems les chemins à rainures de la voie sou-

terraine. Comme nous arrivions en bas, une poutre qu'elle descendait, lui a échappé, sans causer aucun dommage ni blesser personne, mais avec un tel fracas qu'on s'en est beaucoup effrayé : l'habitude de voir tant de force mêlée à tant d'adresse, inspire une confiance dont le danger ne se révèle que trop souvent. Autrefois il était permis de pénétrer dans le Tunnel. On pouvait en examiner de près les travaux, sous la seule condition de ne les point gêner : c'est défendu maintenant. L'espace manque. Peut-être craint-on aussi qu'une infiltration subite ne survienne. De la place où nous sommes, nous distinguons à peine les ouvriers. Ce sont des mineurs et des maçons. On nous dit qu'ils ont atteint à peu près le quart de leur périlleux ouvrage. Les maçons travaillent sur des échafauds ordinaires. Celui des mineurs est en fer. On le nomme un bouclier, parce qu'au besoin il les préserverait contre les éboulemens. Il a trois étages dont chacun repose sur des semelles qui facilitent leur progression. Ces étages sont partagés en trente-six cellules. Les mineurs qui y sont logés, creusent devant eux aussi loin que leurs bras peuvent s'étendre. Ils étayent ensuite la partie solide, vis-à-vis de laquelle ils se trouvent,

avec des madriers arc-boutés contre le bouclier, qui lui-même résiste à cette pression par de grosses vis appuyées contre les murs déjà faits. Quand le vide est opéré devant une division entière du bouclier, on la pousse en avant. La même manœuvre s'exécute successivement par rapport à chacune des autres divisions, tandis qu'en arrière la maçonnerie se continue. D'où il suit que l'espace non étrésilloné n'a jamais qu'une petite dimension, et que le reste est toujours soutenu, dessus, dessous, devant, derrière et latéralement : en effet jusqu'à ce jour aucun accident n'est survenu.

De Rotherhithe le Tunnel aboutira au rivage de Wapping, près du Dock de Londres. Il se composera de deux galeries contiguës, éclairées au gaz, garnies à droite et à gauche d'un trottoir large de trois pieds, et séparées par un mur dans lequel seront ménagées des arches transversales afin que les piétons puissent aller d'un côté à l'autre. Il y en aura de plus spacieuses pour les voitures qui néanmoins devront prendre constamment leur gauche. On n'en admettra d'ailleurs aucune que la communication ne soit entièrement libre. Pour descendre de chaque rive, la pente n'aura nulle part plus de qua-

tre pieds et demi par cent pieds, inclinaison à peine sensible pour un limonnier. L'entrée du Tunnel présentera une double arcade au centre d'un massif de vingt-deux pieds de haut sur trente-sept de large. Chacune de ces arcades sera haute de quinze pieds et demi, du niveau de la chaussée à la clef de la voûte, et large de treize pieds et demi. Enfin dans les plus fortes marées, les passans auront au-dessus de leur tête trente-six pieds d'eau.

Tel est l'aspect qu'offrent les travaux commencés. Jusqu'à présent ils se sont effectués d'une façon miraculeuse. L'intérêt qu'ils inspirent est devenu européen et s'accroît de jour en jour. Partout on s'informe des progrès qu'ils ont faits; et les étrangers qui arrivent à Londres, s'empressent de les visiter. Quel spectacle en effet! Une double avenue se prolonge à plus de trois cents pieds du bord sous l'un des plus grands et des plus beaux fleuves de la terre. Au fond un échafaudage ingénieux marche par l'application des plus simples élémens de la mécanique, à mesure que les mineurs qu'il porte et qu'il abrite, creusent la terre devant lui. Des fusées de gaz allumé chassent l'obscurité de ce souterrain. Enfin la brique, le ciment, la pierre des-

cendent, et les déblais retirés de dessous le fleuve, montent comme par enchantement, à l'aide de la machine à vapeur qui domine cet atelier curieux, qui semble y présider, et travaille comme feraient des centaines d'hommes, et mieux, et toujours. Ne dirait-on pas que des Génies sont venus se mêler aux mortels pour consommer cette vaste entreprise?

Toutefois quelque gerçure dans le lit de la Tamise n'est-elle point à craindre? La cohésion des terres dont il se compose sera-t-elle toujours suffisante? Quelque inondation ne surviendra-t-elle point? Là commencera une nouvelle série de combinaisons. Je ne parle pas du sort des ouvriers qui sera affreux, ni du désespoir qu'en éprouvera M. Brunel : le courage et la résignation sont les seuls remèdes à de pareilles catastrophes. C'est au Tunnel lui-même que je songe, et aux sommes qui s'y sont déjà englouties. On sait qu'en vingt-quatre heures, il passe sur le Pont de Londres, environ quatre mille voitures ou chariots. La plupart viennent du nord et se dirigent vers l'est. Ainsi le péage du Tunnel sera nécessairement productif. On peut l'évaluer d'après le revenu du Pont de Waterloo, qui, malgré le voisinage assez prochain de ceux de West-

minster et de Blackfriars entre lesquels il se trouve placé, a produit dans une année plus de treize mille livres sterling. Or le Tunnel est à deux milles du Pont de Londres, et n'aura jusqu'à l'embouchure du fleuve, aucune communication rivale. Il rapprochera les comtés de Middlesex et d'Essex, de ceux de Kent et de Surrey. Une grande partie des denrées qui s'expédient d'une rive à l'autre, sera détournée à son profit, non seulement à cause du chemin et des embarras qu'il épargnera, mais par la facilité de multiplier le nombre des voyages dans la même journée. Au nord il favorisera l'écoulement des marchandises accumulées dans les Docks de Londres, de Sainte-Catherine, des Indes occidentales et orientales. Au midi il ne sera pas moins utile pour ceux du Commerce et de Surrey. Enfin par lui, tous les quais du bas de la Tamise où affluent tant de négoces et d'industries, acquerront une activité nouvelle. Ce n'est donc pas estimer trop haut son péage que d'en égaler le revenu à celui du Pont de Waterloo. En supposant que l'entretien, l'éclairage et la garde coûtent trois mille livres sterling, dix mille livres au moins resteront aux souscripteurs, ou cinq pour cent de leur argent, si la

dépense totale s'élève à deux cent mille livres sterling : or les devis ne la portent qu'à cent soixante mille livres. On compte qu'il sera livré au public dans trois ans [1].

Deux Anglais, dont j'avais partagé l'enthousiasme, malgré l'air de triomphe avec lequel ils se vantaient de nous avoir soustrait M. Brunel, n'avaient cessé de s'entretenir familièrement avec nous. Nous remontions en même tems qu'eux l'escalier de la tour. Ils m'ont demandé si notre voiture nous attendait ; et sur ma ré-

[1] L'eau a fait irruption dans le Tunnel depuis que je l'ai admiré. Ce malheur a fourni au fils de M. Brunel l'occasion de montrer un grand courage, en essayant plus d'une fois de sauver, au péril de sa vie, des ouvriers qui n'avaient pas eu le tems de fuir ; et à M. Brunel lui-même, celle de déployer toutes les ressources de son génie. Il a su étancher le lit de la Tamise dans les endroits où il s'était ouvert, et consolider ceux qui paraissaient trop faibles. Mais ces accidens et les frais qui se sont ensuivis, ont épuisé les fonds primitifs. Si des souscripteurs nouveaux se présentent, ou si les anciens ajoutent à leur mise, le péage n'offrira plus le même intérêt. En attendant les travaux ont cessé. La conjecture la plus probable est que, malgré l'esprit public anglais et le désir fort honorable d'attacher son nom à un si beau monument, peu de capitalistes voudront augmenter la perte à laquelle ils se sont sans doute résignés. C'est dommage !

ponse affirmative, ils m'ont proposé de leur donner place jusqu'au Pont de Londres : on m'a dit depuis, que cet usage, qui m'avait paru singulier, était reçu. Ces messieurs se sont assis près de nous. La conversation s'est engagée de nouveau, chacun de nous se prévalant des avantages de sa patrie : et j'y étais surtout excité par le ton suffisant et péremptoire dont ils exaltaient la leur exclusivement à toute autre. Arrivés au Pont de Londres nous les avons déposés. Il était plus de six heures quand nous sommes rentrés chez nous. Cette course durait presque depuis midi : mais qui pourrait en regretter ou la durée ou la fatigue?

❋

DÉPART DE LONDRES.
DEPTFORD. — LES LANDES DE BLACKHEATH.
SOUVENIRS HISTORIQUES. — SHOOTER'S-HILL. — CRAYFORD.
DARTFORD. — STROUD. — ROCHESTER.
SOUVENIRS DE CHARLES II. — CHATHAM. — SOUVENIRS DE RUYTER.
L'ARSENAL DE CHATHAM. — MILTON. — CANTORBÉRY.
SOUVENIRS DE THOMAS BECKET. — LA VALLÉE DE LA STOUR.
DOUVRES. — SON CHATEAU. — LE PIC DE SHAKSPEARE. — LA JETÉE.
DÉBARQUEMENT DE WELLINGTON EN 1814.
NOTICE SUR CE GÉNÉRAL. — SON PORTRAIT.

Douvres, le 31 *août* 1826.

Mes pressentimens ne m'avaient point trompé: nous étions dans une des auberges les plus chères de Londres. L'hôte nous a rançonnés avec un imperturbable sang-froid. Il nous a fait payer largement le luxe assez râpé de sa maison peu fréquentée. Quel bonheur d'échapper à son obséquiosité cupide! Des chevaux de poste attendent. Partons! La ville est à peine éveillée. Le Pont de Waterloo nous conduit à Southwark

par une nouvelle rue magnifique. Laissant à droite l'obélisque qui fait face à Surrey-Street et au pont de Blackfriars, nous suivons la route de Londres, celle de Rockingham, celle de Greenwich qui coupe une belle place gazonnée, et enfin nous prenons à droite celle de Kent : ce voyage est ravissant. On ne voit que des habitations ornées, peintes, tenues avec une propreté et une recherche extrêmes, entourées de petites pelouses, d'arbustes et de fleurs, et fermées de clôtures élégantes. Combien on aime cette émulation de l'embellissement du logis, qui contribue si puissamment aux agrémens de la vie privée, et augmente en même tems les jouissances publiques!

A Deptford, ville d'approvisionnemens maritimes, qui touche presque à Greenwich, on entre dans le comté de Kent, borné au nord par la Tamise, à l'est par le Pas-de-Calais, au sud par la Manche et le Sussex et à l'est par le Surrey. Ce comté marécageux au long de la Tamise, s'abaisse également dans sa partie méridionale qui est fertile, boisée et humide. Le centre unit les richesses de la culture aux beautés du paysage. Plusieurs rivières, des ruisseaux coulent au fond de ses vallées, arrosent des prairies

où paissent des vaches superbes, dont l'extrémité des cornes est garnie d'une balle en plomb qui les empêche de se blesser dans leurs jeux ou leurs luttes rivales. Toutes sortes d'abondantes moissons couvrent des coteaux couronnés de futaies. Quelques terres incultes déparent encore ce luxe champêtre; mais la détresse des dernières classes du peuple ne peut manquer de les défricher un jour et de les féconder.

A peu de distance au-delà, commencent les landes de Blackheath qui ont donné leur nom à un hameau que la route traverse, et dont les alentours étaient jadis infestés de voleurs. J'y ai passé plusieurs fois sans faire jamais de fâcheuses rencontres. Ce plateau élevé fut, à la fin du quatorzième siècle, le théâtre d'une révolte occasionée par la levée d'un impôt de capitation. Wat Tyler et Jack Straw qui la commandaient, y réunirent leurs adhérens, et marchèrent sur Londres. Richard II régnait et n'avait que seize ans. A la nouvelle de leur approche, il sortit de la Tour pour barrer le passage : mais on jugea prudent de n'y point mettre obstacle. Arrivée dans la capitale, la foule des insurgés augmenta. Wat Tyler se trouvant en face du roi, s'avança pour parlementer. Des réclamations il

en vint aux outrages. Le maire de Londres qui était présent le tua. En le voyant tomber, la bande qu'il guidait demeura stupéfaite. « Eh quoi! mes vassaux ! s'écria le jeune roi : en voudriez-vous à mes jours? Ne vous découragez point pour la perte de votre chef : suivez-moi, et vous obtiendrez tout ce que vous voudrez. » Tant de présence d'esprit et de courage entraîna cette populace mobile comme elles le sont toutes. Les autres meneurs n'en furent pas moins jugés, convaincus de félonie, exécutés : et tout rentra dans l'ordre.

Nous venons de parcourir le village de Shooter's-Hill, situé, comme son nom l'indique, au sommet d'une colline d'où la vue est admirable. Les sites environnans ont été chantés par Bloomfield. Il vante tour à tour l'ombre et le silence de leurs bois, les sentiers solitaires de leurs vallées, et les monts escarpés du haut desquels il contemple les flèches des églises voisines, les longues sinuosités que décrit la Tamise, les mille voiles qui glissent à sa surface, et dans le lointain, sous le nuage de fumée dont Londres est enveloppé, l'amas confus de ses dômes et de ses clochers. Crayford est peu éloigné. On le cite pour ses fabriques de toiles peintes et de cercles

de fer. Il y a, dit-on, d'excellentes truites dans le Cray qui le baigne. Puis vient Dartford sur la Darent qui se jette dans la Tamise au-dessous d'Erith, vis-à-vis de Purfleet. Cette petite ville, peuplée d'environ quatre mille ames, s'attribue l'introduction des moulins à papier, que celle de Hertford revendique pour elle-même. Ici la route se rapproche du fleuve, et passe dans Northfleet et au-dessus de Gravesend dont l'aspect, du côté de la terre, n'a rien de remarquable.

Voici le village de Stroud sur la Medway. Il communique avec Rochester par un pont de onze arches, commencé à la fin du quatorzième siècle, et achevé dans la quinzième année du règne de Richard II. Rochester était déjà une position importante au tems des Romains. Il a même conservé quelques restes des murailles et des fortifications qu'ils y avaient construites. Son château, contemporain de l'heptarchie saxonne et que les Danois ravagèrent, fut réparé et rebâti par Guillaume-le-Conquérant. La façade qui donne sur la rivière est imposante. C'est à Rochester que, lors de la restauration des Stuarts, Charles II fut publiquement reconnu le 27 mai 1660. La veille, le nouveau Parle-

ment assemblé en deux Chambres, comme si le protectorat n'eût jamais existé, avait rétabli la monarchie et les deux branches de l'autorité législative. Par une transition rapide, et commune à tous les peuples, celui d'Angleterre échangea contre une servilité stupide et une apathique insouciance, le fanatisme de liberté et l'ardeur de crimes politiques dont il était fatigué. Les fêtes succédèrent aux supplices; et la foule s'y portait, comme auparavant aux échafauds. On s'inquiétait peu si l'héritier des Stuarts revenait avec un cortége de flatteurs et de concubines, avec le goût de la dépense et du luxe qu'il avait contracté à la cour de France. Nul ne songeait au rigorisme puritain dont on avait été si long-tems importuné. Après tant de convulsions sanglantes, le repos suffisait à tous les esprits, captivait tous les cœurs, réunissait tous les suffrages. Cris d'allégresse, feux d'artifice, illuminations, réjouissances, basses adulations, rien ne fut épargné, comme en France quand Louis XVIII fut remis en possession du trône de sa dynastie. Se pouvait-il qu'un Français y voulût être replacé par les bayonnettes étrangères? Ce jour-là nous inaugurâmes notre Charles II. Maintenant nous en sommes à un

autre Jacques II : sera-t-il plus heureux que celui dont il semble avoir résolu de suivre le dangereux exemple?

Le port de Chatham se déploie au-dessous de Rochester. Son nom dérive du saxon, et signifie le *village des chaumières*. Qui reconnaîtrait sa modeste origine en voyant les immenses établissemens maritimes qu'il renferme? La majeure partie de ces constructions dignes d'un grand peuple, ne dépassent pas le règne d'Élisabeth. Les premiers chantiers furent l'ouvrage de cette reine. Jacques Ier commença les bassins et l'arsenal; et Charles Ier les termina : mais l'imprévoyance du gouvernement de son fils les exposa à une ruine complète qui eût entraîné celle de la marine anglaise elle-même. Pendant les négociations de Bréda, on sut que l'amiral Ruyter projetait une entreprise hardie sur la Tamise. Sheerness fut fortifié à la hâte. Des vaisseaux s'embossèrent à l'embouchure de la Medway; et une chaîne de fer en barra le passage. Les Hollandais prirent Sheerness, et brûlèrent ses vaisseaux. Poussée par un vent d'est et par la marée, leur escadre coupa la chaîne, pénétra dans le fleuve et mit le feu au *Royal-Oak*, au *Royal-London* et au *Great-James*. Le capitaine

du *Royal-Oak* refusa de quitter son bord. « On n'a jamais vu, disait-il, un Douglas abandonner son poste sans ordres supérieurs. » De là, Ruyter rentre dans la Tamise et la remonte. A Woolwich il coule neuf vaisseaux, et quatre à Blackwall. Puis retournant sur ses pas, après avoir menacé vainement Portsmouth et Plymouth, il insulte Harwich, et même Tilbury qui le repousse vigoureusement. Attaquée dans ce moment par Louis XIV, l'Angleterre aurait peut-être vu le terme de ses brillantes destinées; mais des jours de prospérité et de gloire l'attendaient. Elle n'avait pas atteint l'apogée de sa puissance. La réparation des dommages qu'elle avait soufferts, exigea des sommes considérables. Depuis, ses succès contre nous lui ont coûté encore plus cher. Quel que soit le délire des rois ou de leurs ministres, on sait que les peuples en sont toujours les victimes.

La grande rue qui va de Stroud à Chatham par le pont et la ville de Rochester, fait partie de la route de Londres à Douvres. Elle a deux milles de long. En avançant vers son extrémité orientale, la vue se perd à mesurer les toitures des divers édifices qui bordent les quais de la Medway. Un seul magasin est long de six cent

soixante pieds, et contient des approvisionnemens maritimes de toute espèce, rangés dans un tel ordre que peu de semaines suffisent pour équiper un navire du premier rang. La corderie a onze cent quarante pieds de longueur; la voilerie deux cent neuf; et l'atelier de la mâture deux cent trente-six pieds sur cent vingt de large. On compte à Chatham quatre bassins de radoub, six de construction, et vingt-une forges. De ses cales ont été lancés *la Victoire, le Nouveau-Royal-Georges, le Royal-Charlotte*, et d'autres vaisseaux également remarquables par leurs dimensions et leur formidable armement. *Le Waterloo,* commencé depuis deux ans en mémoire de la bataille célèbre de ce nom, est probablement achevé aujourd'hui. Enfin le parc d'artillerie répond, par son étendue et les détails de son matériel, à l'ensemble de ce vaste arsenal, qui en tems de guerre occupe trois mille individus. Au-delà se dessine le bourg fortifié de Brompton où sont bâties des casernes.

On sort de Rochester par une pente assez rapide. Milton, village peu éloigné de l'île de Shepey, est renommé pour les huîtres de son rivage. Rien ne nous retiendra plus jusques à Cantorbéry, ville capitale du comté de Kent.

Elle est sur la Stour. Quatre rues transversales la partagent. Il s'y fait quelque commerce de mousselines et de soieries. C'est le siége d'un archevêché dont le titulaire est premier pair d'Angleterre et primat de l'église anglicane. Entre ses nombreux édifices publics, la cathédrale excite le plus de curiosité, non seulement par son ancienneté, par les différens styles d'architecture auxquels elle appartient, par ses nefs majestueuses, les monumens funèbres dont elle est parée et la beauté de ses vitraux; mais parce que Thomas Becket y fut assassiné. L'ambition de faire prévaloir le pouvoir spirituel sur le temporel le possédait. De la condition la plus humble, et des derniers rangs de l'armée où il avait ensuite obtenu les plus hauts grades, Henri II l'avait promu aux premières dignités de l'église. Oubliant la soumission qu'il devait au roi, et la reconnaissance que lui imposaient les bienfaits qu'il en avait reçus, à plusieurs reprises il avait lutté pour faire prédominer son opinion. Toujours quelque rapprochement s'était opéré, dans lequel il feignait de céder, pour renouveler plus tard ses instances et ses intrigues. Des plaintes intentées par ses subordonnés le firent traduire en jugement. Condamné, il n'évita que par la

fuite, l'exécution de la sentence prononcée contre lui. La cour de Rome prit parti en sa faveur, et lança ses foudres sur le roi timide, qui s'effraya et pardonna.

Thomas revient. Son entrée à Londres est un triomphe. A peine réinstallé, il réitère ses tentatives d'envahissement et de despotisme sacerdotal. Les évêques recourent encore à l'autorité royale. « Ne se trouvera-t-il donc personne, s'écrie Henri, qui venge la cause de son roi sur ce prêtre audacieux? » Ce fut l'arrêt de mort du prélat turbulent. Hugh Norvil, William Tracy, Hugh Brito, et Richard Fitzurse volent à Cantorbéry. C'était le 29 décembre 1170. Thomas officiait dans la chapelle de la Vierge. Les meurtriers se présentent en armes. Un débat s'élève entre eux et lui. Il les défie. On montre la place où Fitzurse lui porta le premier coup, celle où il succomba après s'être défendu courageusement, et le pavé sur lequel sa cervelle jaillit éparpillée. Les historiens ne s'accordent pas sur son caractère. Selon les uns il n'était animé que d'un zèle pur et désintéressé pour le catholicisme. Les autres le désignent comme un hypocrite et un ambitieux. Aux yeux du peuple il fut long-tems un martyr vénéré. Le pape le

canonisa. Ses reliques, solennellement déposées dans une châsse, attirèrent une multitude de pélerins et de précieuses offrandes. On achetait au poids de l'or les moindres lambeaux de ses vêtemens, les moindres débris de son cadavre. Un jubilé fut institué en son honneur. Il y en avait eu sept, quand la réforme vint mettre un terme à ce culte qu'elle taxait d'idolâtrie. Aucune trace ne reste plùs de la ferveur religieuse qui éclatait alors. Le temple où affluait la foule crédule, est nu maintenant et silencieux. Il ne s'y fait plus de miracles; et l'on n'y rencontre que des voyageurs curieux des lieux historiques, si ce n'est aux jours et aux heures de l'office divin, que les fidèles s'y rendent pour prier.

La vallée de la Stour est très-féconde. Entre ses riches cultures, celle du houblon est surtout commune, ce qui annonce une terre profonde, légère et substantielle. C'est la vigne du pays. Ses tiges rampantes, soutenues par de longues perches, forment comme un épais rideau d'un vert monotone, qui interrompt les masses du paysage, les cache, et en détruit l'harmonie. Il n'en est point ainsi de nos vignobles français. Dès les premiers jours d'automne,

de quelles brillantes couleurs n'émaillent-ils pas le penchant méridional des collines? Leurs larges feuilles empourprées laissent entrevoir la grappe d'un jaune d'or, ou noire comme l'ébène. Le tems de la vendange approche. Que de joyeux souvenirs, que de joyeuses espérances il éveille! Mais craignons d'exciter l'envie. Ne parlons pas ici de ces travaux champêtres si animés, si gais, dont on ne se repose que par des chants, des danses, et des banquets où le vin n'est pas épargné, et qui se prolongent durant nos tièdes nuits, plus douces que les jours les plus chauds de l'Angleterre.

Nous avançons vers la mer. Le sol change de nature. D'arides pelouses, des buissons, des bruyères se montrent de tems en tems. Douvres n'est plus qu'à une petite distance. Les hauteurs qui le dominent de toutes parts empêchent qu'on ne le découvre avant d'y arriver. A l'occasion de notre camp redouté de Boulogne, elles furent toutes garnies de bouches à feu. Malgré son origine romaine, le nom de Jules César qui y est attaché, et ses fortes batteries, le château qui défend le port ne rassurait pas William Pitt. Il est à trois cent vingt pieds au-dessus du niveau de la mer; et peut-être en effet ses

feux, dangereux au loin, le seraient-ils moins contre une attaque plus voisine du rivage. On y voit le canon d'une très-grande portée et surchargé de ciselures, dont les états-généraux hollandais firent hommage à la reine Élisabeth, et que, par une flatterie plus belliqueuse que galante, les Anglais ont nommé son pistolet de poche : il fut fondu à Utrecht en 1544. En face du château, à droite de la ville, s'élève le Rocher de Shakspeare, *Shakspeare's-Cliff.* Il a la forme d'un cône aigu. J'y suis monté par un sentier facile quoique rapide. Arrivé au sommet, on a besoin de se familiariser avec le peu d'étendue du plateau qui le couronne, avec l'isolement où l'on se trouve et l'immensité de la perspective dont on est environné, avant d'oser jeter les yeux autour de soi, et surtout au-dessous. Du haut de cette falaise coupée à pic et dont les flots creusent sans cesse la base, les barques des pêcheurs ressemblent à de petits canots et leurs matelots à des enfans. Je cherchais les côtes de France : une brume légère me les dérobait. Encore un jour et je les verrai! et j'y descendrai ! De quels regrets, de quelle absence, cette certitude me console ! que de joies elle me promet!

La jetée est à Douvres, comme dans tous les ports, le but de promenades continuelles. Tantôt on y va saluer l'heureuse entrée d'une voile signalée le matin ; tantôt c'est pour assister au départ ou au retour des paquebots; ou bien pour s'amuser à écouter le bruit des vagues, à les regarder accourir de loin, se rouler sur elles-mêmes, retomber en cascades, se briser sur les galets qui couvrent la plage, et les en arracher avec un fracas effroyable pour les lui rendre aussitôt.

Je visitai Douvres pour la première fois en 1814. Le yacht du prince régent était sorti la veille. Il allait au-devant du Malborough moderne, qui revenait chargé des lauriers moissonnés en France par les soldats de l'Europe. Son altesse royale n'avait voulu confier cette tête précieuse qu'à un équipage de son choix, à ses propres matelots. Le Mars britannique devait arriver le lendemain. Pendant les premières heures de la nuit, la musique de la garnison ne cessa de jouer des airs militaires. Ils retentirent de nouveau à la pointe du jour, appelant le vaisseau qui portait le chef glorieux de l'armée, le défenseur heureux des trois royaumes. Enfin des salves d'artillerie annoncèrent son dé-

barquement en Angleterre. Quelle foule! quels cris d'allégresse! quels *huzza!* tandis que lui,

Mounted upon a hot and fiery steed,
Which his aspiring rider seem'd to know, —
With slow, but stately pace kept on his course,
While all tongues cry'd : — God save thee!...
You would have thought, the very windows spake,
So many greedy looks of young and old
Through casements darted their desiring eyes
Upon his visage; and that all the walls,
With painted imag'ry, had said at once, —
Jesu preserve thee! welcome!...
Whilst he, from one side to the other turning,
Bare-headed, lower than his proud steed's neck,
Bespake them thus, — I thank you, countrymen :
And thus still doing, thus he past along[1].

Après Iéna nous n'avions pas si bien reçu Napoléon, qui maintenant échangeait le sceptre de l'empire français contre celui de l'île d'Elbe. La modestie de Wellington le déroba à ces

[1] SHAKSPEARE, *Richard II*, act. V, sc. 2.

Monté sur un ardent et noble coursier, qui semblait connaître son ambitieux cavalier, il s'avançait lentement mais avec dignité. En même tems toutes les voix criaient : « Dieu te conserve!.... » Vous auriez cru que les fenêtres parlaient, tant elles étaient garnies de peuple de tout âge qui l'accueillait avec transport et fixait sur lui d'avides regards. Il semblait que toutes les murailles, avec leurs tapisseries à personnages, répétaient à la fois : « Que Jésus te garde! sois le bien-venu!... » Pour lui, se tournant de côté et d'autre, la tête nue, et s'inclinant plus bas que le cou de son cheval, il répondait : « Je vous remercie, mes compatriotes; » et ainsi faisant, il continuait de passer.

transports, à ces empressemens presque tumultueux. Ils l'attendaient sur la route, non seulement dans les villes, mais encore dans les villages, dans les hameaux. Cantorbéry surtout avait préparé des fêtes, des illuminations, des transparens où la France s'humiliait devant l'Angleterre victorieuse, images grotesques inspirées par la vanité, et que le bon goût répudiait autant que le respect du malheur. Londres aussi promettait de manifester un vif enthousiasme que je vis naître, et qui mourut le lendemain : toute cette exaltation était trop violente pour un peuple flegmatique et intéressé, qui ne tarda pas à calculer combien lui coûtait ce triomphe d'un moment.

Toutefois on ne peut nier que jusqu'alors la destinée du général Wellington n'eût été brillante. Né en Irlande, à Dungancastle, dans le comté de Meath, le 1er mai 1769, il entra d'abord au collége d'Eton, et termina son éducation dans notre école militaire d'Angers. Placé de bonne heure au service, il fit ses premières armes dans l'Inde à la suite de son frère lord Wellesley. A son retour, le commandement d'une brigade sur le continent lui fut donné. La victoire d'Austerlitz le rendit à ses foyers. Nommé

membre du Parlement en 1806, ses votes, car il ne parlait guère encore, le signalèrent entre les partisans zélés de l'aristocratie. C'est lui qui, en 1807, commandait la réserve de l'armée envoyée en Danemark ; et la capitulation de Copenhague lui fut imputée à honneur. L'année suivante vit commencer ses campagnes dans la Péninsule, où des succès couronnèrent ses entreprises. Talaveyra, Torres-Vedras, Ciudad-Rodrigo, Salamanque, Vittoria et l'hiver de Moscou l'amenèrent à Orthez, puis à Toulouse où il rencontra Soult : ici toutefois il ne cueillit point de lauriers, quoique nous fussions bien épuisés, et malheureusement trop désenchantés du bonheur qui depuis quatorze ans avait accompagné nos drapeaux. Bordeaux avait accepté les Bourbons. Toute résistance devenait inutile, et ce succès de nos armes n'eut aucun résultat. De quelles récompenses la Grande-Bretagne et les rois qu'elle soudoyait, ne comblèrent-ils pas le généralissime de leurs armées? Les ordres de chevalerie de toutes les cours lui furent prodigués; et dans les jours de pompe et de gala, il les étale avec un grand luxe de pierreries. On lui décerna aussi les titres de comte, de marquis, de duc; et le roi des Pays-Bas y

ajouta celui de prince. Parvenu de même au plus haut grade militaire, par des promotions successives et très-rapprochées, c'est en cette dernière qualité qu'il a parcouru nos frontières, inspectant les troupes et les places fortes qui les cernaient, rivant nos fers pendant que son gouvernement appesantissait ceux de notre empereur.

En même tems la diplomatie européenne réclamait ses avis. Il ne se tint plus aucun congrès auquel il n'assistât. Déjà il était pair d'Angleterre. Ministre, on connut bientôt quelles habitudes impérieuses il avait contractées à exercer une discipline sévère, et comme il aurait voulu façonner le peuple à la subordination du soldat. Singulière anomalie de voir présider à la liberté d'une nation, un guerrier élevé dans l'Inde à l'école de l'absolutisme! Sa fortune doit être immense. J'ai compté qu'il avait reçu du Parlement anglais environ vingt millions de francs, de l'empereur de Russie un million, et du roi de Hollande une pension de vingt mille florins [1]. Au reste le prince de Waterloo

[1] Que penser d'une chambre française qui méconnaît assez le prix du sang de nos guerriers, pour contester à nos ma-

ne brille pas dans les conseils comme sur les champs de bataille. Il passe pour avoir peu de portée dans l'esprit, peu de liaison dans les idées. On lui trouve une élocution saccadée, le débit lourd et embarrassé. L'enthousiasme qu'il excitait a fait place, chez ses propres compatriotes, à une appréciation rigoureuse de son caractère et de sa capacité. La reconnaissance publique aurait-elle été fatiguée d'une renommée si éclatante? Vous entendez dire qu'il est moins actif qu'affairé, que c'est plutôt un homme de circonstance que d'avenir, qu'il est plus sensible à des louanges qu'à des témoignages d'attachement, qu'il y a de la sécheresse et même de la hauteur dans ses manières et dans sa correspondance. Sous ce dernier rapport nous pourrions le juger avec sévérité. Aucun de nous aurait-il oublié la lettre ironique et dédaigneuse qu'il écrivit au sujet de la spoliation de nos musées? Elle restera dans les annales de cette époque, comme un monument de vengeance, et comme un abus de la force qui rappelle la fable du *Lion*

réchaux, sous je ne sais quel prétexte d'avocat chicaneur et jaloux, les trente mille francs attachés au rang qu'ils ont acquis l'épée à la main?

devenu vieux : car notre La Fontaine a des allusions pour les actions héroïques comme pour celles qui ne le sont pas. Les traits de lord Wellington, quoique disproportionnés avec sa taille, ont de la noblesse. On y lit la fermeté et la dignité froide qui le caractérisent; mais je ne sais comment il se fait, que je l'aie toujours trouvé moins ressemblant dans ses portraits, que dans ses caricatures.



EMBARQUEMENT SUR LE FURY.
ADIEUX A L'ANGLETERRE. — LA FRANCE.

Calais, le 1er septembre 1826.

Comme on nous l'avait promis à Londres, nos passeports nous attendaient à Douvres au bureau des étrangers. On vient de nous les rendre. La surveillance qui nous concernait, est finie. Nous n'avons, grâce au ciel, rien eu à démêler soit avec les lois anglaises, soit avec leurs organes rigides et solennels. Encore quelques heures et nous quitterons la Grande-Bretagne. Deux paquebots partiront dès que la marée le permettra. L'un est français et se nomme *Henri IV*. Je suis si las des airs du *Diable-à-Quatre* et de *Gabrielle*, dont je retrouverai de reste le souvenir dans nos rues, aux orchestres de nos théâtres, et dans les clameurs impérieuses et inconstantes de nos parterres, que je crains jusqu'au nom de celui qu'ils rappellent. Nous nous embarquons sur le *Fury*. Celui-ci est anglais : aucune allu-

sion bourbonienne ne m'y importunera. Bientôt l'eau est assez haute pour que nous sortions du port. Les passagers ont déjà pris place sur les deux bateaux à vapeur. Les matelots, les mécaniciens, les chauffeurs, sont à leur poste : et nous entrons en mer. Devancés par notre rival, nous le suivons de si près, qu'à la voix on peut se parler d'un bord à l'autre. Les machines qui nous meuvent ont une égale force. A peine si la mer est agitée. Le soleil brille : un vent frais attiédit la chaleur de ses rayons. Douvres, son vieux château, ses dunes et ses batteries commencent à s'éloigner. Leurs découpures, les teintes dont elles sont colorées, se confondent et s'évanouissent par degrés. Encore quelques tours de nos roues agiles et puissantes, et nous ne distinguerons plus le port que nous venons de quitter. Adieu, terre orgueilleuse, tant de fois conquise et si vaine de ton génie industriel et de ton sceptre des mers ! Mes regards ne sont plus pour toi. Je cherche la France à l'horizon opposé, pour la saluer dès que son rivage chéri m'apparaîtra. N'est-ce point elle qui s'élève au-dessus des flots? Oui, je la reconnais : je sens mon amour s'élancer vers elle. Les vœux que je ne cesse de former

pour sa prospérité et pour sa gloire, redoublent d'ardeur à son aspect. La voilà qui se détache entre le ciel et l'eau. Au-dessus se dresse la colonne hardie de Boulogne. On distingue Calais, sa tour, puis sa jetée couverte de curieux qui nous attendent. Le signal de la haute mer est arboré. Rien ne diffère notre débarquement. La traversée n'aura pas duré trois heures. Elle a été si douce que personne n'a éprouvé la moindre atteinte du mal de mer. Quel bonheur de revoir la patrie! Il semble que l'on connaisse tout le monde. On croit n'entendre que des voix amies. Ici, je n'ai plus de répugnance ni pour la douane, ni pour la police. Aussi bien s'est-on chargé d'en remplir pour moi les formalités; et je peux aller me reposer à l'hôtel Quilliacq, jouir de la fin d'un assez long voyage dont aucun accident n'a troublé le plaisir, et me livrer à la joie d'un retour vivement souhaité.

UNE TEMPÊTE. — DES NAUFRAGÉS.
CALAIS ET BOULOGNE. — LA PICARDIE. — ABBEVILLE.
L'HOTEL DE L'EUROPE.

Abbeville, le 2 septembre 1826.

Notre bonne fortune ne s'est pas démentie. Hier nous avons eu un passage superbe : il eût été fort rude aujourd'hui. La plus violente tempête a éclaté cette nuit. Pendant que nous nous félicitions de n'y être pas exposés, combien de matelots évitaient les attérages! Le bruit des vagues et du vent retentissait dans la ville. Il ne s'est un peu apaisé qu'aux approches du jour. Alors chacun s'est empressé vers la jetée, pour s'assurer qu'il n'y avait point eu de naufrage sur la côte. La mer était encore houleuse et blanchissante d'écume. Aucun mât ne pointait à sa surface. Une seule barque était au bord de la plage, tour à tour repoussée par une lame, et emportée par celle qui la suivait, pour être de nouveau lancée sur les galets, triste jouet

des restes de la tourmente. Deux hommes et un enfant composaient son équipage. On voyait ces malheureux chercher à s'échouer, tandis que leur frêle navire s'emplissait et se vidait à chaque instant. Vains efforts! Peine inutile! Harassés par le travail, désolés, leurs forces étaient épuisées que leur courage résistait encore. Aucun n'osait abandonner son poste. Enfin le patron l'a permis. Le mousse, son fils peut-être, âgé de neuf à dix ans, a sauté à terre. Le seul matelot qu'il eût, a fait de même. Puis, quand toute espérance était perdue, qu'il n'y avait plus rien à sauver, le maître après Dieu, comme ils s'intitulent tous, quittant le dernier selon l'usage, a laissé sa barque à moitié disjointe, son seul bien sans doute, le patrimoine de sa famille, sa demeure ordinaire, que, la veille encore, il conduisait d'une main exercée, bercé par la douce idée de quelques profits; sur laquelle il avait fait d'heureuses navigations, poussé par un souffle propice vers le port où il se dirigeait; qu'il aimait aussi pour sa docilité au gouvernail, pour sa facilité à porter la voile, pour la rapidité de sa marche, et parce qu'elle l'avait préservé jusque-là du danger auquel elle succombait. Les trois marins se sont acheminés vers

la ville, non sans ramener de longs et douloureux regards en arrière. Ils n'avaient d'autres vêtemens qu'une chemise et un caleçon de grosse toile trempés d'eau de mer. Les yeux fixés vers la terre, ils marchaient en silence. Quelle amertume remplissait leur cœur! Que de regrets on lisait sur leurs traits abattus! Quelque compassion qu'on leur témoignât, et certes on ne la leur épargnait pas, il était aisé de voir qu'elle adoucissait faiblement la rigueur de leur sort. Ils ont dit qu'ils venaient de Marennes, chargés de blé pour Ostende, et qu'ils n'étaient pas assurés. Qui sait si cet événement ne les ruinera pas sans retour? Ce spectacle trop fréquent dans les ports, doit en rendre le séjour bien pénible.

De même que la langue et les usages de la France ont pénétré à Douvres, Calais et Boulogne ont quelque chose d'anglais. La nationalité de ces villes n'est point prononcée, du moins en apparence. Dans les premiers momens, nous pouvions donc nous croire de l'autre côté de la Manche. La vue presque continuelle de la mer, de ses anses, de ses dunes crayeuses et escarpées, la fraîcheur de sa brise, le rare feuillage des arbres chassé vers l'orient par le

vent des orages, tout concourait à augmenter cette illusion. Elle a cessé en entrant dans le département de la Somme. Là commencent les maisons de bois et de terre, badigeonnées à la chaux, couvertes de chaume, et dont le faîte est couronné des bouquets du sedum et des rosaces de la grande joubarbe. Ce sont presque les huttes du nord de l'Écosse, aux cheminées près que n'ont pas ces dernières; et il ne s'y rencontre ni moins d'enfans, ni moins de saleté. Le fumier s'égoutte sur le seuil de la porte. La volaille s'est emparée de la maison. Tout le luxe intérieur se borne à un lit enfumé, une table et des chaises grossières, quelques écuelles de faïence, et des cuillers d'étain étalées le long des tablettes d'un buffet de bois blanc ou quelquefois de chêne. Un jardin dépend-il de cette pauvre habitation? Le désordre y règne. Il est envahi par des herbes parasites, entre lesquelles croissent comme au hasard et à la dérobée, des plantes potagères, entremêlées de giroflées simples, de touffes de réséda ou de basilic. Ce ne sont plus les plates-bandes diaprées, ni les pelouses fines, ni les sentiers gracieux et sablés qui nous charmaient il y a peu de jours. Nous ne remarquons pas davantage, dans les habits de travail

des classes inférieures, le soin si commun sur l'autre rive. Ici, aucun respect humain ne s'offusque ni des vêtemens déchirés, ni des pièces de différentes couleurs, qu'y met la femme laborieuse, et jalouse de montrer qu'il y a de l'économie et de l'arrangement dans le ménage auquel elle préside. Si cette livrée n'annonce pas l'aisance, ce n'est pas non plus celle de la misère. Entre ceux qui la portent, nul n'ira tendre la main à la paroisse et réclamer sa part d'une taxe ruineuse pour le pays. Il en est peu qui n'aient leur petit champ dont l'assolement et la culture exercent leur intelligence et satisfont leur ambition; qui ne tirent vanité de compter, comme les grands propriétaires et les riches fermiers, par saisons de labours, de semences et de moissons; et à qui ces travaux utiles et le bien-être qui en résulte, ne fassent sentir la nécessité de la paix publique et de la soumission aux lois qui sont le plus solide appui de l'ordre social. Notre sol fertile, notre industrie sagement modérée par les dernières catastrophes commerciales, ont de l'ouvrage à donner à ceux qui ne se sont pas encore créé un héritage; et l'oisiveté et la paresse peuvent seules se plaindre d'en manquer. Quant aux infirmes, aux

vieillards, aux orphelins, nos établissemens de charité, et l'intarissable bienfaisance individuelle y pourvoient. De toutes les vertus développées en France par les progrès de l'esprit public, celle-ci est sans contredit la plus répandue : une honorable émulation la vivifie, et multiplie ses trésors.

Enfin c'est la patrie! Elle serait malheureuse que je ne la chérirais pas moins, sinon davantage. Plus je la vois, et plus elle a de charmes à mes yeux. Nous voici dans le long faubourg d'Abbeville : hâtons-nous vers l'excellent *hôtel de l'Europe* où nous attendent toutes les aises qu'il est possible de désirer en voyage.

ASPECT DE LA ROUTE. — BAINS.

Bains, le 3 septembre 1826.

Abritée désormais de l'influence et des vents de la mer, la culture s'améliore et s'étend. Déjà la plupart des récoltes sont faites. On achève d'emplir les greniers. Dans les champs, les meules s'élèvent. Les granges retentissent du bruit du fléau et du moulin à vanner. On prépare des liens pour engerber les avoines. Il ne restera ensuite qu'à faire la vendange picarde, à cueillir ces fruits nuancés de pourpre, dont les pommiers sont chargés, arbres précieux qui, dès les premiers jours du printems, parent de bouquets roses et blancs les vergers et les chemins, et embaument la campagne du parfum le plus doux. Le terme de notre voyage approche. Les chevaux du dernier relais viennent d'être attelés. Maintenant tout jusqu'au moindre buisson nous est connu, familier. Nous tra-

versons enfin les bois qui dépendent du domaine de Bains. La grille du parc s'ouvre; et à la suite d'une avenue impénétrable au jour, tracée entre des tapis de gazon ombragés par une antique futaie, nous retrouvons, au centre d'un parterre émaillé de fleurs, non pas une demeure féodale qui mérite le nom pompeux de château, mais une maison simple, modeste, isolée, telle qu'il convient à la médiocrité, à l'absence de toute ambition, au repos de ma vieillesse commencée depuis long-tems; et où le bonheur ne manquerait jamais, si les amis que j'y appelle, la visitaient aussi souvent que je le souhaite: car le souvenir de les y avoir accueillis, me donnerait la patience d'attendre leur retour.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DU QUATRIÈME VOLUME.

Pages.

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

A

B

C

D

E

F

G

K

L

O

P

T

U

V

W

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ITINÉRAIRE

ET SOUVENIRS

D'ANGLETERRE ET D'ÉCOSSE.

1814—1830.

TOME QUATRIÈME.

PARIS.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ,

[illegible]

[illegible]



